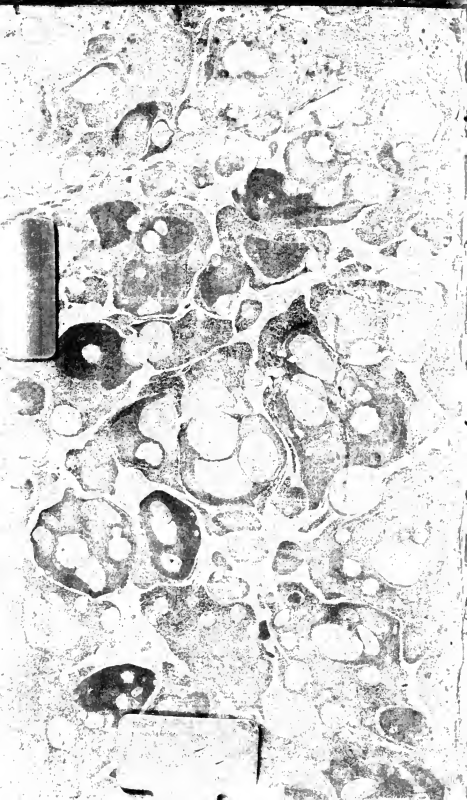






3546

OEUVRES POSTHUMES

DE

FRÉDÉRIC LE GRAND

ROI DE PRUSSE.

TOME SECOND.

1788.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.



LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.
DU ROI DE PRUSSE.

A Charlotembourg, le 6 juin.

MON CHER AMI,

MON fort eſt changé, et j'ai aſſiſté aux derniers momens d'un roi, à ſon agonie, à ſa mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas beſoin aſſurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines. 1740.

J'avais projetté un petit ouvrage de métaphyſique, il s'eſt changé en un ouvrage de politique. Je croyais joûter avec l'aimable *Voltaire*, et il me faut eſcrimer avec *Machiavel* (1). Enfin, mon cher *Voltaire*, nous ne ſommes point maîtres de notre ſort. Le tourbillon

(1) On voit par la lettre ſuivante que le roi déſigne ici le cardinal de *Fleuri*.

1740. des événemens nous entraîne; et il faut se laisser entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philosophe un peu sceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et méprisez avec moi les titres, les noms, et tout l'éclat extérieur.

Jusqu'à présent il me reste à peine le temps de me reconnaître; j'ai des occupations infinies: je m'en donne encore de surplus; mais malgré tout ce travail, il me reste toujours du temps assez pour admirer vos ouvrages et pour puiser chez vous des instructions et des délassemens.

Assurez la marquise de mon estime. Je l'admire autant que ses vastes connaissances et la rare capacité de son esprit le méritent.

Adieu, mon cher *Voltaire*, si je vis je vous verrai, et même dès cette année. Aimez-moi toujours, et soyez toujours sincère avec votre ami

FÉDÉRIC.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 juin.

SIRE,

Si votre sort est changé, votre belle ame ne l'est pas; mais la mienne l'est. J'étais un peu misanthrope, et les injustices des hommes m'affligeaient trop. Je me livre à présent à la joie avec tout le monde.

Grâce au ciel, votre Majefté a déjà rempli prefque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé, et dans vos Etats et dans l'Europe. Un réfident de l'empereur difait dans la dernière guerre au cardinal de *Fleuri*: Monfeigneur, les Français font bien aimables, mais ils font tous Turcs. L'envoyé de votre Majefté peut dire à préfent, les Français font tous Pruffiens. 1740.

Le marquis d'*Argenfon*, confeiller d'Etat du roi de France, ami de M. de *Valori*, et homme d'un vrai mérite avec qui je me fuis entretenu fouvent à Paris de votre majefté, m'écrit du 13 que M. de *Valori* s'exprime avec lui dans ces propres mots: *Il commence fon règne comme il y a apparence qu'il le continuera; par-tout des traits de bonté de cœur; juftice qu'il rend au défunt; tendreffe pour fes fujets.* Je ne fais mention de cet extrait à votre Majefté que parce que je fuis sûr que cela a été écrit d'abondance de cœur et qu'il m'eft revenu de même. Je ne connais point M. de *Valori*, et votre Majefté fait que je ne devais pas compter fur fes bonnes grâces; cependant puifqu'il penfe comme moi et qu'il vous rend tant de juftice, je fuis bien aife de la lui rendre.

Le miniftre qui gouverne le pays où je fuis, me difait: Nous verrons s'il renverra tout d'un coup les géans inutiles qui ont fait tant crier; et moi je lui répondis: il ne fera rien précipitamment. Il ne montrera point un deffein marqué de condamner les fautes qu'a pu faire fon prédéceffeur, il fe contentera de les réparer avec le temps. Daignez donc avouer, grand Roi, que j'ai bien deviné.

Votre Majefté m'ordonne de fonger en lui écrivant moins au roi qu'à l'homme. C'eft un ordre bien

1740 felon mon cœur. Je ne fais comment m'y prendre avec un roi, mais je fuis bien à mon aife avec un homme véritable, avec un homme qui a dans fa tête et dans fon cœur l'amour du genre humain.

Il y a une chofe que je n'oferais jamais demander au roi, mais que j'oferais prendre la liberté de demander à l'homme; c'eft fi le feu roi a du moins connu et aimé tout le mérite de mon adorable prince avant de mourir. Je fais que les qualités du feu roi étaient fi différentes des vôtres qu'il fe pourrait bien faire qu'il n'eût pas fenti tous vos différens mérites; mais enfin, s'il s'eft attendri, s'il a agi avec confiance, s'il a juftifié les fentimens admirables que vous avez daigné me témoigner pour lui dans vos lettres, je ferai un peu content. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela.

Le roi me demandera peut-être pourquoi je fais ces queftions à *l'homme*, il me dira que je fuis bien curieux et bien hardi; favez-vous ce que je répondrai à Sa Majefté: je lui dirai: Sire, c'eft que j'aime l'homme de tout mon cœur.

Votre Majefté ou votre humanité me fait l'honneur de me mander qu'elle eft obligée à préfent de donner la préférence à la politique fur la métaphyfique, et qu'elle s'efcrime avec notre bon cardinal.

Vous paraiffez en défiance
De ce faint au ciel attaché,
Qui, par efprit de pénitence,
Quitta fon petit évêché
Pour être humblement roi de France:
Je penfe qu'il va s'occuper,

Avec un zèle catholique,
Du juſte ſoin de vous tromper; 1740.
Car vous êtes un hérétique.

On a agité ici la queſtion : Si votre Majeſté ſe ferait ſacrer et oindre ou non ; je ne vois pas qu'elle ait beſoin de quelques gouttes d'huile pour être reſpectable et chère à ſes peuples. Je révère fort les ſaintes ampoules, ſur-tout lorſqu'elles ont été apportées du ciel, et pour des gens tels que *Clovis*; et je ſais bon gré à *Samuel* d'avoir verſé de l'huile d'olive ſur la tête de *Saül*, puiſque les oliviers étaient fort communs dans leur pays.

Mais, Seigneur, après tout, quand vous ne feriez point
Ce que l'Ecriture appelle *oint*,
Vous n'en feriez pas moins mon héros et mon maître;
Le grand cœur, les vertus, les talens font un roi,
Et vous feriez ſacré pour la terre et pour moi,
Sans qu'on vît votre front huilé des mains d'un prêtre.

Puiſque votre Majeſté qui s'eſt faite homme, continue toujours à m'honorer de ſes lettres, j'oſe la ſupplier de me dire comment elle partage ſa journée ; j'ai bien peur qu'elle ne travaille trop ; on ſoupe quelquefois ſans avoir mis d'intervalle entre le travail et le repas ; on ſe relève le lendemain avec une digeſtion laborieuſe ; on travaille avec la tête moins nette; on s'efforce, et on tombe malade : au nom du genre humain à qui vous devenez néceſſaire, prenez ſoin d'une ſanté ſi précieuſe.

Je demanderai encore une autre grâce à votre Majeſté, c'eſt, quand elle aura fait quelque nouvel

1740. établiſſement, qu'elle aura fait fleurir quelqu'un des beaux arts, de daigner m'en inſtruire, car ce ſera m'apprendre les nouvelles obligations que je lui aurai; il y a un mot dans la lettre de votre Majeſté qui m'a tranſporté; elle me fait eſpérer une viſion béatifique cette année. Je ne ſuis pas le ſeul qui ſoupire après ce bonheur. La reine de *Saba* voudrait prendre des meſures pour voir *Salomon* dans ſa gloire. J'ai fait part à M. de *Keiſerling* d'un petit projet ſur cela; mais j'ai bien peur qu'il n'échoue.

J'eſpère dans ſix ou ſept ſemaines, ſi les libraires hollandais ne me trompent point, envoyer à votre Majeſté le meilleur livre et le plus utile qu'on ait jamais fait, un livre digne de vous et de votre règne.

Je ſuis avec la plus tendre reconnaiſſance, avec profond reſpect, cela va ſans dire, avec des ſentimens que je ne peux exprimer, Sire, de votre Majeſté, etc.

LETTRE III.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 12 juin.

NON, ce n'eſt plus du mont Remus,
Douce et ſtudieuſe retraite
D'où mes vers vous ſont parvenus,
Que je date ces vers confus;
Car dans ce moment le poëte
Et le prince ſont confondus.

Déformais mon peuple que j'aime 1740.
Eſt l'unique Dieu que je ſers :
Adieu les vers et les concerts,
Tous les plaiſirs, Voltaire même ;
Mon devoir eſt mon dieu ſuprême.
Qu'il entraîne de ſoins divers !
Quel fardeau que le diadême !

Quand ce Dieu ſera ſatisfait,
Alors dans vos bras, cher Voltaire,
Je volerai, plus prompt qu'un trait,
Puiſer, dans les leçons de mon ami ſincère,
Quel doit être d'un roi le ſacré caractère.

Vous voyez, mon cher ami, que le changement du ſort ne m'a pas tout-à-fait guéri de la métromanie, et que peut-être je n'en guérirai jamais. J'eſtime trop l'art d'*Horace* et de *Voltaire* pour y renoncer ; et je ſuis du ſentiment que chaque choſe de la vie a ſon temps.

J'avais commencé une épître *ſur les abus de la mode et de la coutume*, lors même que la coutume de la primogéniture m'obligeait de monter ſur le trône et de quitter mon épître pour quelque temps. J'aurais volontiers changé mon épître en ſatire contre cette même mode, ſi je ne ſavais que la ſatire doit être bannie de la bouche des princes.

Enfin, mon cher *Voltaire*, je flotte entre vingt occupations, et je ne déplore que la briéveté des jours, qui me paraiſſent trop courts de 24 heures.

Je vous avoue que la vie d'un homme qui n'exiſte que pour réfléchir et pour lui-même, me ſemble

1740. infiniment préférable à la vie d'un homme dont l'unique occupation doit être de faire le bonheur des autres.

Vos vers sont charmans (1). Je n'en dirai rien, car ils sont trop flatteurs.

Mon cher *Voltaire*, ne vous refusez pas plus longtemps à l'empressement que j'ai de vous voir. Faites en ma faveur tout ce que vous croyez que votre humanité comporte. J'irai à la fin d'auguste à Vésel, et peut-être plus loin. Promettez-moi de me joindre, car je ne saurais vivre heureux ni mourir tranquille sans vous avoir embrassé. Adieu.

FÉDÉRIC.

Mille complimens à la marquise. Je travaille des deux mains; d'un côté à l'armée, de l'autre au peuple et aux beaux arts.

LETTRE IV.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 24 juin.

MON CHER AMI,

CELUI qui vous rendra cette lettre de ma part, est l'homme de ma dernière épître. Il vous rendra du vin de Hongrie à la place de vos vers immortels, et ma mauvaise prose au lieu de votre admirable

(1) Voyez l'épître XLIX au roi de Prusse, vol. d'*Epîtres*, page 107.

philofophie. Je fuis accablé et furchargé d'affaires ; mais dès que j'aurai quelques momens de loifir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le paffé, et aux mêmes conditions. Je fuis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation de beaucoup de voyages et de foins auxquels mon devoir m'engage. Je vous demande excufe fi ma lettre, et celle que vous avez reçue il y a trois femaines, fe reffentent de quelque pefanteur : ce grand travail finira, et alors mon efprit pourra reprendre fon élafticité naturelle. 1740.

Vous, le feul Dieu qui m'infpirez,
Voltaire, en peu vous me verrez,
Libre de foins, d'inquiétudes,
Chanter vos vers et mes plaifirs ;
Mais, pour combler tous mes défirs,
Venez charmer nos folitudes.

C'eft en tremblant que ma mufe me dicte ce dernier vers ; et je fais trop que l'amitié doit céder à l'amour.

Adieu, mon cher *Voltaire*, aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes et des épîtres, vous en aurez les gants. Mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, et me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière où je viens d'entrer. Ne m'oubliez pas, et foyez sûr qu'après le foin de mon pays, je n'ai rien de plus à cœur que de vous convaincre de l'eftime avec laquelle je fuis,

votre très-fidèle ami,
FÉDÉRIC.

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye.

SIRE,

1740. DANS cette troisième lettre, je demande pardon à votre Majesté des deux premières qui sont trop bavardes.

J'ai passé cette journée à consulter des avocats et à faire traiter sous-main avec *Vanduren*. J'ai été procureur et négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui, ainsi de deux choses l'une, ou l'ouvrage sera supprimé à jamais, ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de son auteur.

Que votre Majesté soit sûre que je resterai ici, qu'elle sera entièrement satisfaite, ou que je mourrai de douleur. Divin *Marc-Aurèle*, pardonnez à ma tendresse. J'ai entendu dire ici secrétement que votre Majesté viendrait à la Haye. J'ai de plus entendu dire aussi que ce voyage pourrait être utile à ses intérêts.

Vos intérêts, Sire, je les chéris sans doute; mais il ne m'appartient ni d'en parler ni de les entendre.

Tout ce que je sais, c'est que si votre humanité vient ici, elle gagnera les cœurs, tout hollandais qu'ils sont. Votre Majesté a déjà ici de grands partisans.

J'ai dîné ici aujourd'hui avec un député de Frise, nommé M. *Halloy*, qui a eu l'honneur de voir votre Majesté à l'armée, qui compte lui faire sa cour à Clèves, et qui pense sur le *Marc-Aurèle* du Nord comme moi. Oh! que je vais demain embrasser ce M. *Halloy*! Aujourd'hui M. de *Fénélon*.... 1740.

(*Le reste manque.*)

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

SIRE,

HIER vinrent pour mon bonheur,
Deux bons tonneaux de Germanie:
L'un contient du vin de Hongrie,
L'autre est la panse rebondie
De monsieur votre ambassadeur.

Si les rois sont les images des dieux, et les ambassadeurs les images des rois, il s'ensuit, Sire, par le quatrième théorême de *Wolf* que les Dieux sont joufflus, et ont une physionomie très-agréable. Heureux ce M. de *Camas*, non pas tant de ce qu'il représente votre Majesté que de ce qu'il la reverra!

Je volai hier au soir chez cet aimable M. de *Camas* envoyé et chanté par son roi, et dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre Majesté, que j'appellerai

1740. toujours votre humanité, vit en homme plus que jamais; et qu'après avoir fait ſa charge de roi, ſans relâche, les trois quarts de la journée, elle jouit le ſoir des douceurs de l'amitié qui ſont ſi au-deſſus de celles de la royauté.

Nous allons dîner dans une demi-heure tous enſemble chez madame la marquiſe *du Châtelet*: jugez, Sire, quelle ſera ſa joie et la mienne. Depuis l'apparition de M. de *Keiſerling* nous n'avons pas eu un ſi beau jour.

Cependant vous courez ſur les bords du Prégel,
Lieux où glace eſt fréquente et très-rare eſt dégel.
Puiſſe un diadême éternel
Orner cet aimable viſage!
Apollon l'a déjà couvert de ſes lauriers:
Mars y joindra les ſiens, ſi jamais l'héritage
De ce beau pays de Juliers
Dépendait des combats et de votre courage.

Votre Majeſté ſait qu'*Apollon*, le Dieu des vers, tua le ſerpent *Pithon* et les *Aloïdes*: le Dieu des arts ſe battait comme un diable dans l'occaſion.

Ce Dieu vous a donné ſon carquois et ſa lyre;
Si l'on doit vous chérir, on doit vous redouter.
Ce n'eſt point des exploits que ce grand cœur déſire;
Mais vous ſavez les faire, et les ſavez chanter.

C'eſt un peu trop à la fois, Sire: mais votre deſtin eſt de réuſſir à tout ce que vous entreprendrez, parce que je ſais de bonne part que vous avez cette fermeté d'ame qui fait la baſe des grandes vertus. D'ailleurs

DIEU bénira, fans doute, le règne de votre humanité, 1740.
puifque, quand elle s'eft bien fatiguée tout le jour à être roi pour faire des heureux, elle a encore la bonté d'orner fa lettre, à moi chétif,

D'un des plus aimables fixains
Qu'écrive une plume légère;
Vers doux et fentimens humains :
De telle efpèce il n'en eft guère
Chez nos feigneurs les fouverains,
Ni chez le bel efprit vulgaire.

Votre humanité eft bien adorable de la façon dont elle parle à fon fujet fur le voyage de Clèves.

Vous faites trop d'honneur à ma perfévérance;
Connaiffez les vrais nœuds dont mon cœur eft lié.
Je ne fuis plus, hélas! dans l'âge où l'on balance
Entre l'amour et l'amitié.

Je me berce des plus flatteufes efpérances fur la vifion béatifique de Clèves. Si le roi de France envoie complimenter votre Majefté par qui je le défire, je vous fais ma cour; finon, je vous fais encore ma cour. Votre Majefté ne fouffrira-t-elle pas qu'on vienne lui rendre hommage en fon privé nom, fans y venir en cérémonie? De manière ou d'autre, *Siméon verra fon falut.*

L'ouvrage de *Marc-Aurèle* eft bientôt tout imprimé. J'en ai parlé à votre Majefté dans cinq lettres; je l'ai envoyé felon la permiffion expreffe de votre Majefté : et voilà M. de *Camas* qui me dit qu'il y a

1740. un ou deux endroits qui déplairaient à certaines puiſſances. Mais moi, j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits, et j'oſerais bien répondre que le livre fera autant d'honneur à ſon auteur, quel qu'il ſoit, qu'il ſera utile au genre humain. Cependant s'il avait pris un remords à votre Majeſté, il faudrait qu'elle eût la bonté de ſe hâter de me donner ſes ordres, car dans un pays comme la Hollande, on ne peut arrêter l'empreſſement avide d'un libraire qui ſent qu'il a ſa fortune ſous la preſſe.

Si vous ſaviez, Sire, combien votre ouvrage eſt au-deſſus de celui de *Machiavel*, même par le ſtyle, vous n'auriez pas la cruauté de le ſupprimer. J'aurais bien des choſes à dire à votre Majeſté ſur une académie qui fleurira bientôt ſous ſes auſpices: me permettra-t-elle d'oſer lui préſenter mes idées, et de les ſoumettre à ſes lumières?

Je ſuis toujours avec le plus reſpectueux et le plus tendre dévouement, etc.

LETTRE VII.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 27 juin.

MON CHER VOLTAIRE,

Vos lettres me ſont toujours un plaiſir infini, non pas par les louanges que vous me donnez, mais par la proſe inſtructive et les vers charmans qu'elles

contiennent.

contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même comme l'éternel abbé de *Chaulieu*. Qu'importe; il faut vous contenter. 1740.

Voici donc la gazette de Berlin telle que vous me la demandez.

J'arrivai le vendredi au soir à Potsdam où je trouvai le roi dans une si triste situation que j'augurai bientôt que sa fin était prochaine. Il me témoigna mille amitiés; il me parla plus d'une grande heure sur les affaires, tant internes qu'étrangères, avec toute la justesse d'esprit et le bon sens imaginables. Il me parla de même le samedi et le dimanche; le lundi, paraissant très-tranquille, très-résigné, et soutenant ses souffrances avec beaucoup de fermeté, il résigna la régence entre mes mains. Le mardi matin à cinq heures, il prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque, et de moi. La reine, mes frères et moi nous l'avons assisté dans ses dernières heures: dans ses angoisses il a témoigné le stoïcisme de *Caton*. Il est expiré avec la curiosité d'un physicien sur ce qui se passait en lui à l'instant même de sa mort, et avec l'héroïsme d'un grand homme, nous laissant à tous des regrets sincères de sa perte, et sa mort courageuse comme un exemple à suivre.

Le travail infini qui m'est échu en partage depuis sa mort, laisse à peine du temps à ma juste douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père, je me devais entièrement à la patrie. Dans cet esprit j'ai travaillé autant qu'il a été en moi pour prendre les arrangemens les plus prompts et les plus convenables au bien public.

1740. J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'Etat de seize bataillons, de cinq escadrons de hussards et d'un escadron de gardes-du-corps. J'ai posé les fondemens de notre nouvelle académie. J'ai fait acquisition de *Wolf*, de *Maupertuis*, d'*Algarotti*. J'attends la réponse de *s'Gravesende*, de *Vaucanson* et d'*Euler*. J'ai établi un nouveau collége pour le commerce et les manufactures; j'engage des peintres et des sculpteurs, et je pars pour la Prusse pour y recevoir l'hommage, etc. sans la sainte ampoule et sans les cérémonies inutiles et frivoles que l'ignorance et la superstition ont établies, et que la coutume favorise.

Mon genre de vie est assez déréglé quant à présent, car la Faculté a trouvé à propos de m'ordonner *ex officio* de boire des eaux de Pirmont. Je me lève à quatre heures, je bois les eaux jusqu'à huit, j'écris jusqu'à dix, je vois les troupes jusqu'à midi, j'écris jusqu'à cinq heures, et le soir je me délasse en bonne compagnie. Lorsque les voyages seront finis, mon genre de vie sera plus tranquille et plus uni; mais jusqu'à présent j'ai le cours ordinaire des affaires à suivre, j'ai les nouveaux établissemens de surplus, et avec cela beaucoup de complimens inutiles à faire, d'ordres circulaires à donner, etc.

Ce qui me coûte le plus est l'établissement de magasins assez considérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une provision de grains d'une année et demie de consommation pour chaque pays.

Lassé de parler de moi-même,
Souffrez du moins, ami charmant,

1740.

Que je vous apprenne gaîment
La joie et le plaisir extrême
Que nos premiers embrassemens
Déjà font sentir à mes sens.
Orphée approchant d'Euridice,
Au fond de l'infernal manoir,
Sentit, je crois, moins de délice
Que m'en pourra donner le plaisir de vous voir.
Mais je crains moins Pluton que je crains Emilie;
Ses attraits pour jamais enchaînent votre vie.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 20 juillet.

TANDIS que votre Majesté
Allait en poste au pôle arctique
Pour faire la félicité
De son peuple lithuanique,
Ma très-chétive infirmité
Allait d'un air mélancolique,
Dans un charriot détesté,
Par Satan sans doute inventé,
Dans ce pesant climat belgique.
Cette voiture est spécifique
Pour trémousser et secouer
Un bourguemestre apoplectique;
Mais, certe il fut fait pour rouer
Un petit français très-étique,
Tel que je suis, sans me louer.

1740. J'arrivai donc hier à la Haye, après avoir eu bien de la peine d'obtenir mon congé.

Mais le devoir parlait, il faut fuivre fes lois ;
Je vous immolerais ma vie ;
Et ce n'eft que pour vous, digne exemple des rois,
Que je peux quitter Emilie.

Vos ordres me femblaient pofitifs, la bonté tendre et touchante avec laquelle votre humanité me les a donnés, me les rendait encore plus facrés. Je n'ai donc pas perdu un moment. J'ai pleuré de voyager fans être à votre fuite; mais je me fuis confolé, puifque je fefais quelque chofe que votre Majefté fouhaitait que je fiffe en Hollande.

Un peuple libre et mercenaire,
Végétant dans ce coin de terre,
Et vivant toujours en bateau,
Vend aux voyageurs l'air et l'eau,
Quoique tous deux n'y valent guère.
Là, plus d'un fripon de libraire
Débite ce qu'il n'entend pas,
Comme fait un prêcheur en chaire;
Vend de l'efprit de tous états,
Et fait paffer en Germanie
Une cargaifon de romans
Et d'infipides fentimens
Que toujours la France a fournie.

La première chofe que je fis hier en arrivant fut d'aller chez le plus retors et le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé de la chofe en queftion. Je répète encore à votre Majefté que je n'avais pas laiffé

dans le manuscrit un mot dont personne en Europe pût se plaindre. Mais malgré cela, puisque votre Majesté avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais plus ni d'autre volonté ni d'autre désir. J'avais déjà fait sonder ce hardi fourbe nommé *Jean Vanduren* (1), et j'avais envoyé en poste un homme qui par provision devait au moins retirer sous des prétextes plausibles quelques feuilles du manuscrit, lequel n'était pas à moitié imprimé; car je savais bien que mon hollandais n'entendrait à aucune proposition. En effet, je suis venu à temps, le scélérat avait déjà refusé de rendre une page du manuscrit. Je l'envoyai chercher, je le sondai, je le tournai de tous les sens: il me fit entendre que maître du manuscrit, il ne s'en dessaisirait jamais pour quelque avantage que ce pût être, qu'il avait commencé l'impression, qu'il la finirait. 1740.

Quand je vis que j'avais affaire à un hollandais qui abusait de la liberté de son pays, et à un libraire qui poussait à l'excès son droit de persécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon secret à personne, ni implorer le secours de l'autorité, je me souvins que votre Majesté dit dans un des chapitres de l'Anti-Machiavel qu'il est permis d'employer quelque honnête finesse en fait de négociations. Je dis donc à *Jean Vanduren* que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuscrit: „ Très-volontiers, Monsieur, me dit-il ; si vous voulez „ venir chez moi, je vous le confierai généreusement „ feuille à feuille, vous corrigerez ce qu'il vous

(1) Libraire de Hollande qui imprimait l'*Anti-Machiavel*.

1740. „ plaira, enfermé dans ma chambre en présence „ de ma famille et de mes garçons.* „

J'acceptai son offre cordiale, j'allai chez lui, et je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à mesure, et qu'il lisait pour voir si je ne le trompais point. Lui ayant inspiré par-là un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même prison où il m'a enfermé de même, et ayant obtenu six chapitres à la fois pour les confronter, je les ai raturés de façon et j'ai écrit dans les interlignes de si horribles galimatias et des coq-à-l'âne si ridicules que cela ne ressemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire sauter son vaisseau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au désespoir de sacrifier un si bel ouvrage; mais enfin j'obéissais au roi que j'idolâtre, et je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui est étonné à présent et confondu? c'est mon vilain. J'espère demain faire avec lui un marché honnête, et le forcer à me rendre tout, manuscrit et imprimé; et je continuerai à rendre compte à votre Majesté.

LETTRE IX.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 29 juillet.

MON CHER AMI,

DES voyageurs qui reviennent des bords du *Frichhaf* ont lu vos charmans ouvrages qui leur ont paru un reſtaurant admirable, et dont ils avaient grand beſoin pour les rappeler à la vie. Je ne dis rien de vos vers que je louerais beaucoup ſi je n'en étais le ſujet; mais un peu moins de louanges, et il n'y aurait rien de plus beau au monde. 1740.

Mon large ambaſſadeur, à panſe rebondie,
Harangue le roi très-chrétien,
Et gens qu'il ne vit de ſa vie;
Il en gagnera l'étiſie,
En très-bon rhétoricien.

Fleuri nous affublait d'un bavard de ſa clique,
Mutilé de trois doigts, courtois en matelot;
Je me tais ſur Camas, je connais ſa pratique,
Et l'on verra s'il eſt manchot.

Les lettres de *Camas* ne ſont remplies que de Bruxelles: il ne tarit point ſur ce ſujet, et à juger par ſes relations, il ſemble qu'il ait été envoyé à *Voltaire*, et non à *Louis*.

1740. Je vous envoie les feuls vers que j'aie eu le temps de faire depuis long-temps. *Algarotti* les a fait naître ; le fujet eft *la jouiffance*. L'italien fuppofait que nous autres habitans du Nord ne pouvions pas fentir auffi vivement que les voifins du lac de la Guarde. J'ai fenti et j'ai exprimé ce que j'ai pu pour lui montrer jufqu'où notre organifation pouvait nous procurer du fentiment. C'eft à vous de juger fi j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous au moins qu'il y a des inftans auffi difficiles à repréfenter que l'eft le foleil dans fa plus grande fplendeur; les couleurs font trop pâles pour les peindre ; et il faut que l'imagination du lecteur fupplée au défaut de l'art.

Je vous fuis très-obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impreffion de l'Anti-Machiavel. L'ouvrage n'était pas encore digne d'être publié; il faut mâcher et remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paraiffe pas d'une manière incongrue aux yeux du public toujours enclin à la fatire. Je me prépare à partir fous peu de jours pour le pays de Clèves. C'eft là que

J'entendrai donc les fons de la lyre d'Orphée ;
Je verrai ces favantes mains
Qui, par des ouvrages divins,
Aux cieux des immortels placent votre trophée.

J'admirerai ces yeux fi clairs et fi perçans
Que les fecrets de la nature,
Cachés dans une nuit obfcure,
N'ont pu fe dérober à leurs regards puiffans.

Je baiserai cent fois cette bouche éloquente
Dans le férieux et le badin, 1740.
Dont la voix folâtre et touchante
Va du cothurne au brodequin,
Toujours enchantereffe et toujours plus charmante.

Enfin je me fais une véritable joie de voir l'homme du monde entier que j'aime et que j'eftime le plus.

Pardonnez mes *lapfus calami* et mes autres fautes. Je ne fuis pas encore dans une affiette tranquille; il me faut expédier mon voyage, après quoi j'efpère trouver du temps pour moi.

Adieu, charmant, divin *Voltaire*; n'oubliez pas les pauvres mortels de Berlin qui vont faire diligence pour joindre dans peu les dieux de Cirey. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

Augufte.

SIRE,

VOTRE humanité ne recevra point cette pofte de mes paquets énormes. Un petit accident d'ivrogne arrivé dans l'imprimerie a retardé l'achévement de l'ouvrage que je fais faire. Ce fera pour le premier ordinaire; cependant, ce fripon de *Vanduren* débite fa marchandife, et en a déjà trop vendu.

1740.

Parmi ce tribut légitime
D'amour, de respect et d'estime
Que vous donne le genre humain,
Le très fade cousin-germain (1)
Du très-prolixe Télémaque,
Très-dévotement vous attaque,
Et prétend vous miner sous main.
Ce bon papiste vous condamne,
Et vous et le Machiavel,
A rôtir avec Uriel,
Ainsi que tout auteur profane.
Il sera damné comme un chien,
Dit-il, cet auteur qu'on renomme;
Ce n'est qu'un sage, un honnête homme,
Je veux un fripon bon chrétien,
Et qui soit serviteur de Rome.
Ainsi parle ce bon bigot,
Pilier boiteux de son Eglise;
Comme ignorant je le méprise,
Mais je le crains comme dévot.

Lui et le jésuite *la Ville* (2) qui lui sert de secrétaire commencent pourtant à raccourcir la prolixité de leurs phrases insolentes en faveur du prélat liégeois. Ils parlaient sur cela avec trop d'indécence. La dernière lettre de votre Majesté a fait par-tout un effet

(1) Le marquis de *Fénélon*, alors ambassadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs assez aimable et bon officier. Voyez l'*Eloge des officiers morts dans la guerre de 1741*: Mélanges littéraires, tome I.

(2) Depuis premier commis des affaires étrangères. Il quitta les jésuites tandis que *Lavaur*, secrétaire du marquis de *Fénélon* lui cédait sa place pour prendre l'habit de saint *Ignace*. C'est ce même *Lavaur* qui a joué depuis un rôle si singulier dans l'affaire du comte de *Lalli*.

admirable. Qu'il me ſoit permis, Sire, de repréſenter à votre Majeſté que vous renvoyez, dans cette lettre publique, aux proteſtations faites contre les contrats ſubreptices d'échange, et aux raiſons déduites dans le mémoire de 1737. Comme l'abrégé que j'ai fait de ce mémoire eſt la ſeule pièce qui ait été connue et miſe dans les gazettes, je me flatte que c'eſt donc à cet abrégé que vous renvoyez, et qu'ainſi votre Majeſté n'eſt plus mécontente que j'aie oſé ſoutenir vos droits d'une main deſtinée à écrire vos louanges. Cependant je ne reçois de nouvelles de votre Majeſté ni ſur cela, ni ſur Machiavel. 1740.

C'eſt un plaiſant pays que celui-ci. Croiriez-vous, Sire, que *Vanduren* ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'Anti-Machiavel, eſt en droit par-là de le vendre, ſelon les lois, et croit pouvoir empêcher tout autre libraire de vendre l'ouvrage ?

Cependant, comme il eſt abſolument néceſſaire, pour faire taire certaines gens, que l'ouvrage paraiſſe un peu plus chrétien, je me charge ſeul de l'édition, pour éviter toute chicane, et je vais en faire des préſens par-tout; cela ſera plus prompt, plus noble et plus conciliant: trois choſes dont je fais cas.

Rouſſeau, cet errant hypocrite,
D'un vieil hébreu vieux paraſite,
A quitté ces triſtes climats.
Monſieur du Lis, l'iſraélite,
Le plus riche juif des Etats,
A donné, d'un air d'importance,
L'aumône de cinq cents ducats
A ſon rimeur dans l'indigence;

1740.

Le rimeur ne jouira pas
De cette aumône magnifique;
Déjà ſon ame ſatirique
Eſt dans les ombres du trépas,
Et ſon corps eſt paralytique.
Pour la peſante république
De noſſeigneurs des Pays-Bas,
Elle eſt toujours apoplectique.

LETTRE XI.

DU ROI.

A Berlin, le 5 auguſte.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu trois de vos lettres dans un jour de trouble, de céremonie et d'ennui. Je vous en ſuis infiniment obligé. Tout ce que je puis vous répondre à préſent, c'eſt que je remets le Machiavel à votre diſpoſition, et je ne doute point que vous n'en uſiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repoſe entièrement ſur mon cher éditeur.

J'écrirai à madame *du Châtelet* en conſéquence de ce que vous déſirez. A vous parler franchement touchant ſon voyage, c'eſt *Voltaire*, c'eſt vous, c'eſt mon ami que je déſire de voir; et la divine *Emilie* avec toute ſa divinité n'eſt que l'acceſſoire d'*Apollon* newtonianiſé.

Je ne puis vous dire encore ſi je voyagerai ou ſi je ne voyagerai pas. Apprenez, mon cher *Voltaire*, que

le roi de Pruſſe eſt une girouette de politique : il me faut l'impulſion de certains vents favorables pour voyager, ou pour diriger mes voyages. Enfin, je me confirme dans les ſentimens qu'un roi eſt mille fois plus malheureux qu'un particulier. Je ſuis l'eſclave de la fantaiſie de tant d'autres puiſſances, que je ne peux jamais, touchant ma perſonne, ce que je veux. Arrive cependant ce qui pourra, je me flatte de vous voir. Puiſſiez-vous être uni à jamais à mon bercail ! 1740.

Adieu, mon cher ami, eſprit ſublime, premier né des êtres penſans. Aimez-moi toujours ſincèrement, et ſoyez perſuadé qu'on ne ſaurait vous aimer et vous eſtimer plus que je fais. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XII.

DU ROI.

A Berlin, le 6 auguſte.

MON CHER AMI,

Je me conforme entièrement à vos ſentimens, et je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme vous le trouverez à propos; et je ſuis tranquille, car mes intérêts ſont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier; voici la ſeconde que je vous écris de Berlin; je m'en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut qu'*Emilie* accompagne *Apollon*, j'y conſens; mais ſi je puis

1740. vous voir feul, je préférerai le dernier. Je ferais trop ébloui, je ne pourrais foutenir tant d'éclat à la fois ; il me faudrait le voile de *Moïfe* pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup, mon cher *Voltaire*, fi je fuis furchargé d'affaires, je travaille fans relâche; mais je vous prie de m'accorder fufpenfion d'armes. Encore quatre femaines, et je fuis à vous pour jamais.

Vous ne fauriez augmenter les obligations que je vous dois, ni la parfaite eftime avec laquelle je fuis à jamais votre inviolable ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XIII.

DU ROI.

A Remusberg, le 8 augufte.

MON CHER VOLTAIRE,

JE crois que *Vanduren* vous coûte plus de foins et de peines que *Henri IV*. En verfifiant la vie d'un héros, vous écriviez l'hiftoire de vos penfées; mais en harcelant un fcélérat, vous joûtez avec un ennemi indigne de vous être oppofé. Je vous ai d'autant plus d'obligation de l'affection avec laquelle vous prenez mes intérêts à cœur, et je ne demande pas mieux que de vous en témoigner ma reconnoiffance. Faites donc rouler la preffe puifqu'il le faut

pour punir la scélérateſſe d'un misérable. Rayez, changez, corrigez et remplacez tous les endroits qu'il vous plaira. Je m'en remets à votre diſcernement. 1740.

Je pars dans huit jours pour Dantzick, et je compte être le 22 à Francfort. En cas que vous y ſoyez, je m'attends bien, à mon paſſage, de vous voir chez moi. Je compte pour sûr de vous embraſſer à Clèves ou en Hollande.

Maupertuis eſt autant qu'engagé chez nous; mais il me manque encore beaucoup d'autres ſujets que vous me ferez plaiſir de m'indiquer.

Adieu, charmant *Voltaire*; il faut que je quitte ce qu'il y a de plus aimable parmi les hommes pour diſputer le terrain à toutes ſortes de *Vandurens* politiques, qui pour ſurcroît de malheur n'ont pas des carmes pour confeſſeurs.

Aimez-moi toujours, et ſoyez sûr de l'eſtime inviolable que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 22 auguste.

1740.

Ce fera donc un nouveau Salomon
Qui de Saba viendra trouver la reine;
S'il en naiffait quelque divin poupon,
Bien ce ferait pour la nature humaine,
Mais j'aime mieux qu'il n'en advienne rien:
C'eft bien affez pour la terre embellie
D'un Salomon avec une Emilie;
Le monde et moi ne voulons d'autre bien.

Or, Sire, voici le fait. Le monde attache des yeux de linx fur mon *Salomon.* Mais eft-il vrai qu'il va en France? dit l'un: il verra l'Italie, dit l'autre, et on l'élira pape, pour régénérer Rome. Paffera-t-il par Bruxelles? on parie pour et contre. S'il y paffe, dit madame la princeffe de *la Tour*, il logera dans ma maifon. Oh! pour cela, non, madame la Princeffe, fa Majefté ne logera point chez votre Alteffe féréniffime; et s'il vient à Bruxelles, il y fera très-incognito; il logera, lui et fa fuite aimable, chez *Emilie.* C'eft la dernière maifon de la ville, loin du peuple et des alteffes bruxelloifes, et il y fera tout auffi-bien que chez vous, quoique cette maifon de louage ne foit pas fi bien meublée que la vôtre. Voilà ce que je penfe. Mais que fait la princeffe de *la Tour* de la campagne où elle eft? elle

envoie

envoie tout courant ſavoir de madame *du Châtelet*, ſi ſa Majeſté paſſera; et madame *du Châtelet* répond 1740.
qu'il n'y a pas un mot de vrai, et que tout ce qu'on dit eſt un conte. Ne voilà-t-il pas madame de *la Tour* qui ſur le champ envoie des courriers pour ſavoir la vérité du fait! Sire, le monde eſt bien curieux. Il n'y aurait qu'à faire mettre dans les gazettes que votre Majeſté va à Aix-la-chapelle ou à Spa, pour dépayſer les nouvelliſtes.

Cependant s'il était vrai que votre humanité paſsât par Bruxelles, je la ſupplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre, car je m'évanouirai de plaiſir.

M. de *Maupertuis* eſt à Véſel pour vous obſerver et vous meſurer. Il n'a vu ni ne verra jamais d'étoile d'une ſi heureuſe influence.

L'affaire de l'Anti-Machiavel eſt en très-bon train pour l'inſtruction et le bonheur du monde. Sire, vos ſujets ſont heureux, et ils le diſent bien; mais je ſerai plus heureux qu'eux tous au commencement de ſeptembre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et cent autres ſentimens inexprimables, etc.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le premier septembre.

SIRE,

1740. MON roi est à Clèves; une petite maison l'attend à Bruxelles; un palais presque digne de lui l'attend à Paris, et moi j'attends ici mon maître.

Mon cœur me dit que je touche
A ce moment fortuné
Où j'entendrai de la bouche
De l'Apollon couronné
Ces traits que la sage Rome
Aurait admirés jadis;
Je verrai, j'entendrai l'homme
Que j'adore en ses écrits.

O Paris! ô Paris! séjour des gens aimables et des badauts, du bon et du mauvais goût, de l'équité et de l'injustice, grand magasin de tout ce qu'il y a de bon et de beau, de ridicule et de méchant, sois digne, si tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière et crottée. Puisse-t-il te voir incognito et jouir de tout sans les embarras de la royauté! puisse-t-il ne voir et n'être vu que quand il voudra! Heureux l'hôtel *du Châtelet*, le

cabinet des muses, la galerie d'Hercule, le sallon de l'Amour! 1749.

Le Sueur et le Brun, nos illustres Apelles;
Ces rivaux de l'antiquité,
Ont, en ces lieux charmans, étalé la beauté
De leurs peintures immortelles;
Les neuf sœurs elles-même ont orné ce séjour
Pour en faire leur sanctuaire;
Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
Celui qui des neuf sœurs est le juge et le père.

Sire, par tout ce que j'apprends de cette grande ville de Paris, je crois qu'il est nécessaire qu'on dise un mot dans les gazettes d'une lettre de votre Majesté à M. de *Maupertuis*, qui y a été imprimée. Il y a sans doute quelques mots d'oubliés dans la copie incorrecte qui a paru, ce ne serait qu'une bagatelle pour tout autre; mais, Sire, votre personne est en spectacle à toute l'Europe: on parle des Etats et des ministres des autres souverains, et c'est de vous qu'on parle; c'est vous, Sire, qu'on examine, dont on pèse toutes les paroles, et qu'on juge déjà avec une sévérité proportionnée à votre mérite et à votre réputation: pardonnez, Sire, à la franchise d'un cœur qui vous idolâtre; je vous importune peut-être; n'importe, le cœur ne peut être coupable. Si votre Majesté agrée mes réflexions, elle fera parvenir aux gazetiers ce petit mot ci-joint; sinon elle aura de l'indulgence pour ma tendresse trop scrupuleuse, et ce qui touche le moins du monde votre personne m'est sacré; les petites choses me paraissent alors les plus grandes.

1740.

Pardonnez cette ardeur extrême
De mon zèle trop inquiet;
C'eſt ainſi que l'amour eſt fait,
Et c'eſt ainſi que je vous aime.

LETTRE XVI.

DU ROI.

A Véſel, le 2 ſeptembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins et de la proſe charmante. J'y aurais répondu d'abord ſi la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai priſe ici fort mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez ſavoir ce que je ſuis devenu depuis mon départ de Berlin ; vous en trouverez la deſcription ci-jointe. Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité ; ce n'a point été mon deſſein d'y aller cette année, mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-Bas. Enfin, la fièvre et l'impatience de ne vous avoir pas vu encore ſont à préſent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma ſanté me le permettra, où et comment je pourrai avoir le plaiſir de vous embraſſer. Adieu.

FÉDÉRIC.

J'ai vu une lettre que vous avez écrite à *Maupertuis* : il ne se peut rien de plus charmant. Je vous réitère encore mille remercîmens de la peine que vous avez prise à la Haye touchant ce que vous savez. Conservez toujours l'amitié que vous avez pour moi; je sais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre trempe. 1740.

LETTRE XVII.

DU ROI.

A Vésel, le 5 septembre.

De votre passe-port muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le sieur Honi, (1)
En s'applaudissant de sa gloire.

Ah! digne apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère!
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fièvre, c'est chose claire.

„ Apollon, qui me fit ces vers,
„ Est dieu, dit-il, de médecine;
„ Entendez ses charmans concerts,
„ Et sentez sa force divine. „

(1) Voyez, dans le volume d'*Epîtres*, les stances dont M. de *Voltaire* avait chargé le marchand de vin *Honi*.

1740.

Je lus vos vers, je les relus ;
Mon ame en fut plus que ravie.
Heureux, dis-je, sont vos élus !
D'un mot vous leur rendez la vie.

Et le plaisir et la santé
Que votre verve a su me rendre,
Et l'amour de l'humanité,
D'un saut me porteront en Flandre.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le dieu du Pinde et de Cythère
Entre les Arts et les Amours ;
Cent fois j'embrasserai Voltaire.

Partez, Honi, mon précurseur ;
Déjà mon esprit vous devance :
L'intérêt est votre moteur,
Le mien c'est la reconnaissance.

J'attends le jour de demain comme étant l'arbitre de mon sort, la marque caractéristique de la fièvre ou de ma guérison. Si la fièvre ne revient plus, je serai mardi (de demain en huit) à Anvers, où je me flatte du plaisir de vous voir avec la marquise. Ce sera le plus charmant jour de ma vie. Je crois que j'en mourrai ; mais du moins on ne peut choisir de genre de mort plus aimable.

Adieu, mon cher *Voltaire* ; je vous embrasse mille fois.

FÉDÉRIC.

LETTRE XVIII.

DU ROI.

A Vésel, le 6 septembre.

MON CHER VOLTAIRE,

IL faut, malgré que j'en aie, céder à la fièvre quarte plus ténace qu'un janséniste ; et quelque envie que j'aie eue d'aller à Anvers et à Bruxelles, je ne me vois pas en état d'entreprendre pareil voyage sans risque. Je vous demanderai donc si le chemin de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait pas trop long pour me joindre ; c'est l'unique moyen de vous voir qui me reste. Avouez que je suis bien malheureux ; car à présent que je puis disposer de ma personne et que rien ne m'empêchait de vous voir, la fièvre s'en mêle et paraît avoir le dessein de me disputer cette satisfaction. 1740.

Trompons la fièvre, mon cher *Voltaire*, et que j'aie du moins le plaisir de vous embrasser. Faites bien mes excuses à la marquise de ce que je ne puis avoir la satisfaction de la voir à Bruxelles. Tous ceux qui m'approchent connaissent l'intention dans laquelle j'étais, et il n'y avait certainement que la fièvre qui pût me la faire changer.

Je serai dimanche à un petit endroit proche de Clèves où je pourrai vous posséder véritablement à

1740. mon aiſe. Si votre vue ne me guérit, je me confeſſe tout de ſuite.

Adieu; vous connaiſſez mes ſentimens et mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIX.

DU ROI.

8 ſeptembre.

Je n'oſe parler à un fils d'*Apollon*, de chevaux, de carroſſes, de relais et de pareilles choſes : ce ſont des détails dont les dieux ne ſe mêlent pas, et que nous autres humains prenons ſur nous. Vous partirez lundi après midi, ſi vous le voulez, pour Bareith; et vous dînerez chez moi en paſſant, s'il vous plaît.

Le reſte de mon mémoire eſt ſi fort barbouillé et en ſi mauvais état que je ne puis vous l'envoyer. Je fais copier les chants VIII et IX de la Pucelle. J'en poſsède à préſent le I, le II, le IV, le V, le VIII et le IX; je les garde ſous trois clefs pour que l'œil des mortels ne puiſſe les voir.

On dit que vous avez ſoupé hier en bonne compagnie.

Les plus beaux eſprits du canton,
Tous raſſemblés en votre nom,
Tous gens à qui vous deviez plaire,
Tous dévots croyant à Voltaire,
Vous ont unanimement pris
Pour le Dieu de leur paradis.

Le paradis, pour que vous ne vous en scandalisiez pas, est pris ici, dans un sens général, pour un lieu de plaisir et de joie. Voyez la remarque sur le dernier vers du *Mondain* (1). *Vale.* 1740.

FÉDÉRIC.

LETTRE XX.

DU ROI.

Septembre.

Tu naquis pour la liberté,
Pour ma maîtresse tant chérie,
Que tu courtise, en vérité,
Plus que Philis et qu'Emilie,
Tu peux, avec tranquillité,
Dans mon pays, à mon côté,
La courtiser toute ta vie.
N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie ?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaissance possible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, sinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles.

(1) Cette remarque ne subsiste plus. M. de *Voltaire* l'avait faite pour se soustraire aux clameurs des hypocrites qui faisaient semblant de se scandaliser de ce vers :

Le paradis terrestre est où je suis.

1740 Mandez-moi, je vous prie, les frais et les avances que vous avez faits pour l'impreſſion, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois.

J'attends de vous des comédiens, des ſavans, des ouvrages d'eſprit, des inſtructions, et à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'eſtime et de reconnaiſſance, et l'amitié parfaite avec laquelle je ſuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, ce 22 ſeptembre.

OUI, le monarque prêtre eſt toujours en ſanté,
Loin de lui tout danger s'écarte;
L'Anglais demande en vain qu'il parte
Pour le vaſte pays de l'immortalité;
Il rit, il dort, il dîne, il fête, il eſt fêté,
Sur ſon teint toujours frais eſt la ſérénité;
Mais mon prince a la fièvre quarte!
O fièvre, injuſte fièvre, abandonne un héros
Qui rend le monde heureux, et qui du moins doit l'être!
Va tourmenter notre vieux prêtre;
Va ſaiſir, ſi tu veux, ſoixante cardinaux;
Prends le pape et ſa cour, ſes monſignors, ſes moines,
Va flétrir l'embonpoint des indolens chanoines;
Laiſſe Fédéric en repos.

J'envoie à mon adorable maître l'Anti-Machiavel tel qu'on commence à présent à l'imprimer; peut-être cette copie sera-t-elle un peu difficile à lire, mais le temps pressait; il a fallu en faire pour Londres, pour Paris et pour la Hollande, relire toutes ces copies et les corriger. Si votre Majesté veut faire transcrire celle-ci correctement, si elle a le temps de la revoir, si elle veut qu'on y change quelque chose, je ne suis ici que pour obéir à ses ordres. Cette affaire, Sire, qui vous est personnelle, me tient au cœur bien vivement. Continuez, homme charmant autant que grand prince, homme qui ressemblez bien peu aux autres hommes, et en rien aux autres rois. 1740.

L'héritier des césars tient fort souvent chapelle;
Des trésors du Pérou l'indolent possesseur
A perdu, dit-on, la cervelle
Entre sa jeune femme et son vieux confesseur.
George a paru quitter les soins de sa grandeur
Pour une Yarmouth qu'il croit belle.
De Louis, je n'en dirai rien,
C'est mon maître, je le révère;
Il faut le louer et me taire:
Mais plût à Dieu, grand Roi, que vous fussiez le mien!

M. de *Fénélon* vint avant-hier chez moi pour me questionner sur votre personne, je lui répondis que vous aimez la France et ne la craignez point; que vous aimez la paix et que vous êtes plus capable que personne de faire la guerre; que vous travaillez à faire fleurir les arts à l'ombre des lois; que vous

faites tout par vous-même, et que vous écoutez un
1740. bon conseil. Il parla ensuite de l'évêque de Liége et sembla l'excuser un peu, mais l'évêque n'en a pas moins tort, et il en a deux mille démonstrations à Maseck. (1)

Je suis, etc.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 octobre.

SIRE,

J'OUBLIAI de mettre dans mon dernier paquet à votre Majesté la lettre du sieur *Beck*; sur laquelle il m'a fallu revenir à la Haye. Je suis bien honteux de tant de discussions dont j'importune votre Majesté pour une affaire qui devait aller toute seule. J'ai fait connaissance avec un jeune homme fort sage, qui a de l'esprit, des lettres et des mœurs. C'est le fils de l'infortuné M. *Luisius*. Son père n'a eu, je crois, d'autre défaut que de ne pas faire assez de cas d'une vie qu'il avait vouée au service de son maître. Le fils me sert dans ma petite négociation avec toute la sagacité et la discrétion imaginables. Je prends la

(1) Il s'agit ici d'une ancienne créance sur l'évêché de Liége, que le roi de Prusse réclamait. M. de *Voltaire* fit un mémoire pour prouver la validité des droits du roi contre l'évêque.

liberté d'affurer à votre Majefté que fi elle veut prendre ce jeune homme à fon fervice pour lui fervir de fecrétaire, en cas qu'elle en ait befoin, ou fi elle daigne l'employer autrement et le former aux affaires, ce fera un fujet dont votre Majefté fera extrêmement contente. Je vous fuis trop attaché, Sire, pour vous parler ainfi de quelqu'un qui ne le mériterait pas; il eft déjà inftruit des affaires malgré fa jeuneffe; il a beaucoup travaillé fous fon père et plus d'un fecret d'Etat eft entre fes mains: plus je le pratique, plus je le reconnais prudent et difcret. Votre Majefté ne fe repentira pas d'avoir pris le baron de *Smettau*; je crois que dans un goût différent elle fera tout auffi contente pour le moins du jeune *Luifius*. Je fuis comme les dévots qui ne cherchent qu'à donner des ames à DIEU. J'attends que j'aie bien mis toutes les chofes en train pour quitter le champ de bataille et m'en retourner auprès de mon autre monarque à Bruxelles. 1740.

Je fuis en attendant dans votre palais, où M. de *Raesfeld* m'a donné un appartement fous le bon plaifir de votre Majefté. Votre palais de la Haye eft l'emblême des grandeurs humaines.

Sur des planchers pourris, fous des toits délabrés,
Sont des appartemens dignes de notre maître;
Mais malheur aux lambris dorés
Qui n'ont ni porte ni fenêtre.
Je vois, dans un grenier, les armures antiques,
Les rondaches et les braffards,
Et les charnières dés cuiffarts
Que portaient aux combats vos aïeux héroïques.

1740. Leurs fabres tout rouillés font rangés dans ces lieux ;
Et les bois vermoulus de leurs lances gothiques,
Sur la terre couchés, font en poudre comme eux.

Il y a auffi des livres que les rats feuls ont lus depuis cinquante ans, et qui font couverts des plus larges toiles d'araignées de l'Europe, de peur que les profanes n'en approchent.

Si les Pénates de ce palais pouvaient parler, ils vous diraient fans doute :

Se peut-il que ce roi, que tout le monde admire,
Nous abandonne pour jamais,
Et qu'il néglige fon palais,
Quand il rétablit fon empire ?

Je fuis, etc.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 12 octobre.

SIRE,

VOTRE Majefté eft d'abord fuppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune *Luifius* ; elle verra quels font en général les fentimens du public fur l'Anti-Machiavel.

M. *Trévor*, l'envoyé d'Angleterre, et tous les hommes un peu inftruits approuvent l'ouvrage unanimement. Mais je l'ai, je crois, déjà dit à votre

Majesté; il n'en est pas tout à fait de même de ceux qui ont moins d'esprit et plus de préjugés. Autant ils sont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent et de vertueux dans le livre, autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce sont des hiboux offensés du grand jour; et malheureusement il y a trop de ces hiboux dans le monde. Quoique j'eusse retranché ou adouci beaucoup de ces vérités fortes qui irritent les esprits faibles, il en est cependant encore resté quelques-unes dans le manuscrit copié par *Vanduren*. Tous les gens de lettres, tous les philosophes, tous ceux qui ne sont que gens de bien, seront contens. Mais le livre est d'une nature à devoir satisfaire tout le monde; c'est un ouvrage pour tous les hommes et pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou six langues. 1740.

Il ne faut pas, je crois, que les cris des moines et des bigots s'opposent aux louanges du reste du monde: ils parlent, ils écrivent, ils font des journaux; il y a même dans l'Anti-Machiavel quelques traits dont un ministre malin pourrait se servir pour indisposer quelques puissances.

C'est donc, Sire, dans la vue de rémedier à ces inconvéniens, que j'ai fait travailler nuit et jour à cette nouvelle édition dont j'envoie les premières feuilles à votre Majesté. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau, et j'ose m'assurer qu'avec ces petits correctifs qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage, personne ne pourra jamais se plaindre, et cette instruction des rois passera à la postérité comme un livre sacré que personne ne blasphémera.

1740. Votre livre, Sire, doit être comme vous; il doit plaire à tout le monde: vos plus petits ſujets vous aiment, vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer.

Ne doutez pas que votre ſecret, étant entre les mains de tant de perſonnes, ne ſoit bientôt ſu de tout le monde. Un homme de Clèves diſait, tandis que votre Majeſté était à Moiland : „ Eſt-il vrai „ que nous avons un roi, un des plus ſavans et „ des plus grands génies de l'Europe? on dit qu'il „ a oſé réfuter *Machiavel.* „

Votre cour en parle depuis plus de ſix mois. Tout cela rend néceſſaire l'édition que j'ai faite, et dont je vais diſtribuer les exemplaires dans toute l'Europe pour faire tomber celle de *Vanduren*, qui d'ailleurs eſt très-fautive.

Si après avoir confronté l'une et l'autre, votre Majeſté me trouve trop ſévère, ſi elle veut conſerver quelques traits retranchés ou en ajouter d'autres, elle n'a qu'à dire ; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de *Paupie* pour en faire des préſens, et que *Paupie* a déjà vendu par avance l'autre moitié à ſes correſpondans, j'en ferai commencer dans quinze jours une édition plus correcte, et qui ſera conforme à vos intentions. Il ſerait ſur-tout néceſſaire de ſavoir bientôt à quoi votre Majeſté ſe déterminera, afin de diriger ceux qui traduiſent l'ouvrage en anglais et en italien. C'eſt ici un monument pour la dernière poſtérité, le ſeul livre digne d'un roi depuis quinze cents ans. Il s'agit de votre gloire: je l'aime autant que votre perſonne. Donnez-moi donc, Sire, des ordres précis.

Si

Si votre Majesté ne trouve pas assez encore que l'édition de *Vanduren* soit étouffée par la nouvelle, si elle veut qu'on retire le plus qu'on pourra d'exemplaires de celle de *Vanduren*, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai sans affectation dans les pays étrangers ; car il a commencé à débiter son édition dans les autres pays ; c'est une de ces fourberies à laquelle on ne pouvait remédier. Je suis obligé de soutenir ici un procès contre lui ; l'intention du scélérat était d'être seul le maître de la première et de la seconde édition. Il voulait imprimer et le manuscrit que j'ai tenté de retirer de ses mains et celui même que j'ai corrigé. Il veut friponner sous le manteau de la loi. Il se fonde sur ce qu'ayant le premier manuscrit de moi, il a seul le droit d'impression ; il a raison d'en user ainsi : ces deux éditions et les suivantes feraient sa fortune, et je suis sûr qu'un libraire qui aurait seul le droit de copie en Europe gagnerait trente mille ducats au moins. 1740.

Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, Sire, un mot de votre main me consolera ; j'en ai grand besoin, je suis entouré d'épines. Me voilà dans votre palais. Il est vrai que je n'y suis pas à charge à votre envoyé ; mais enfin un hôte incommode au bout d'un certain temps. Je ne peux pourtant sortir d'ici sans honte, ni y rester avec bienséance sans un mot de votre Majesté à votre envoyé.

Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé dépositaire du manuscrit, car je veux que votre Majesté soit instruite de toutes mes démarches.

Je suis, etc.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

A Remusberg, octobre.

1740. JE fuis honteux de vous devoir trois lettres, mais je le fuis bien plus encore d'avoir toujours la fièvre. En vérité, mon cher *Voltaire*, nous fommes une pauvre efpèce : un rien nous dérange et nous abat.

J'ai profité de vos avis touchant M. de *Liége*; et vous verrez que mes droits feront imprimés dans les gazettes. Cependant l'affaire fe termine, et je crois que dans quinze jours mes troupes pourront évacuer le comté de Horn. *Céfarion* vous aura répondu touchant M. *du Châtelet*. J'efpère que vous ferez content de fa réponfe.

En vérité je me repens d'avoir écrit le Machiavel, car les difputes où il vous entraîne avec *Vanduren* font au monde lettré une efpèce de banqueroute de quinze jours de votre vie.

J'attends le Mahomet avec bien de l'impatience.

Voudriez-vous engager le comédien, auteur de Mahomet II, et lui enjoindre de lever une troupe en France, et de l'amener à Berlin le premier de juin 1741 ? Il faut que la troupe foit bonne et complète pour le tragique et le comique, les premiers rôles doubles.

Je me fuis enfin ravifé fur le favant à tant de langues (1); vous me ferez plaifir de me l'envoyer.

(1) M. *Dumolard*.

Bernard parle en adepte ; il ne veut point imprimer des livres, mais il veut faire de l'or. 1740.

Si je puis je ferai marcher la tortue de Breda ; je ferai même écrire à Vienne pour madame *du Châtelet* à mon miniſtre, qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle. Saluez de ma part cette rare et aimable perſonne, et ſoyez perſuadé que tant que *Voltaire* exiſtera, il n'aura de meilleur ami que

FÉDÉRIC.

LETTRE XXV.

DU ROI.

A Remusberg, le 12 octobre.

ENFIN je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace, qui, lorſqu'ils donnaient des repas aux dieux, avaient ſoin de manger la moëlle auparavant. Je recevrai *Apollon* comme il mérite d'être reçu : c'eſt *Apollon* non-ſeulement dieu de la médecine, mais de la philoſophie, de l'hiſtoire, enfin de tous les arts.

Venez, que votre vue écarte
Mes maux, l'ignorance et l'erreur ;
Vous le pouvez en tout honneur,
Car Emilie eſt ſans frayeur ;
Et j'ai toujours la fièvre quarte.

Ici, loin du faſte des rois,
Loin du tumulte de la ville,

1740.

A l'abri des paiſibles lois,
Les Arts trouvent un doux aſile.

S'aimer, ſe plaire, et vivre heureux,
Eſt tout l'objet de notre étude;
Et, ſans importuner les dieux
Par des ſouhaits ambitieux,
Nous nous feſons une habitude
D'être ſatisfaits et joyeux.

Grâces vous ſoient rendues du bel écrit que vous venez de faire en ma faveur (1)! L'amitié n'a point de bornes chez vous, auſſi ma reconnaiſſance n'en a-t-elle point non plus.

Vos politiques hollandais
Et votre ambaſſadeur français,
En fainéans experts critiquent et réforment,
D'un fauteuil à duvet ſur nous lancent leurs traits,
Et ſur le monde entier tranquillement s'endorment.
Je jure qu'ils ſont trop heureux
D'être immobiles dans leur ſphère;
Ne feſant jamais rien comme eux,
On ne ſaurait jamais mal faire.

(1) Voyez la lettre de M. de *Voltaire*, du 22 ſeptembre.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

La Haye, 17 octobre. 1740.

Bientot à Berlin vous l'aurez
Cette cohorte théâtrale,
Race gueufe, fière et vénale,
Héros errans et bigarrés,
Portant avec habits dorés
Diamans faux et linge fale;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la femaine
L'univers pour gagner du pain.

Vous aurez mauffades actrices,
Moitié femme et moitié patin,
L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire et catin,
A qui le fouffleur ou Crifpin
Fait un enfant dans les couliffes.

Dieu foit loué que votre Majefté prenne la généreufe réfolution de fe donner du bon temps! C'eft le feul confeil que j'aie ofé donner; mais je défie tous les politiques d'en propofer un meilleur. Songez à ce mal fixe de côté; ce font de ces maux que le travail du cabinet augmente, et que le plaifir guérit. Sire, qui rend heureux les autres mérite de l'être, et avec un mal de côté on ne l'eft point.

1740. Voici enfin, Sire, des exemplaires de la nouvelle édition de l'Anti-Machiavel. Je crois avoir pris le feul parti qui reftait à prendre, et avoir obéi à vos ordres facrés. Je perfifte toujours à penfer qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient fcandalifé les faibles, et révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas befoin de tels ornemens. L'ambaffadeur *Camas* ferait hors des gonds s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleufes, et qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera jufqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je fuis plus fage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher et refpectable monarque, que le plus aimable des rois plaife à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, Sire, après l'ode de *Greffet*; voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment fur la brèche. Il n'y a que des Oftrogoths et des Vandales qui puiffent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-fix ans, occupé fon loifir à rendre les hommes meilleurs, et à les inftruire en s'inftruifant lui-même. Vous vous êtes taillé des ailes à Reinsberg pour voler à l'immortalité. Vous irez, Sire, par toutes les routes, mais celle-ci ne fera pas la moins glorieufe :

J'en attefte le Dieu que l'univers adore,
Qui jadis infpira Marc-Aurèle et Titus,
Qui vous donna tant de vertus,
Et que tout bigot déshonore.

Il vient tous les jours ici des jeunes officiers français; on leur demande ce qu'ils viennent faire ; ils difent

qu'ils vont chercher de l'emploi en Pruſſe. Il y en a quatre actuellement de ma connaiſſance ; l'un eſt le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox, l'autre le garçon major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un préſident, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'eſt enfui avec une fille, cet autre s'eſt enfui tout ſeul, celui-là a épouſé la fille de ſon tailleur, un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment. 1740.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon eſprit tolérant ; votre Majeſté fait revenir des pauvres anabaptiſtes qu'on avait chaſſés je ne ſais trop pourquoi.

Que deux fois on ſe rebaptiſe
Ou que l'on ſoit débaptiſé,
Qu'étole au cou Jean exorciſe
Ou que Jean ſoit exorciſé,
Qu'il ſoit hors ou dedans l'Egliſe,
Muſulman, brachmane ou chrétien,
De rien je ne me ſcandaliſe,
Pourvu qu'on ſoit homme de bien.
Je veux qu'aux lois on ſoit fidelle,
Je veux qu'on chériſſe ſon roi,
C'eſt en ce monde aſſez, je croi ;
Le reſte qu'on nomme la foi
Eſt bon pour la vie éternelle,
Et c'eſt peu de choſe pour moi.

LETTRE XXVII.

DU ROI.

A Remusberg, le 24 octobre.

MON CHER VOLTAIRE,

1740. JE vous fuis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du liégeois que vous abattez, de *Vanduren* que vous retenez, en un mot de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages et le génie heureux que, fans doute, quelque être bienfefant m'envoie pour me foutenir et m'infpirer.

L'ananas qui de tous les fruits
Raffemble en lui le goût exquis,
Voltaire, eft ton parfait emblême;
Ainfi les arts, au point fuprême,
Se trouvent en toi réunis.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'*Hercule de Fleuri* pour voir fi on pourra l'humanifer fur votre fujet. Vous favez ce que c'eft qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un vieillard têtu; et je vous prie d'avance de ne me point rendre refponfable du fuccès qu'auront mes follicitations. C'eft un *Vanduren* placé fur le trône.

Ce Machiavel en barette,
Toujours fourré de faux-fuyans,

Lève de temps en temps la crête,
Et honnit les honnêtes gens.
Pour plaire à ses yeux bienséans,
Il faut entonner la trompette
Des éloges les plus brillans,
Et parfumer la vieille idole
De baume arabesque et d'encens.
Ami, je connais ton bon sens;
Tu n'as pas la cervelle folle
De l'abjecte faveur des grands,
Et tu n'as point l'ame assez molle
Pour épouser leurs sentimens.
Fait pour la vérité sincère,
A ce vieux monarque mitré,
Précepteur de gloire entouré,
Ta franchise ne saurait plaire.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 25 octobre.

OMBRE aimable, charmant espoir,
Des plaisirs image légère,
Quoi! vous me flattez de revoir
Ce roi qui fait régner et plaire!

Nous lisons dans certain auteur,
(Cet auteur est, je crois, la Bible.)
Que Moïse, le voyageur,
Vit Jéhovah quoique invisible.

1740.

Certain verfet dit hardiment
Qu'il vit fa face de lumière ;
Un autre nous dit bonnement
Qu'il ne parla qu'à fon derrière.

On dit que la Bible fouvent
Se contredit de la manière ;
Mais qu'importe, dans ce myftère,
Ou le derrière ou le devant ?

Il vit fon Dieu, c'eft chofe claire ;
Il reçut fes commandemens ;
Les vôtres feront plus charmans,
Et votre préfence plus chère.

Je pourrai dire quelque jour :
J'ai vu deux fois ce prince aimable,
Né pour la guerre et pour l'amour,
Et pour l'étude et pour la table.

Il fait tout, hors être en repos ;
Il fait agir, parler, écrire ;
Il tient le fceptre de Minos,
Et des Mufes il tient la lyre.

Mais, Dieux ! aujourd'hui qu'il s'écarte
De la droite raifon qu'il a !
Il efquive le quinquina
Pour conferver fa fièvre quarte.

Sire, dans ce moment monfeigneur le prince de Heffe vient de m'affurer que le roi de Suède ayant été

long-temps dans la même opinion que votre Majeſté, accablé d'une longue fièvre, a fait céder enfin ſon opiniâtreté à celle de la maladie, a pris le quinquina, et a guéri. 1740.

Je ſais que tous les rois enſemble
Sont loin de mon roi vertueux ;
Votre ame l'emporte ſur eux ,
Mais leur corps au moins vous reſſemble.

Si dans le climat de la Suède un roi (ſoit qu'il prenne parti pour la France où non) guérit par la poudre des jéſuites, pourquoi, Sire, n'en prendriez-vous pas ?

A Loyola que mon roi cède !
Que votre eſprit luthérien
Confonde tout ignatien ;
Mais pour votre eſtomac prenez de ſon remède.

Sire, je veux venir à Berlin avec une balle de quinquina en poudre. Votre Majeſté a beau travailler en roi avec ſa fièvre, occuper ſon loiſir en feſant de la proſe de *Cicéron* et des vers de *Catulle*, je ſerai toujours très-affligé de cette maudite fièvre que vous négligez.

Si votre Majeſté veut que je ſois aſſez heureux pour lui faire ma cour pendant quelques jours,

Mon cœur et ma maigre figure
Sont prêts à ſe mettre en chemin ;
Déjà le cœur eſt à Berlin,
Et pour jamais, je vous le jure.

1740. Je ferai dans une nécessité indispensable de retourner bientôt à Bruxelles pour le procès de madame *du Châtelet* et de quitter *Marc-Aurèle* pour la chicane ; mais, Sire, quel homme est le maître de ses actions ? vous-même n'avez-vous pas un fardeau immense à porter qui vous empêche souvent de satisfaire vos goûts en remplissant vos devoirs sacrés ?

Je suis, etc.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Herford, le 11 novembre.

DANS un chemin creux et glissant,
Comblé de neiges et de boues,
La main d'un démon malfesant
De mon char a brisé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la Fortune ;
Mais je change de sentiment :
Je la fuyais, je l'importune,
Je lui dis d'une faible voix :
O toi qui gouvernes les rois,
Excepté le héros que j'aime ;
O toi qui n'auras sous tes lois
Ni son cœur ni son diadème,
Je vais trouver mon seul appui :
Qu'enfin ta faveur me seconde ;
Souffre qu'en paix j'aille vers lui ;
Va troubler le reste du monde.

La Fortune, Sire, a été trop jalouſe de mon accès auprès de votre Majeſté ; elle eſt bien loin d'exaucer ma prière ; elle vient de briſer ſur le chemin d'Herford ce carroſſe qui me menait dans la terre promiſe. *Dumolard* l'oriental, que j'amène dans les États de votre Majeſté ſuivant vos ordres, prétend, Sire, que dans l'Arabie jamais pélerin de la Mecque n'eut une plus triſte aventure, et que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le déſert. 1740.

Un domeſtique va d'un côté demander du ſecours à des Weſtphaliens qui croient qu'on leur demande à boire ; un autre court ſans ſavoir où. *Dumolard*, qui ſe promet bien d'écrire notre voyage en arabe et en ſyriaque, eſt cependant de reſſource comme s'il n'était pas ſavant. Il va à la découverte moitié à pied moitié en charrette, et moi je monte en culotte de velours, en bas de ſoie et en mules ſur un cheval rétif.

Hélas ! grand Roi, qu'euſſiez-vous cru,
En voyant ma faible figure
Chevauchant triſtement à cru
Un courſier de mon encolure ?
C'eſt ainſi qu'on vit autrefois
Ce héros vanté par Cervante,
Son écuyer et Roſſinante
Egarés au milieu des bois.
Ils ont fait de brillans exploits,
Mais j'aime mieux ma deſtinée ;
Ils ne ſervaient que Dulcinée,
Et je ſers le meilleur des rois.

En arrivant à Herfort dans cet équipage, la ſentinelle m'a demandé mon nom ; j'ai répondu, comme

1740. de raison, que je m'appelais *Don Quichotte*, et j'entre sous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos pieds sous celui de votre créature, de votre admirateur, de..., etc.

LETTRE XXX.

DU PRINCE ROYAL.

Fragment.

. . . .

. . . .

Je vous quitte, il est vrai, mais mon cœur déchiré
Vers vous revolera sans cesse :
Depuis quatre ans vous êtes ma maîtresse,
Un amour de dix ans doit être préféré ;
Je remplis un devoir sacré.
Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.
Adieu, je pars désespéré.
Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré,
Mais j'abandonne ce que j'aime.

Votre ode est parfaite enfin, et je serais jaloux si je n'étais transporté de plaisir. Je me jette aux pieds de votre humanité, et j'ose être attaché tendrement au plus aimable des hommes, comme j'admire le protecteur de l'empire, de ses sujets et des arts.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Clèves, le 15 décembre.

GRAND Roi, je vous l'avais prédit 1740.
Que Berlin deviendrait Athène
Pour les plaisirs et pour l'esprit ;
La prophétie était certaine.

Mais quand, chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Presser d'une vive embrassade
Le beau Lujac, son jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade ;
Non pas ce Socrate entêté,
De sophismes fesant parade,
A l'œil sombre, au nez épaté,
A front large, à mine enfumée ;
Mais Socrate vénitien,
Aux grands yeux, au nez aquilin
Du bon saint Charles-Borromée.
Pour moi, très-désintéressé
Dans ces affaires de la Gréce,
Pour Frédéric seul empressé,
Je quittais étude et maîtresse ;
Je m'en étais débarrassé ;

1740.

Si je volai dans ſon empire,
Ce fut au doux ſon de ſa lyre ;
Mais la trompette m'a chaſſé.

Vous ouvrez d'une main hardie
Le temple horrible de Janus ;
Je m'en retourne tout confus
Vers la chapelle d'Emilie.
Il faut retourner ſous ſa loi,
C'eſt un devoir ; j'y ſuis fidelle
Malgré ma fluxion cruelle,
Et malgré vous et malgré moi.
Hélas ! ai-je perdu pour elle
Mes yeux, mon bonheur et mon roi ?

Sire, je prie le Dieu de la paix et de la guerre qu'il favoriſe toutes vos grandes entrepriſes, et que je puiſſe bientôt revoir mon héros à Berlin, couvert d'un double laurier, etc.

LETTRE XXXII.

DU ROI.

Au quartier de Herendorf en Siléfie, le 23 décembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu deux de vos lettres, mais je n'ai pu y répondre plutôt : je fuis comme le roi d'échecs de *Charles XII*, qui marchait toujours. Depuis quinze jours nous fommes continuellement par voie et par chemin, et par le plus beau temps du monde. 1741.

Je fuis trop fatigué pour répondre à vos charmans vers, et trop faifi de froid pour en favourer tout le charme ; mais cela reviendra. Ne demandez point de poéfie à un homme qui fait actuellement le métier de charretier, et même quelquefois de charretier embourbé. Voulez-vous favoir ma vie ?

Nous marchons depuis fept heures jufqu'à quatre de l'après-midi. Je dîne alors ; enfuite je travaille, je reçois des vifites ennuyeufes : vient après un détail d'affaires infipides. Ce font des hommes difficultueux à rectifier, des têtes trop ardentes à retenir, des pareffeux à preffer, des impatiens à rendre dociles, des rapaces à contenir dans les bornes de l'équité, des bavards à écouter, des muets à entretenir ; enfin il faut boire avec ceux qui en ont envie, manger avec ceux qui ont faim ; il faut fe faire juif avec les juifs, païen avec les païens.

1740. Telles font mes occupations que je céderais volontiers à un autre, fi ce fantôme nommé la gloire ne m'apparaiffait trop fouvent. En vérité, c'eft une grande folie, mais une folie dont il eft très-difficile de fe départir lorfqu'une fois on en eft entiché.

Adieu, mon cher *Voltaire*, que le ciel préferve de malheur celui avec lequel je voudrais fouper après m'être battu ce matin. Le cygne de Padoue s'en va, je crois, à Paris profiter de mon abfence; le philofophe géomètre quarre des courbes, le philofophe littérateur traduit du grec, et le favant doctiffime ne fait rien ou peut-être quelque chofe qui en approche beaucoup.

Adieu, encore une fois, cher *Voltaire*, n'oubliez pas les abfens qui vous aiment.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

A Olau, le 16 d'avril.

1741. Je connais les douceurs d'un ftudieux repos;
Difciple d'Epicure, amant de la molleffe,
Entre fes bras, plein de faibleffe,
J'aurais pu fommeiller à l'ombre des pavots.

Mais un rayon de gloire animant ma jeuneffe,
Me fit voir d'un coup d'œil les faits de cent héros;
Et, plein de cette noble ivreffe,
Je voulus furpaffer leurs plus fameux travaux.

Je goûte le plaisir, mais le devoir me guide.
Délivrer l'univers de monftres plus affreux 1741.
Que ceux terraffés par Alcide,
C'eft l'objet falutaire auquel tendent mes vœux.

Soutenir de mon bras les droits de ma patrie,
Et réprimer l'orgueil des plus fiers des humains,
Tous fous de la vierge Marie,
Ce n'eft point un ouvrage indigne de mes mains.

Le bonheur, cher ami, cet être imaginaire,
Ce fantôme éclatant qui fuit devant nos pas,
Habite auffi peu cette fphère,
Qu'il établit fon règne au fein de mes Etats.

Aux berceaux de Reinsberg, aux champs de Siléfie,
Méprifant du bonheur le caprice fatal,
Ami de la philofophie,
Tu me verras toujours auffi ferme qu'égal.

On dit les Autrichiens battus, et je crois que c'eft vrai. Vous voyez que la lyre d'*Horace* a fon tour après la maffue d'*Alcide*. Faire fon devoir, être acceffible aux plaifirs, ferrailler avec les ennemis, être abfent et ne point oublier fes amis : tout cela font des chofes qui vont fort bien de pair, pourvu qu'on fache affigner des bornes à chacune d'elles. Doutez de toutes les autres ; mais ne foyez pas pyrrhonien fur l'eftime que j'ai pour vous, et croyez que je vous aime. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIV.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 2 de mai.

1741.

De cette ville portative,
Légère et qu'ébranlent les vents,
D'architecture peu maſſive,
Dont nous ſommes les habitans;
Des glorieux et triſtes champs
Où des ſoldats la fureur vive
Défit la troupe fugitive
De nos ennemis impuiſſans;
Des lieux où l'ambition folle
Réunit ſous ſes étendards
Ceux qu'inſtruiſit à ſon école
Le fier, le ſanguinaire Mars;
En un mot, du centre du trouble,
Je vous cherche au ſein de la paix,
Où vous ſavez jouir au double
De cent plaiſirs, de cent ſuccès;
Où vous vivez quand je travaille;
Où vous inſtruiſez l'univers,
Lorſque de cent peuples divers
Je vois au fort de la bataille
Les ombres paſſer aux enfers.

Voilà tout ce que peut vous dire ma muſe guerrière, d'un camp très-froid. Je n'entre point en détail avec vous, car il n'y a rien de raffiné dans la façon dont nous nous entretenons; cela ſe fait toujours à

mon grand regret ; et si je dirige la fureur obéissante de mes troupes, c'est toujours aux dépens de mon humanité qui pâtit du mal nécessaire que je ne saurais me dispenser de faire. 1741.

Le maréchal de *Bellisle* est venu ici avec une suite de gens très-sensés. Je crois qu'il ne reste plus guère de raison aux Français après celle que ces messieurs de l'ambassade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très-rare de voir des français qui ne soient pas fous à lier. Tels sont les préjugés des nations les unes contre les autres : quelques gens de génie savent s'en affranchir ; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés. L'erreur est son partage. A vous qui la combattez, soit honneur, santé, prospérité et gloire à jamais. Ainsi soit-il. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 mai.

Je croyais autrefois que nous n'avions qu'une ame ;
Encore est-ce beaucoup, car les sots n'en ont pas :
Vous en possédez trente, et leur céleste flamme
Pourrait seule animer tous les sots d'ici-bas.

Minerve a dirigé vos desseins politiques ;
Vous suivez à la fois Mars, Orphée, Apollon ;
Vous dormez en plein champ sur l'affût d'un canon ;
Neiperg fuit devant vous aux plaines germaniques.

1741. César votre patron, par qui tout fut soumis,
Aimait aussi les arts, et sa main triomphale
Cueille encor des lauriers dans ses nobles écrits;
Mais a-t-il fait des vers au grand jour de Pharsale?

A peine ce Neiperg est-il par vous battu,
Que vous prenez la plume en montrant votre épée;
Mon attente, ô grand Roi! n'a point été trompée,
Et non moins que Neiperg mon génie est vaincu.

Sire, faire des vers et des jolis vers après une victoire, est une chose unique et par conséquent réservée à votre Majesté. Vous avez battu *Neiperg* et *Voltaire*. Votre Majesté devrait mettre dans ses lettres des feuilles de laurier, comme les anciens généraux romains. Vous méritez à la fois le triomphe du général et du poëte, et il vous faudrait deux feuilles de laurier au moins.

J'apprends que *Maupertuis* est à Vienne; je le plains plus qu'un autre; mais je plains quiconque n'est pas auprès de votre personne. On dit que le colonel *Camus* est mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major *Knobertoff* (dont j'écris mal le nom) a eu au moins ce triste honneur dont DIEU veuille préserver votre Majesté. Je suis sûr de votre gloire, grand Roi, mais je ne suis pas sûr de votre vie; dans quels dangers et dans quels travaux vous la passez, cette vie si belle! des ligues à prévenir ou à détruire, des alliés à se faire ou à retenir, des siéges, des combats, tous les desseins, toutes les actions, et tous les détails d'un héros; vous aurez peut-être tout, hors le bonheur. Vous pourrez,

ou faire un empereur, ou empêcher qu'on n'en faſſe un, ou vous faire empereur vous-même; ſi le dernier cas arrive, vous n'en ſerez pas plus ſacrée Majeſté pour moi. 1741.

J'ai bien de l'impatience de dédier Mahomet à cette adorable Majeſté. Je l'ai fait jouer à Lille, et il a été mieux joué qu'il ne l'eût été à Paris; mais quelque émotion qu'il ait cauſée, cette émotion n'approche pas de celle que reſſent mon cœur en voyant tout ce que vous faites d'héroïque.

LETTRE XXXVI.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 13 de mai.

Les gazettes de Paris qui vous diſaient à l'extrémité, et madame *du Châtelet* ne bougeant de votre chevet, m'ont fait trembler pour les jours d'un homme que j'aime, lorſque j'ai vu par votre lettre que ce même homme eſt plein de vie et qu'il m'aime encore.

Ce n'eſt point mon frère qui a été bleſſé, c'eſt le prince *Guillaume*, mon couſin. Nous avons perdu à cette heureuſe et malheureuſe journée quantité de bons ſujets. Je regrette tendrement quelques amis dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Le chagrin des amis tués eſt l'antidote que la Providence a daigné joindre à tous les heureux ſuccès de

1741. la guerre pour tempérer la joie immodérée qu'excitent les avantages remportés sur les ennemis. Le regret de perdre de braves gens est d'autant plus sensible qu'on doit de la reconnaissance à leurs manes, et sans pouvoir jamais s'en acquitter.

La situation où je suis m'amènera dans peu, mon cher *Voltaire*, à risquer de nouveaux hasards. Après avoir abattu un arbre, il est bon d'en détruire jusque aux racines pour empêcher que des rejetons ne le remplacent avec le temps. Allons donc voir ce que nous pourrons faire à l'arbre dont M. de *Neiperg* doit être regardé comme la sève.

J'ai vu et beaucoup entretenu le maréchal de *Bellisle* qui sera dans tout pays ce que l'on appelle un très-grand homme. C'est un *Newton* pour le moins en fait de guerre, autant aimable dans la société qu'intelligent et profond dans les affaires, et qui fait un honneur infini à la France sa nation, et au choix de son maître.

Je souhaite de tout mon cœur de n'attendre que de bonnes nouvelles de votre part : soyez persuadé que personne ne s'y intéresse plus que votre fidèle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

Au camp de Grotkau, le 2 de juin 1741.

VOUS qui possédez tous les arts,
Et sur-tout le talent de plaire;
Vous qui pensez à nos houssards
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles et Newton,
Et qui, du giron d'Emilie,
Aux beaux esprits donnez le ton
Ainsi qu'à la philosophie:
De ce camp d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,
De ma très-turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

Nous avons vu Césarion,
Le court Jordan qui l'accompagne
Tenant en main son Cicéron,
Horace, Hippocrate et Montagne;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux esprits et des héros,
Des bavards et des politiques,
Et des soldats très-impudiques;
Nous avons vu, dans nos travaux,
Combats, escarmouches et siéges,
Mines fougaces et cent piéges,
Et moissonner dame Atropos,

1741.

Fefant rage de fes cifeaux
Parmi la cohue imbécille
Qui fuit d'un pas fier et docile
Les traces de fes généraux.

Mais fi j'avais vu davantage
En ferais-je plus fortuné ?
Qui penfe et jouit à mon âge,
Qui de vous eft endoctriné,
Mérite feul le nom de fage ;
Mais qui peut vous voir de fes yeux
Mérite feul le nom d'heureux.

Ni mon frère, ni ce *Knobelfdorf* que vous connaiffez, n'ont été à l'action. C'eft un de mes coufins et un major de dragons *Knfdelfdorf* qui ont eu le malheur d'être tués.

Donnez-moi plus fouvent de vos nouvelles. Aimez-moi toujours, et foyez perfuadé de l'eftime que j'ai pour vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVIII.

DU ROI.

Au camp de Strelen, le 25 juin.

. . . .

. . . .

L'ANNONCE de votre histoire me fait bien du plaisir ; cela n'ajoutera pas un petit laurier de plus à ceux que vous prépare la main de l'immortalité ; c'est votre gloire, en un mot, que je chéris. Je m'intéresse au *Siècle de Louis XIV*, je vous admire comme philosophe, mais je vous aime bien mieux poëte. 1741.

Préférez la lyre d'Horace
Et ses immortels accords,
A ces gigantesques efforts
Que fait la pédantesque race,
Pour mieux connaître les ressorts
De l'air, des corps, et de l'espace :
Grands objets trop peu faits pour nous.
Ces sages souvent sont bien fous.

L'un fait un roman de physique, l'autre monte avec bien de la peine et ajuste ensemble les différentes parties d'un systême sorti de son cerveau creux.

1741.

Ne perdons point à rêvasser,
Un temps fait pour la jouissance.
Ce n'est point à philosopher
Qu'on avance dans la science.
Tout l'art est d'apprendre à douter,
Et modestement confesser
Nos sottises, notre ignorance.

L'histoire et la poésie offrent un champ bien plus libre à l'esprit. Il s'agit d'objets qui sont à nôtre portée, de faits certains, et de riantes peintures. La véritable philosophie, c'est la fermeté d'ame, et la netteté de l'esprit qui nous empêche de tomber dans les erreurs du vulgaire et de croire aux effets sans cause.

La belle poésie, c'est sans contredit la vôtre : elle contient tout ce que les poëtes de l'antiquité ont produit de meilleur.

Votre muse forte et légère,
Des agrémens semble la mère,
Parlant la langue des amours.
Mais lorsque vous peignez la guerre,
Comme un impétueux tonnerre
Elle entraîne tout dans son cours.

C'est que vous et votre muse, vous êtes tout ce que vous voulez. Il n'est pas permis à tout le monde d'être *Protée* comme vous ; et nous autres pauvres humains, nous sommes obligés de nous contenter du petit talent que l'avare nature a daigné nous donner.

Je ne puis vous mander des nouvelles de ce camp, où nous sommes les gens les plus tranquilles du

monde. Nos houffards font les héros de la pièce pendant l'intermède, tandis que les ambaffadeurs me haranguent, qu'on fait les Siléfiens cocus, etc. etc.. 1741.

Bien des complimens à la marquife ; quant à vous, je penfe bien que vous devez être perfuadé de la parfaite eftime et de l'amitié que j'aurai toujours pour vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

Le pauvre *Céfarion* eft malade à Berlin où je l'ai renvoyé pour le guérir, et *Jordan* qui vient d'arriver de Breslau, eft tout fatigué du voyage.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 29 juin.

SIRE, chacun fon lot ; une aigle vigoureufe,
Non l'aigle de l'empire, (elle a depuis un temps
Perdu fon bec retors et fes ongles puiffans)
Mais l'aigle de la Pruffe, et jeune et valeureufe,
Réveille dans fon vol, au bruit de fes exploits,
La gloire qui dormait loin des trônes des rois.
Un vieux renard adroit, tapi dans fa tanière,
Attend quelques perdrix auprès de fa frontière ;
Un honnête pigeon, point fourbe et point guerrier,
Cache fes jours obfcurs au fond d'un colombier.
Je fuis ce vieux pigeon, j'admire en fa carrière
Cette aigle foudroyante et fi vive et fi fière.

1741. Ah ! si d'un autre bec les Dieux m'avaient pourvu,
Si j'étais moins pigeon, je vous suivrais peut-être ;
Je verrais dans son camp mon adorable maître ;
Et tel que Maupertuis, peut-être au dépourvu
De houssards entouré, dépouillé, mis à nu,
J'aurais, par les doux sons de quelque chansonnette,
Consolé, s'il se peut, Neiperg de sa défaite.

Le Ciel n'a pas voulu que de mes sombres jours
Cette grande aventure ait éclairé le cours.
Mais dans mon colombier je vous suis en idée ;
De vos vaillans exploits ma verve possédée,
Voyage en fiction vers les murs de Breslau,
Dans les champs de Molvitz, aux remparts de Glogau,
Je vous y vois, tranquille au milieu de la gloire,
Arracher une plume au dos de la Victoire,
Et m'écrire en jouant, sur la peau d'un tambour,
Ces vers toujours heureux, pleins de grâce et de tour.

Hindfort, et vous Ginkel, vous dont le nom barbare
Fait jurer de mes vers la cadence bizarre,
Venez-vous près de lui, le caducée en main,
Pour séduire son ame et changer son destin,
Et vous, cher Valori, toujours prêt à conclure,
Voulez-vous des Ginkels déranger la mesure ?
Ministres cauteleux, ou pressans, ou jaloux,
Laissez là tout votre art, il en sait plus que vous ;
Il sait quel intérêt fait pencher la balance,
Quel traité, quel ami convient à sa puissance ;
Et toujours agissant, toujours pensant en roi,
Par la plume et l'épée il fait donner la loi.
Cette plume sur-tout est ce qui fait ma joie ;
Car messieurs, quand le jour, à tant de sots en proie,

1741.

Il a campé, marché, recampé, ferraillé,
Ecouté cent avis, répondu, confeillé,
Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
Garni, forcé, repris, débouché vingt paffages,
Et parlé dans fa tente à des ambaffadeurs,
(Gens quelquefois trompés encor que grands trompeurs)
Alors tranquille et gai, n'ayant plus rien à faire,
En vers doux et nombreux il écrit à Voltaire.
En faites-vous autant, Georges, Charles, Louis,
Très-refpectables rois, d'Apollon peu chéris?
La maifon des Bourbons ni les filles d'Autriche
N'ont jamais fait pour moi le plus court hémiftiche.
Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits?
S'ils ne font point de vers, ils ne font point mes rois.
Je confens qu'on foit bon, jufte, grand, magnanime,
Que l'on foit conquérant, mais je prétends qu'on rime.
Protecteur d'Apollon, grand génie et grand roi,
Battez-vous, écrivez, et fur-tout aimez-moi.

Sire, le plus profaïque de vos ferviteurs ne peut rimer davantage. Je fuis actuellement enfoncé dans l'hiftoire; elle devient tous les jours plus chère pour moi depuis que je vois le rang illuftre que vous y tiendrez. Je prévois que votre Majefté s'amufera quelque jour à faire le récit de fes deux campagnes: heureux qui pourrait être alors fon fecrétaire! mais auffi très-heureux qui fera fon lecteur! C'eft aux *Céfars* à faire leurs commentaires. Meffieurs de *la Croze* et *Jordan*, de grâce, prêtez-moi vos vieux livres et vos lumières nouvelles pour les antiques vérités que je cherche; mais quand je ferai arrivé au fiècle illuftré par *Frédéric*, permettez-moi d'avoir recours

1741. directement à notre héros. Que vous êtes heureux, ô *Jordan!* vous le voyez ce héros, et vous avez de plus une très-belle bibliothéque ; il n'en eſt pas ainſi de moi, je n'ai point ici de héros, et j'ai très-peu de livres. Cependant je travaille, car les gens oiſifs ne ſont pas faits pour lui plaire.

De ſon ſublime eſprit la noble activité
Réveillerait dans moi la molle oiſiveté.
Tout mortel doit agir, roi, fermier, ſoldat, prêtre ;
A ces conditions le Ciel nous donna l'être :
Le plaiſir véritable eſt le fruit des travaux.
Grand Dieu, que de plaiſirs doit goûter mon héros !

Je ſuis de ſa majeſté, de ſon humanité, de ſon activité, de ſon eſprit et de ſon cœur, l'admirateur et le ſujet.

LETTRE XL.

DU ROI.

Au camp de Strelen, 22 juillet.

. . . .

. . . .

APRÈS la ſentence que vous venez de prononcer ſur votre Hélicon, je ne puis vous écrire qu'en vers. C'eſt une corruption dont je me ſers pour captiver votre affection. Si vous étiez médiateur entre la reine d'Hongrie et moi, je plaiderais ma cauſe en vers ; et

mes

mes vieux documens en rimes ferviraient aux amufemens de mon pacificateur. Il n'y aura pas affurément autant de lacunes dans l'hiftoire que vous écrivez, qu'il fe trouve de vide dans notre campagne ; mais notre inaction ne fera pas longue. Si nous fufpendons nos coups, ce n'eft que pour frapper dans peu d'une manière plus fûre et plus éclatante. 1741.

Je vous recommande les intérêts du fiècle divin que vous peignez fi élégamment. J'aimerais mieux l'avoir fait, que d'avoir gagné cent batailles.

Adieu, cher *Voltaire ;* lorfque vous fefiez la guerre à vos libraires et à vos autres ennemis, j'écrivais ; à préfent que vous écrivez, je m'efcrime d'eftoc et de taille. Tel eft le monde.

Ne doutez pas de la parfaite amitié avec laquelle je fuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 3 augufte.

Vous dont le précoce génie
Pourfuit fa carrière infinie
Du Parnaffe aux champs des combats,
Défiant, d'un effor fublime,
Et les obftacles de la rime
Et les menaces du trépas :

Amant fortuné de la gloire,
Vous avez voulu que l'hiftoire

1741.

Devint l'objet de mes travaux ;
Du haut du temple de Mémoire,
Sur les ailes de la Victoire
Vos yeux conduifent mes pinceaux.

Mais non, c'eft à vous feul d'écrire,
A vous de chanter fur la lyre
Ce que vous feul exécutez :
Tel était jadis ce grand homme,
L'oracle et le vainqueur de Rome,
Qu'on vante et que vous imitez.

Cependant la douce éminence,
Ce roi tranquille de la France,
Etendant par-tout fes bienfaits,
Vers les frontières alarmées
Fait déjà marcher quatre armées,
Seulement pour donner la paix.

J'aime mieux Jordan qui s'allie
Avec certain anglais impie
Contre l'idole des dévots,
Contre ce monftre atrabilaire
De qui les fripons favent faire
Un engin pour prendre les fots.

Autrefois Julien le fage,
Plein d'efprit, d'art et de courage,
Jufqu'en fon temple l'a vaincu ;
Ce philofophe fur le trône,
Uniffant Thémis et Bellone,
L'eût détruit s'il avait vécu.

Achevez cet heureux ouvrage,
Brifez ce honteux efclavage

Qui tient les humains enchaînés ;
Et, dans votre noble colère,
Avec Jordan le fecrétaire,
Détruifez l'idole, et vivez.

Vous que la raifon pure éclaire,
Comment craindriez-vous de faire
Ce qu'ont fait vos braves aïeux (1)
Qui, dans leur ignorance heureufe,
Bravèrent la puiffance affreufe
De ce monftre élevé contre eux.

Hélas ! votre efprit héroïque
Entend trop bien la politique ;
Je vois que vous n'en ferez rien.
Tous les dévots, faifis de crainte,
Ont déjà par-tout fait leur plainte
De vous voir fi mauvais chrétien.

Content de briller dans le monde,
Vous leur laiffez l'erreur profonde
Qui les tient fous d'indignes lois.
Le plus fage aux plus fots veut plaire,
Et les préjugés du vulgaire
Sont encor les tyrans des rois.

Ainfi donc, Sire, votre Majefté ne combattra que des princes, et laiffera *Jordan* combattre les erreurs facrées de ce monde. Puifqu'il n'a pu devenir poëte auprès de votre perfonne, que fa profe foit digne du roi que nous voudrions tous deux imiter. Je me flatte que la Siléfie produira un bon ouvrage contre ce que vous favez. Après ces beaux vers qui me font

(1) Au treizième fiècle ils chafsèrent tous les prêtres.

1741. déjà venus des environs de la Neiſs, certainement ſi votre Majeſté n'avait pas dédaigné d'aller en Siléſie, jamais on n'y aurait fait de vers français. Je m'imagine qu'elle eſt à préſent plus occupée que jamais; mais je ne m'en effraie pas; et après avoir reçu d'elle des vers charmans le lendemain d'une victoire, il n'y a rien à quoi je ne m'attende. J'eſpère toujours que je ſerai aſſez heureux pour avoir une relation de ſes campagnes, comme j'en ai une du voyage de Strasbourg, etc.

LETTRE XLII.

DU ROI.

Au camp de Renhenback, le 24 auguſto.

De tous les monſtres différens
Vous voulez que je ſois l'Hercule,
Que Vienne avec ſes adhérens,
Genève, Rome avec la bulle
Tombent ſous mes coups aſſommans:
Approfondiſſez mieux vos gens,
Et connaiſſez la différence
De la maſſue aux argumens.

L'antique idole qu'on encenſe,
La crédule Religion
Se ſoutient par prévention,
Par caprice et par ignorance.

La foudroyante Vérité
A pourſuivi ce monſtre en Grèce; 1741.
A Rome il fut perſécuté
Par les vers ſenſés de Lucrèce.

Vous-même vous avez tenté
De rendre le monde incrédule,
En dévoilant le ridicule
D'un vieux rêve long-temps vanté :
Mais l'homme ſtupide, imbécille,
Et monté ſur le même ton,
Croit plutôt à ſon évangile
Qu'il ne ſe range à la raiſon;
Et la reſpectable Nature
Lorſqu'elle daigna travailler
A pétrir l'humaine figure,
Ne l'a pas faite pour penſer.

Croyez-moi, c'eſt peine perdue
Que de prodiguer le bon ſens
Et d'étaler des argumens
Aux bœufs qui traînent la charrue;
Mais de vaincre dans les combats
L'Orgueil et ſes fiers adverſaires,
Et d'écraſer deſſous ſes pas
Et les ſcorpions et les vipères,
Et de conquérir des Etats,
C'eſt ce qu'ont opéré nos pères,
Et ce qu'exécutent nos bras.

Laiſſez donc dans l'erreur profonde
L'eſprit entêté de ce monde.

1741.

Eh ! que m'importent ses travers,
Pourvu que j'entende vos vers,
Et qu'après le feu de la guerre,
La paix renaissant sur la terre,
Pallas vous conduise à Berlin.
Là, tantôt au sein de la ville
Goûtant le plus brillant destin,
Ou préférant le doux asile
De la campagne plus tranquille,
A l'ombre de nos étendards
Laissant reposer le fier Mars,
Nous jouirons comme Epicure
De la volupté la plus pure,
En laissant aux savans bavards
Leur physique et métaphysique,
A messieurs de la mécanique
Leur mouvement perpétuel,
Au calculateur éternel
Sa fluxion géométrique,
Au dieu d'Epidaure empirique
Son grand remède universel,
A tout fourbe, à tout politique,
Son scélérat Machiavel,
A tout chrétien apostolique
Jésus et le péché mortel;
En nous réservant pour partage
Des biens de ce monde l'usage,
L'honneur, l'esprit et le bon sens,
Le plaisir et les agrémens.

Jordan traduit son auteur anglais avec la même fidélité que les Septante translatèrent la bible. Je-

crois l'ouvrage bientôt achevé. Il y a tant de bonnes choses à dire contre la religion que je m'étonne qu'elles ne viennent pas dans l'esprit de tout le monde ; mais les hommes ne sont pas faits pour la vérité. Je les regarde comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand seigneur, et qui n'ont d'autre fonction que de peupler et remplir l'enclos. 1741.

Je crois que nous nous battrons bientôt ; c'est œuvre assez folle ; mais que voulez-vous ? il faut être quelquefois fou dans sa vie.

Adieu, cher *Voltaire*. Ecrivez-moi plus souvent ; mais sur-tout ne vous fâchez pas si je n'ai pas le temps de vous répondre. Vous connaissez mes sentimens.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, ce 21 décembre.

SOLEIL, pâle flambeau de nos tristes hivers,
Toi qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru long-temps le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire :
Soleil, par quel cruel destin
Faut-il que dans ce mois où l'an touche à sa fin,
Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin ?
C'est là qu'est mon héros, dont le cœur et la tête
Rassemblent tout le feu qui manque à ses Etats ;
Mon héros, qui de Neifs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats :

1741. Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique ?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique ?
Revole fur tes pas loin de ce trifte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eft ce que je difais, Sire, ce matin au Soleil votre confrère, qui eft auffi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage fur le compte de votre Majefté, fi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, et que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neifs tout auffi aifément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz, fournit de bien finguliers mémoires pour fervir un jour à l'hiftoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille, et ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Befançon ; auffi j'ai pris la liberté de mander à votre Majefté que l'hiftoire de *Louis XIV* me paraiffait un cercle trop étroit, je trouve que *Frédéric* élargit la fphère de mes idées. Les vers que votre Majefté a fait dans Neifs reffemblent à ceux que *Salomon* fefait dans fa gloire, quand il difait, après avoir tâté de tout, *Tout n'eft que vanité.* Il eft vrai que le bon homme parlait ainfi au milieu de trois cents femmes et de fept cents concubines ; le tout fans avoir donné de bataille, ni fait de fiége. Mais n'en déplaife, Sire, à *Salomon* et à vous, ou bien à vous et à *Salomon*, il ne laiffe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Siléfie, 1741.
Revenir couvert de lauriers
Dans les bras de la Poéfie ;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal et comédie ;
Se voir craint, chéri, refpecté,
Et connaître au fein de la gloire
L'efprit de la fociété,
Eo nheur fi rarement goûté
Des favoris de la victoire ;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poftérité :
Semblable vie a de quoi plaire ;
Elle a de la réalité,
Et le plaifir n'eft point chimère.

Votre Majefté a fait bien des chofes en peu de temps. Je fuis perfuadé qu'il n'y a perfonne fur la terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans la variété des affaires de toute efpèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de chofes dans fa fphère d'activité, vous conferverez toujours cette fupériorité de raifon qui vous élève au-deffus de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eft que vous ne veniez à trop méprifer les hommes. Des millions d'animaux fans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, font à une diftance immenfe de votre perfonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton :*

Amongst unequals no society.

1741. Il y a encore un autre malheur, c'est que votre Majesté peint si bien les nobles friponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans, etc. qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce, et qu'elle croira qu'il est démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur, qui a bien des talens, et qui joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or s'il arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi, son état en doit-il empirer ? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne ? Pour moi je sens que la couronne ne me refroidit point du tout.

Je suis, etc.

LETTRE XLIV.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

MON CHER VOLTAIRE,

1742 Je vous dois deux lettres, à mon grand regret, et je me trouve si occupé par les grandes affaires que les philosophes appellent des billevesées, que je ne puis encore penser à mon plaisir, le seul solide bien de la vie. Je m'imagine que DIEU a créé les ânes,

les colonnes doriques, et nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde où tant d'autres êtres sont faits pour jouir des biens qu'il produit. 1742.

A présent me voilà à argumenter avec une vingtaine de *Machiavels* plus ou moins dangereux. L'aimable Poésie attend à la porte, sans avoir d'audience. L'un me parle de limites, l'autre de droits, un autre encore d'indemnisation, celui-ci d'auxiliaires, de contrats de mariage, de dettes à payer, d'intrigues à faire, de recommandations, de dispositions, etc. On publie que vous avez fait telle chose à laquelle vous n'avez jamais pensé; on suppose que vous prendrez mal tel événement dont vous vous réjouissez; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel que votre intérêt est de ménager; on vous tourne en ridicule, on vous critique; un gazetier fait votre satire; les voisins vous déchirent; un chacun vous donne au diable en vous accablant de protestations d'amitié. Voilà le monde; et telles sont en gros les matières qui m'occupent.

Avez-vous envie de troquer la poésie pour la politique? La seule ressemblance qui se trouve entre l'une et l'autre, est que les politiques et les poëtes sont le jouet du public, et l'objet de la satire de leurs confrères.

Je pars après-demain pour Remusberg reprendre la houlette et la lyre, veuille le ciel, pour ne les quitter jamais! Je vous écrirai de cette douce solitude avec plus de tranquillité d'esprit. Peut-être *Calliope* m'inspirera-t-elle encore.

Je suis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLV.

DU ROI.

* A Olmutz, le 3 de février.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Le démon qui m'a promené jusqu'à présent, m'a mené à Olmutz pour redresser les affaires que les autres alliés ont embrouillées, dit-on. Je ne sais ce qui en sera ; mais je sais que mon étoile est trop errante. Que pouvez-vous prétendre d'une cervelle où il n'y a que du foin, de l'avoine et de la paille hachée ? Je crois que je ne rimerai à présent qu'en *oin* et en *oine*.

. Laissez calmer cette tempête ;
Attendez qu'à Berlin sur les débris de Mars,
La Paix ramène les beaux arts.
Pour faire enfler les sons de ma tendre musette,
Il faut que la fin des hasards
Impose le silence au bruit de la trompette.

Je vous renvoie bien loin peut-être ; cependant il n'y a rien à faire à présent, et d'un mauvais payeur il faut prendre ce qu'on peut.

Je lis maintenant, ou plutôt je dévore votre *Siècle de Louis le Grand.* Si vous m'aimez, envoyez-moi ce que vous avez fait ultérieurement de cet ouvrage ; c'est mon unique consolation, mon délassement, ma récréation. Vous qui ne travaillez que par goût et que par génie, ayez pitié d'un manœuvre en politique, et qui ne travaille que par nécessité.

Aurait-on dû présumer, cher *Voltaire*, qu'un nourrisson des Muses dût être destiné à faire mouvoir, 1742.
conjointement avec une douzaine de graves fous que l'on nomme grands politiques, la grande roue des événemens de l'Europe ? Cependant c'est un fait qui est authentique, et qui n'est pas fort honorable pour la Providence.

Je me rappelle à ce propos le conte que l'on fait d'un curé à qui un paysan parlait du Seigneur-Dieu avec une vénération idiote : *Allez, allez*, lui dit le bon presbyte, *vous en imaginez plus qu'il n'y en a ; moi qui le fais et qui le vends par douzaines, j'en connais la valeur intrinsèque.*

On se fait ordinairement dans le monde une idée superstitieuse des grandes révolutions des empires ; mais lorsqu'on est dans les coulisses, l'on voit pour la plupart du temps que les scènes les plus magiques sont mués par des ressorts communs, et par de vils faquins qui, s'ils se montraient dans leur état naturel, ne s'attireraient que l'indignation du public.

La supercherie, la mauvaise foi et la duplicité sont malheureusement le caractère dominant de la plupart des hommes qui sont à la tête des nations, et qui en devraient être l'exemple. C'est une chose bien humiliante que l'étude du cœur humain dans de pareils sujets ; elle me fait regretter mille fois ma chère retraite, les arts, mes amis et mon indépendance.

Adieu, cher *Voltaire* ; peut-être retrouverai-je un jour tout ce qui est perdu pour moi à présent. Je suis, avec tous les sentimens que vous pouvez imaginer,

votre fidèle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVI.

DU ROI.

A Selowitz, le 23 de mars.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Je crains de vous écrire, car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une efpèce dont vous ne vous fouciez guère, ou que vous abhorrez.

Si je vous difais, par exemple, que des peuples de deux contrées de l'Allemagne font fortis du fond de leurs habitations pour fe couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jufqu'au nom même, et qu'ils ont été chercher dans un pays fort éloigné : pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, et qu'ils voulaient, joints enfemble, en égorger un troifième ; vous me répondriez que ces gens font fous, fots et furieux de fe prêter ainfi aux caprices et à la barbarie de leurs maîtres. Si je vous difais que nous nous préparons avec grand foin à détruire quelques murailles élevées à grands frais, que nous fefons la moiffon où nous n'avons point femé, et les maîtres où perfonne n'eft affez fort pour nous réfifter ; vous vous écrieriez : Ah, barbares ! ah, brigands ! inhumains que vous êtes, les injuftes n'hériteront point du royaume des cieux, felon St *Mathieu*, chap. XII, verf. 24.

Puisque je prévois tout ce que vous me diriez sur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'une tête assez folle, dont vous aurez entendu parler sous le nom de *roi de Prusse*, apprenant que les Etats de son allié l'empereur étaient ruinés par la reine de Hongrie, a volé à son secours, qu'il a joint ses troupes à celles du roi de Pologne pour opérer une diversion en Basse-Autriche, et qu'il a si bien réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine de Hongrie, pour le service de son allié. 1742.

Voilà de la générosité, diriez-vous, voilà de l'héroïsme; cependant, cher *Voltaire*, le premier tableau et celui-ci sont les mêmes. C'est la même femme qu'on fait voir d'abord en cornettes de nuit, et ensuite avec son fard et ses pompons.

De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets ? combien les jugemens ne varient-ils point ? Les hommes condamnent le soir ce qu'ils ont approuvé le matin. Ce même soleil qui leur plaisait à son aurore, les fatigue à son couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, et rétablies pourtant ; et nous sommes assez insensés de nous agiter pendant toute notre vie pour acquérir de la réputation ! Est-il possible qu'on ne soit pas détrompé de cette fausse monnaie depuis le temps qu'elle est connue ?

Je ne vous écris point de vers parce que je n'ai pas le temps de toiser des syllabes. Souffrez que je vous fasse souvenir de l'histoire de *Louis XIV*, je vous menace de l'excommunication du Parnasse si vous n'achevez pas cet ouvrage.

1742. Adieu, cher *Voltaire*; aimez un peu, je vous prie, ce transfuge d'*Apollon*, qui s'est enrôlé chez *Bellone*. Peut-être reviendra-t-il un jour servir sous ses vieux drapeaux.

Je suis toujours votre admirateur et ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVII.

DU ROI.

A Triban, le 12 d'avril.

C'EST ici que l'on voit tous les saints enniches,
Dans les bois, sur les ponts, sur les chemins perchés,
Et messieurs les gueux, leur cortége,
Qui se morfondent sur la neige;
Tandis que, tranchant du Crésus,
Les puissans comtes de Bohême,
Prodigues de leurs revenus,
Ruinent leurs sujets, et se mangent eux-même
Pour entretenir leurs chevaux;
Et que nosseigneurs les bigots,
Bien mieux instruits de leur cuisine
Que des pauvres et de leurs maux,
Chez les élus et leurs égaux
S'en vont promener leur doctrine,
Et se faire admirer des sots.

Vos

Vos français qui s'ennuient bien en Bohême n'en font pas moins aimables et malins. C'eſt peut-être la feule nation qui trouve dans l'infortune même une fource de plaifanteries et de gaieté. C'eſt aux cris de M. de *Broglio* que je fuis accouru à fon fecours, et que la Moravie reſtera en friche jufqu'à l'automne. 1742.

Vous me demandez pour combien meſſieurs mes frères fe font donné le mot de ruiner la terre : à cela je réponds que je n'en fais rien ; mais que c'eſt la mode à préfent de faire la guerre, et qu'il eſt à croire qu'elle durera long-temps.

L'abbé de *Saint-Pierre*, qui me diſtingue affez pour m'honorer de fa correfpondance, m'a envoyé un bel ouvrage fur la façon de rétablir la paix en Europe, et de la conſtater à jamais. La chofe eſt très-praticable ; il ne manque pour la faire réuffir que le confentement de l'Europe, et quelques autres bagatelles femblables.

Que ne vous dois-je point, mon cher *Voltaire*, du grandiffime plaifir que vous me promettez en me fefant efpérer de recevoir bientôt l'hiſtoire de *Louis XIV*.

Accoutumé de vous entendre,
De vos œuvres je fuis jaloux :
Cher Voltaire, donnez-les nous,
Par cœur je voudrais vous apprendre ;
Il n'eſt point de falut fans vous.

Vous penfez peut-être que je n'ai point affez d'inquiétudes ici, et qu'il fallait encore m'alarmer

1742. sur votre santé. Vous devriez prendre plus de soin de votre conservation : souvenez-vous, je vous prie, combien elle m'intéresse, et combien vous devez être attaché à ce monde-ci dont vous faites les délices.

Vous pouvez compter que la vie que je mène n'a rien changé de mon caractère ni de ma façon de penser. J'aime Remusberg et les jours tranquilles ; mais il faut se plier à son état dans le monde, et se faire un plaisir de son devoir.

D'abord que la paix sera faite,
Je retrouve dans ma retraite
Les Ris, les Plaisirs et les Arts,
Nos belles aux touchans regards,
Maupertuis avec ses lunettes,
Algarotti le laboureur,
Nos savans avec leurs lecteurs :
Mais que me serviront ces fêtes,
Cher Voltaire, si vous n'en êtes ?

Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire sur le point de poursuivre ma marche. Adieu, cher *Voltaire* ; n'oubliez pas un pauvre *Ixion* qui travaille comme un misérable à la grande roue des événemens, et qui ne vous admire pas moins qu'il vous aime.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

SIRE,

PENDANT que j'étais malade, votre Majeſté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre Majeſté. Où aurais-je d'ailleurs adreſſé ma lettre ? à Vienne ? à Presbourg ? à Temeſvar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes ; et même, s'il eſt un être qui puiſſe ſe trouver en plusieurs lieux à la fois, c'eſt aſſurément votre perſonne, en qualité d'image de la Divinité, ainſi que le ſont tous les princes, et d'image très-penſante et très-agiſſante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre Majeſté courait à cheval au milieu des neiges et des ſuccès. 1742.

D'Eſculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le ſeul pays
Où n'arrive point votre gloire ;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles ;
Dans ce pays où tous les jours

1742.

Les ames lourdes et cruelles,
Et des Hongrois et des Pandours,
Vont au diable au ſon des tambours,
Par votre ordre et pour vos querelles;
Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout muſulman raiſonne;
Dont on parle en chaire, en ſorbonne,
Sans jamais en deviner rien;
Ainſi que le pariſien,
Badaud, crédule et ſatirique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Bellisle et de vous peut-être,
Et dans ſon léger entretien
Vous juge à fond ſans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied ſur le bord du Styx; mais je ſuis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus paſſer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne ceſſerez-vous point, vous et les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuſe?

Au lieu de cette horrible guerre
Dont chacun ſent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre?

Il vous accorderait tout auſſi aiſément que *Licurgue* partagea les terres de Sparte, et qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze

dominations de *Henri IV.* Il eſt vrai pourtant que *Henri IV* n'a jamais ſongé à un tel projet. Les commis du duc de *Sulli*, qui ont fait ſes mémoires, en ont parlé ; mais le ſecrétaire d'Etat *Villeroi*, miniſtre des affaires étrangères, n'en parle point. Il eſt plaiſant qu'on ait attribué à *Henri IV* le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir ſur le ſien. En attendant, Sire, que la diète européane, ou *europaine*, s'aſſemble pour rendre tous les monarques modérés et contens, votre Majeſté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV* ; car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles ; je les ferai tranſcrire pour obéir aux ordres de votre Majeſté. Elle verra peut-être que j'embraſſe un trop grand terrain ; mais je travaillais principalement pour elle, et j'ai jugé que la ſphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à votre Majeſté un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne ſais ſi vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg. 1742.

Cependant, grand Roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimai
Lorſque vous étiez renfermé
Dans Remusberg et dans vous-même ;
Lorſque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

1742. Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, et l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, et de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

LETTRE XLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

QUAND vous aviez un père, et dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, et viviez sous vos lois.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la Gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La Politique à son côté,
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas que cette Gloire emporte.
L'intérêt, la Fidélité,
Quelquefois s'unissant, et trop souvent contraires,
Des amis dangereux, de secrets adversaires :
Chaque jour des desseins et des dangers nouveaux :
Tout écouter, tout voir, et tout faire à propos :
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots ;

1742.

Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance :
Que d'embarras ! que de travaux !
Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
Qu'il en coûte d'être un heros !

Il ne vous en coûte rien à vous, Sire, tout cela vous est naturel ; vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité que vous faites de la musique et des vers, et que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel esprit de France une place distinguée parmi les beaux esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance que votre Majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, et que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de *Saint-Pierre* (*a*) a envoyé à votre Majesté. Je présume qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, et que le roi philosophe sait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de feseurs et de feseuses de cabrioles, que votre Majesté fait venir de France dans ses Etats. On ne danse guère que dans la paix. Il est vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines ; mais c'est pour le bien commun, et pour le vôtre. Vous avez rétabli la

(*a*) L'abbé de *Saint-Pierre* a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, et à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal *du Bois* appelait ses ouvrages *les rêves d'un homme de bien.*

1742. dignité et les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne ; et quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés ; vous avez gagné des batailles et des villes à leur tête : c'eſt à vous à danſer, Sire. *Voiture* vous aurait dit que vous avez l'air à la danſe ; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands hommes et avec les rois ; et il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, et beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, et des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre Majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; et ſi DIEU aimait un peu le genre humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, et le protéger.

C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talens, et qui pourraient convenir à votre Majeſté ; car je me flatte qu'elle ne ſe bornera pas à des galimatias italiens et à des gambades françaiſes. Le héros aimera toujours le théâtre qui repréſente les héros. Puiſſiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes ſortes de plaiſirs, comme vous avez acquis

toutes fortes de gloire ! C'eft le vœu fincère de votre admirateur, de votre fujet par le cœur, qui malheureufement ne vit point dans vos Etats ; d'un efprit pénétré de la grandeur du vôtre, et d'un cœur qui s'intéreffe à votre bonheur autant que vous-même. 1742.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds refpects.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 26 mai.

Le Salomon du Nord en eft donc l'Alexandre,
Et l'amour de la terre en eft auffi l'effroi !
L'Autrichien vaincu, fuyant devant mon roi,
Au monde à jamais doit apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les favans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas ;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-même,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé le bonheur fuprême,
Cherchant par-tout la mort, et la fefant fouffrir
A cent mille hommes leurs femblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils font haïffables.
O ciel ! que je vous dois haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez fouillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paffer au fombre rivage.

1742. Vous êtes un héros, mais vous êtes un fage :
Votre raifon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons fur des morts entaffés,
Affrontant le trépas, et fixant la victoire,
Du fang des malheureux cimentant votre gloire,
Je vous pardonne tout, fi vous en gémiffez.

Je fonge à l'humanité, Sire, avant de fonger à vous-même; mais après avoir en abbé de *Saint-Pierre* pleuré fur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire fera complète fi votre Majefté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne et l'arbitre de l'Europe; vous en ferez le pacificateur, et nos prologues d'opéra ne feront plus que pour vous.

La fortune qui fe joue des hommes, mais qui vous femble affervie, arrange plaifamment les événemens de ce monde. Je favais bien que vous feriez de grandes actions; j'étais sûr du beau fiècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte *du Four* allait voir le maréchal de *Broglio*, et qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au fecours du maréchal, et le délivrerait par une victoire. Votre Majefté n'a pas daigné jufqu'à préfent inftruire le monde des détails de cette journée; elle a eu, je crois, autre chofe à faire que des relations; mais votre modeftie eft trahie par quelques témoins oculaires, qui difent

tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent que mon héros eſt toujours ſenſible, et que ce même homme qui fait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de M. de *Rotembourg.* Voilà ce que vous ne mandez point, et que vous pourriez pourtant avouer, comme des choſes qui vous ſont toutes naturelles. 1742.

Continuez, Sire ; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté ; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plutôt qu'il pourra, et qu'il daigne ſe ſouvenir quelquefois de ſon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eſt à jamais ſon ſujet ; de celui qui viendrait paſſer ſa vie à vos pieds, ſi l'amitié, plus forte que les rois et que les héros, ne le retenait pas, et qui ſera attaché à jamais à votre Majeſté avec le plus profond reſpect et la plus tendre vénération.

LETTRE LI.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 18 juin.

1742.

Les palmes de la Paix font ceffer les alarmes;
Au tranquille olivier nous fufpendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le fanguinaire fon
Du tambour redoutable et du bruyant clairon;
Et ces champs que la Gloire, en exerçant fa rage,
Souillait de fang humain, de morts et de carnage,
Cultivés avec foin, fourniront dans trois mois
L'heureufe et l'abondante image
D'un pays régi par les lois.

Tous ces vaillans guerriers que l'intérêt du maître
Ou rendait ennemis, ou le fefait paraître,
De la douce amitié refferrant les liens,
Se prêtent des fecours, et partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit; et ce monftre barbare,
De la Difcorde en vain fecouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix, heureufe Paix! répare fur la terre
Tous les maux que lui fait la deftructive Guerre!
Et que ton front paré de renaiffantes fleurs,
Plus que jamais ferein, prodigue tes faveurs!

Mais quel que soit l'espoir sur lequel tu te fonde, 1742.
Pense que tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monstres de ce monde,
L'Ambition et l'Intérêt.

J'espère qu'après avoir fait ma paix avec les ennemis, je pourrai à mon tour la faire avec vous. Je demande le *Siècle de Louis XIV* pour le sceller de votre part, et je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille, comme vous me le demandez.

Je ne puis vous entretenir encore jusqu'à présent que de marches, de retraites honteuses, de poursuites, de coïonneries, et de toutes sortes d'événemens qui, pour rouler sur des matières fort graves, n'en sont pas moins ridicules.

La santé de *Rotembourg* commence à se rétablir; il est entièrement hors de danger. Ne me croyez point cruel, mais assez raisonnable pour ne choisir un mal que lorsqu'il faut en éviter un pire. Tout homme qui se détermine à se faire arracher une dent quand elle est cariée, livrera bataille lorsqu'il voudra terminer une guerre. Répandre du sang dans une pareille conjoncture, c'est véritablement le ménager; c'est une saignée que l'on fait à son ennemi en délire, et qui lui rend son bon sens.

Adieu, cher *Voltaire*; croyez toujours, et jusqu'à ce que je vous dise le contraire, que je vous estime et aimerai toute ma vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE LII.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 20 juin.

1742.

ENFIN ce Bork eſt revenu
Après avoir beaucoup couru.
Entre les beaux bras d'Emilie
Il m'aſſure vous avoir vu,
Le corps languiſſant, abattu,
Mais toujours l'eſprit plein de vie
Et de cette aimable ſaillie
Qui vous a rendu ſi connu
Depuis ce pays malotru
Juſqu'à Paris votre patrie.

Enfin le vieux Broglie a perdu,
Non pas ſa culotte ſalie
Dont perſonne n'aurait voulu;
Mais, bruſquement tournant le cu
Devant les pandours de Hongrie,
Fuyant avec ignominie,
Il perd tout ſans être battu,
Et ſous Prague il ſe réfugie.
Le jeune Louis l'a fait duc
Pour honorer ſon ſavoir-faire;
S'il l'eût été par l'archiduc,
J'entendrais bien mieux ce myſtère.

Notre genre de vie eſt aſſez différent de celui de Verſailles, et plus encore de celui de Remusberg. 1742.
Aujourd'hui un ambaſſadeur eſt venu me faire des propoſitions, hier il en eſt parti un chargé de fumée, et demain il en arrivera un autre avec du galbanum. On amena hier matin une quarantaine de Talpashs priſonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos huſſards vont actuellement battre la campagne pour amener des payſans, des chariots et des vivres; nous feſons tranſporter nos bleſſés et nos malades pour le pays où nous les ſuivrons bientôt.

Puiſſiez-vous jouir ſans diſcontinuation d'une ſanté ferme et vigoureuſe; puiſſiez-vous, plus philoſophe que vous n'êtes, préférer la ſolitude de Charlotembourg aux charmes du palais d'*Armide* que vous habitez; puiſſiez-vous être le plus heureux des mortels, comme vous en êtes le plus aimable! Ce ſont les ſouhaits que vous fait un ancien ami du fond de ſon cœur. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

1742.

SIRE, me voilà dans Paris;
C'eſt, je crois, votre capitale:
Tous les ſots, tous les beaux eſprits,
Gens à rabat, gens à ſandale,
Petits maîtres, pédans rigris,
Parlent de vous ſans intervalle.
Sitôt que je ſuis apperçu,
On court, on m'arrête au paſſage:
Eh bien, dit-on, l'avez-vous vu
Ce roi ſi brillant et ſi ſage?
Eſt-il vrai qu'avec ſa vertu
Il eſt pourtant grand politique?
Fait-il des vers, de la muſique,
Le jour même qu'il s'eſt battu?
Comment, à lui-même rendu,
Le trouvez-vous ſans diadême,
Homme ſimple redevenu?
Eſt-il bien vrai qu'alors on l'aime
D'autant plus qu'il eſt mieux connu,
Et qu'on le trouve dans lui-même?
On dit qu'il ſuit de près les pas
Et de Guſtave et de Turenne
Dans les camps et dans les combats;
Et que le ſoir, dans un repas,
C'eſt Catulle, Horace et Mécène.

A

1742.

A mes côtés un raifonneur,
Endoctriné par la gazette,
Me dit d'un ton rempli d'humeur :
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non, dit l'autre, il fera conftant,
Il fera l'appui de la France.
Une bégueule, en s'approchant,
Dit : Que m'importe fa conftance?
Il eft aimable, il me fuffit,
Et voilà tout ce que j'en penfe ;
Puifqu'il fait plaire, tout eft dit.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Thiriot me dit triftement :
Ce philofophe conquérant
Daignera-t-il inceffamment
Me faire payer mes meffages ?
Ami, n'en doutez nullement ;
On peut compter fur fes largeffes ;
Mon héros eft compatiffant,
Et mon héros tient fes promeffes :
Car fachez que, lorfqu'il était
Dans cet âge où l'homme eft frivole,
D'être un grand homme il promettait,
Et qu'il a tenu fa parole.

C'eft ainfi que tout le monde, en me parlant de votre Majefté, adoucit un peu mon chagrin de n'être plus auprès d'elle. Mais, Sire, prendrez-vous

1742. toujours des villes, et ferai-je toujours à la suite d'un procès? N'y aura-t-il pas cet été quelques jours heureux où je pourrai faire ma cour à votre Majesté? etc.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

J'AI reçu des vers et de très-jolis vers de mon adorable roi dans le temps que nous pensions que votre Majesté ne songeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de *Broglio*, votre ancien ami de Strasbourg. Votre Majesté a glissé dans sa lettre l'agréable mot de *paix*, ce mot qui est si harmonieux à mon oreille : voici une ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques qui sembliez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le seigneur des nations, *Frédéric III*, *Frédéric le grand*, a exaucé mes vœux, et à peine mon ode, bonne ou mauvaise (*), a été faite, que j'ai appris que votre Majesté avait fait un très-bon traité, très-bon pour vous sans doute, car vous avez formé votre esprit vertueux à être grand politique. Mais si ce traité est bon pour nous autres Français, c'est ce dont l'on doute à Paris ; la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la discrétion du dieu des armes;

(*) Ode à la reine d'Hongrie, volume d'*Epîtres*.

l'autre moitié crie auſſi et ne ſait ce dont il s'agit; quelques abbés de *Saint-Pierre* vous béniſſent au milieu de la criaillerie. Je ſuis un de ces philoſophes; je crois que vous forcerez toutes les puiſſances à faire la paix, et que le héros du ſiècle ſera le pacificateur de l'Allemagne et de l'Europe. J'eſtime que vous avez gagné de vîteſſe 1742.

Ce vieillard vénérable à qui les deſtinées
Ont de l'heureux Neſtor accordé les années.

Achille a été plus habile que *Neſtor*; heureuſe habileté ſi elle contribue au bonheur du monde! Voici donc le temps où votre Majeſté pourra amuſer cette grande ame pétrie de tant de qualités contraires. Soyez sûr, Sire, qu'avant qu'il ſoit un mois, j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curioſité, ou que je les ferai venir; il y a de petites choſes qu'un petit citoyen ne peut faire que difficilement, tandis que *Frédéric le grand* en fait de ſi grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire; mais vous ſerez celui du genre humain; vous voudrez que chacun jouiſſe en paix de ſes droits et de ſon héritage, et qu'il n'y ait point de troubles; ce ſera la pierre philoſophale de la politique, elle doit ſortir de vos fournaux: dites, je veux qu'on ſoit heureux, et on le ſera; ayez un bon opéra, une bonne comédie. Puiſſé-je être témoin à Berlin de vos plaiſirs et de votre gloire!

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

1742. O le plus extraordinaire de tous les hommes ! qui gagnez des batailles, qui prenez des provinces, qui faites la paix*, qui faites de la mufique et des vers, le tout fi vîte et fi gaiement ;

C'eft à vous de chanter fur la lyre d'Achille,
Vous de qui la valeur imita fes exploits ;
C'eft à moi de me taire, et ma mufe ftérile
Ne peut accompagner votre héroïque voix.
Vous, roi des beaux efprits, vous, bel efprit des rois,
Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre,
Raffurez-la par vos bienfaits,
Et faites retentir les accens de la paix
Après les éclats du tonnerre.
Ainfi ce roi berger, et poëte, et foldat,
Moins poëte que vous, moins guerrier, moins aimable,
Par les fons de fa lyre, en fortant du combat,
Adoucit de Saül la rigueur intraitable :
Adouciffez vingt rois par des fons plus touchans ;
Que la barbare Até, que la Haine cruelle,
Que la difcorde et fes enfans,
Enchaînés à jamais par vos bras triomphans,
Entendent vos aimables chants !
Qu'ils fentent expirer leur fureur mutuelle ;

Que l'Horreur vous écoute et se change en douceur ;
Que le Ciel applaudisse, et que la Terre, unie
Aux concerts de votre harmonie,
Dise : Je lui dois mon bonheur !

1742.

J'ai toujours espéré cette paix universelle, comme si j'étais un bâtard de l'abbé de *Saint-Pierre*. La faire pour soi tout seul serait d'un roi qui n'aime que son trône et ses Etats, et cette façon de penser n'est pas selon nous autres philosophes qui tenons qu'il faut aimer le genre humain. L'abbé de *Saint-Pierre* vous dira, Sire, que pour gagner paradis, il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois et aux Siléfiens. La relation de votre bataille de Chotsits (1), que vous avez eu la bonté de m'envoyer, prouve que vous savez écrire comme combattre ; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philosophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modestie. Cette simplicité est bien plus héroïque que ces inscriptions fastueuses qui ornaient autrefois trop superbement la galerie de Versailles, et que *Louis XIV* fit ôter par le conseil de *Despréaux* ; car on n'est jamais loué que par les faits : cette petite anecdote pourra servir à augmenter votre estime pour *Louis XIV*. (2)

J'espère bientôt, Sire, voir votre galerie de Charlotembourg, et jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur, ce roi pacifique, ce roi citoyen,

(1) Cette bataille est du 17 mai 1742 ; elle porte ordinairement le nom de Czaslaw.

(2) Il en restait encore de très-fastueuses ; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenser les nations voisines.

1742. qui fait tant de choses de bonne heure. Je serai probablement le mois prochain à Bruxelles, et de là je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore passer dix ou douze jours auprès de mon adorable monarque. Mais comment parler de Chotsits en vers ! quel triste nom que ce Chotsits ! N'êtes-vous pas honteux, Sire, d'avoir gagné la bataille de Chotsits, qui ne rime à rien, et qui écorche les oreilles ? n'importe je voudrais passer ma vie auprès du vainqueur de Chotsits.

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur :
Je ne préfère point à sa cour glorieuse
Ces tendres sentimens, et la langueur flatteuse
Que vous imputez à mon cœur.
Vous prenez pour faiblesse une amitié solide ;
Vous m'appelez Renaud de mollesse abattu ;
Grand Roi, je ne suis point dans le palais d'Armide,
Mais dans celui de la Vertu.

Oui, Sire, mettant à part héroïsme, trône, victoires, tout ce qui impose le plus profond respect, je prends la liberté, vous le savez bien, de vous aimer de tout mon cœur ; mais je serais indigne de vous aimer à ce point-là, et d'être aimé de votre Majesté, si j'abandonnais pour le plus grand homme de son siècle, un autre grand homme qui, à la vérité, porte des cornettes, mais dont le cœur est aussi mâle que le vôtre, et dont l'amitié courageuse et inébranlable m'a depuis dix ans imposé le devoir de vivre auprès d'elle.

J'irai sacrifier dans votre temple, et je reviendrai à ses autels.

Puiffé-je ainfi dans le cours de ma vie,
Paffer du ciel de mon héros
A la planète d'Emilie !
Voilà mes tourbillons et ma philofophie,
Et le but de tous mes travaux. 1742.

Je vais commencer à envoyer à votre Majefté les papiers qu'elle demande, et elle aura le refte dès que je ferai à Bruxelles.

Vainqueur de Charle et fon ami,
Soyez donc celui de la France.
Ne foyez point vertueux à demi;
Avec le monde entier foyez d'intelligence.

Dieu et le diable favent ce qu'eft devenue la lettre que j'écrivis à votre Majefté fur ce beau fujet, vers la fin du mois de juin, et comment elle eft parvenue en d'autres mains; je fuis fait moi pour ignorer le deffous des cartes. J'ai effuyé une des plus illuftres tracafferies de ce monde, mais je fuis fi bon cofmopolite que je me réjouirai de tout.

LETTRE LVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 juillet.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Je vous paye à la façon des grands seigneurs, c'est-à-dire que je vous donne une très-mauvaise ode (1) pour la bonne que vous m'avez envoyée, et de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je pense que c'est une des premières odes où l'on ait tant parlé de politique ; mais vous devez vous en prendre à vous-même ; vous m'avez incité à défendre ma cause. J'ai trouvé en effet que le langage des dieux est celui de la justice et de l'innocence, qui fera toujours valoir le morceau de poésie quand même les vers alexandrins n'en feraient pas aussi harmonieux qu'on pourrait le désirer.

La reine de Hongrie est bien heureuse d'avoir un procureur qui entende aussi bien que vous le rafinement et les séductions de la parole. Je m'applaudis que nos différends ne se soient pas vidés par procès, car en jugeant de vos dispositions en faveur de cette reine, et de vos talens, je n'aurais pu tenir contre *Apollon* et *Vénus*.

Vous déclamez à votre aise contre ceux qui soutiennent leurs droits et leurs prétentions à main

(1) Sur les jugemens que le public porte sur ceux qui sont chargés du malheureux emploi de politiques.

armée ; mais je me fouviens d'un temps où, fi vous euffiez eu une armée, elle aurait à coup sûr marché contre les *Desfontaines*, les *Rouffeau*, les *Vanduren*, etc etc. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de *Saint-Pierre* n'aura pas lieu, il ne reftera d'autres ref-fources aux rois pour terminer leurs différends que d'ufer de voies de fait pour arracher de leurs adverfaires les juftes fatisfactions, auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs et les calamités qui en réfultent, font comme les maladies du corps humain. La guerre dernière doit donc être confidérée comme un petit accès de fièvre qui a faifi l'Europe, et l'a quittée prefque auffitôt. 1742.

Je m'embarraffe très-peu des cris des Parifiens : ce font des frelons qui bourdonnent toujours ; leurs brocards font comme les injures des perroquets, et leurs jugemens auffi graves que les décifions d'un fapajou fur des matières métaphyfiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que les parens du grand *Broglio* foient indifpofés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme ? Je ne me pique point de don-quichotifme ; et loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redreffer les miennes, fi je le puis.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais *Voltaire* le philofophe ne fe laiffera entraîner par le nombre. Premièrement c'eft une règle générale qu'on n'eft tenu à fes engagemens qu'autant que fes forces le permettent. Nous avions fait une alliance comme on fait un contrat de mariage ; j'avais promis de faire la guerre comme l'époux s'engage à contenter la concupifcence de fa nouvelle époufée. Mais

1742. comme dans le mariage les défirs de la femme abforbent fouvent les forces du mari, de même dans la guerre la faibleffe des alliés appefantit le fardeau fur un feul, et le lui rend infupportable. Enfin, pour finir la comparaifon, lorfqu'un mari croit avoir des preuves fuffifantes de la galanterie de fa femme, rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier article; vous êtes affez inftruit et affez politique pour le fentir.

Envoyez-moi au plutôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant votre féjour à Paris. Je vous envie à toute la terre, et je voudrais que vous fuffiez au feul endroit où vous n'êtes pas pour vous réitérer combien je vous eftime et je vous aime. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 7 d'augufte.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me dites poëtiquement de fi belles chofes (*) que fi je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trêve de héros, d'héroïfme, et de tous ces grands mots qui ne font plus propres depuis la paix qu'à

(*) Voyez auffi le volume d'*Epîtres*, aux années correfpondantes.

remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelque hémistiche de vers tragiques. 1742.

Vos vers légers, mélodieux,
Par un élégant badinage,
Amuseront et plairont mieux
Que par l'encens et par l'hommage
Qui, vous soit dit, est un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne sont jamais plus charmans que sur le badinage. Il n'est pas donné à tout le monde de faire rire l'esprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

Ce n'est ni Dieu ni le diable, mais bien un misérable commis du bureau de la poste de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre ; il l'a envoyée à Paris et par-tout. Je crois que le vieux *Nestor* n'est pas tout-à-fait blanc de cette affaire.

Je vous prie, mon cher *Voltaire*, de restituer une syllabe au village de Cotuchitz que vous lui avez si inhumainement ravie : et puisqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque chose, j'ose vous faire remarquer que Cotuchitz rime assez bien à Molvitz : me voilà quitte de la rime et de la raison.

Vous vous formalisez de ce que je vous crois de la passion pour la marquise *du Châtelet* ; je pensais mériter des remercîmens de votre part de ce que je présumais si bien de vous. La Marquise est belle, aimable ; vous êtes sensible, elle a un cœur ; vous avez des sentimens, elle n'est pas de marbre ; vous

1742. habitez ensemble depuis dix années. Voudriez-vous me faire croire que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philosophie à la plus aimable femme de France ? Ne vous en déplaise, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre personnage. Je n'imaginais pas que les plaisirs fussent exilés du temple de la vertu que vous habitez.

Quoi qu'il en soit, vous m'avez promis de me sacrifier quelques-uns de vos jours, ce qui me suffit. Plus je croirai que cette absence de la Marquise vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaissance. Gardez-vous bien de me détromper.

J'entends déjà cent belles choses,
Toutes nouvellement écloses,
Et des bons mots sur tous sujets.
Juvénal lancera vos traits,
L'aimable Anacréon vous ceindra de ses roses,
Horace fera vos portraits,
Le bon, le simple la Fontaine
Fera tout naturellement
Quelque conte badin, sans gêne,
Que nous écouterons voluptueusement.
Ami, votre discernement
Mêlera ses préceptes graves,
Et mettra de justes entraves
A notre feu trop pétillant.

Pour soutenir notre enjoûment,
Et tout l'essor de la saillie,
Le vin d'Aï, nectar charmant,
Pourra vous servir d'ambroisie ;

1742.

Et dans cette bachique orgie
L'on saura fuir également
L'assoupissante léthargie,
Et le fougueux emportement.

Adieu, cher *Voltaire*; soyez juste envers vos amis. Sacrifiez aux autels de madame *du Châtelet*, mais dans le commerce des dieux, n'oubliez pas les hommes qui vous estiment, et donnez-leur quelques-uns de vos momens.

FÉDÉRIC.

LETTRE LVIII.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le 26 auguste.

De la source où la Faculté
Promet à la goutte et colique,
Gravelle, chancre et sciatique,
La bonne humeur et la santé;

De cet endroit où tant de gens viennent pour se divertir et d'où tant d'autres s'en retournent sans être guéris, et où la charlatanerie des médecins, les intrigues de l'amour tiennent leur jeu également, où enfin l'infirmité et les préjugés amènent tant de personnes de tous les bouts de l'univers, je vous invite comme un ancien infirme à venir me trouver; vous y aurez la première place en qualité de malade et en qualité de bel esprit.

1742. Nous sommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, et même je vous crois après demain ici. Je vous prie de m'apporter Mahomet, tel que vous l'avez fait représenter sur le théâtre de Paris, et de ramasser ce que vous avez fait *du Siècle de Louis XIV*, pour m'en amuser et pour m'instruire. Vous serez reçu avec tout le désir de l'impatience et avec tout l'empressement de l'estime. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 auguste.

Après votre belle campagne,
Après ces vers brillans et doux,
Grand Apollon de l'Allemagne,
Dans quel Parnasse habitez-vous ?
Vous êtes dans Aix, entre nous,
Comme au pays de Charlemagne,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux, des sots et des fous,
Qu'un triste Esculape accompagne.

Permettez, mon héros, mon roi, qu'une abominable fluxion, qui s'est emparée de moi sur le chemin de Lille à Bruxelles, soit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-chapelle. Cette fluxion me rend sourd, et il ne faut pas l'être avec votre Majesté ; ce serait être impuissant en présence de sa

maîtreſſe. Je vais, pendant les deux ou trois jours que je ſuis condamné à reſter dans mon lit, faire tranſcrire le Mahomet tel qu'il a été joué, tel qu'il a plu aux philoſophes, et tel qu'il a révolté les dévots ; c'eſt l'aventure du Tartuffe. Les hypocrites perſécutèrent *Molière*, et les fanatiques ſe ſont ſoulevés contre moi. J'ai cédé au torrent ſans dire un ſeul mot ; ſi *Socrate* en eût fait autant, il n'eût point bu la ciguë. 1742.

J'avoue que je ne ſais rien qui déshonore plus mon pays que cette infame ſuperſtition faite pour avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de Pruſſe pour maître, et le peuple anglais pour concitoyen. Nos français en général ne ſont que de grands enfans ; mais auſſi, c'eſt à quoi je reviens toujours, le petit nombre des êtres penſans eſt excellent chez nous, et demande grâce pour le reſte.

A l'égard de mon bavardage hiſtorique, une première cargaiſon partit le 20 de ce mois de Paris, adreſſée au fidèle *David Gérard*, et la ſeconde eſt toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre Majeſté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer le caractère des différens écrivains qui m'ont copié à la hâte ce que j'ai raſſemblé.

Je m'imagine que le paquet eſt actuellement en chemin pour venir ennuyer votre Majeſté à Aix-la-chapelle.

Je ſais certainement (ſi ce mot eſt permis aux hommes) que ce n'eſt point un commis de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle eſt devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'eſt fait à Paris

1742. dans un temps de crise, et c'est un espion de la personne que votre Majesté soupçonne qui a fait tout le mal.

Votre Majesté l'avait très-bien deviné, elle se connaît aux petites choses comme aux grandes.

Sur-tout qu'elle connaît bien les injustices des hommes qui se mêlent de juger les rois, et que son ode sur cette matière toute neuve, est pleine d'une poésie et d'une philosophie vraie et sublime !

Plût à Dieu que votre Majesté eût également raison dans les beaux complimens qu'elle me fait dans son avant-dernière lettre, au sujet de la Marquise.

Ah, vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grâce et trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur;
Plût au ciel que je l'eusse encore,
Ce premier des divins présens,
Ce don que toute femme adore,
Et qui passe avec nos beaux ans.
J'approche, hélas ! de la nuit sombre
Qui nous engloutit sans retour;
D'un homme je ne suis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adressez donc à des poëtes
Qui soient encor dans leur printemps,
Les très-désirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Gresset est dans cet heureux temps;

C'est

C'eſt Greſſet qui devait ſe rendre
Dans le Parnaſſe de Berlin : 1742.
Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
Il n'oſa faire ce chemin.
Il languit dans ſa Picardie
Entre les bras de ſa catin,
Et ſur des vers de tragédie.

LETTRE LX.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le premier ſeptembre.

Federicus Virgilio, ſalut.

Je ſuis arrivé dans la capitale de *Charlemagne*, et de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre qui y court ſous votre nom, et qui, de quelque auteur qu'elle puiſſe être, mériterait d'être ſortie de votre plume. Elle a fait ma conſolation dans un pays où il n'y a guère de ſociété, où l'on boit les eaux du Styx, et dans lequel la charlatanerie des médecins étend ſa domination juſque ſur l'eſprit. Je voudrais que les Français penſaſſent tous comme l'auteur de cette lettre, et que leur fureur partiale devînt plus équitable envers les étrangers; je voudrais enfin que vous euſſiez fait cette lettre et que vous me l'euſſiez envoyée. Mais qu'ai-je beſoin de vos lettres ? l'auteur eſt dans le voiſinage : ſi vous

1742. veniez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfère infiniment le plaisir de vous entendre à celui de vous lire. J'espère de votre politesse que vous voudrez me faire cette galanterie, et m'apporter en même temps ce Mahomet proscrit en France par les bigots, et œcuménisé par les philosophes à Berlin.

Je ne prétends pas vous en dire davantage; j'espère que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon estime peut avoir à vous dire. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 2 septembre.

VOUS laissez reposer la foudre et les trompettes,
Et, sans plus étaler ces raisons du plus fort,
Dans vos fiers arsenaux, magasins de la mort,
De vingt mille canons les bouches sont muettes.
J'aime mieux des soupers, des opéra nouveaux,
Des passe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'assassins héroïques,
Gens sans esprit et fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaisirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlotembourg
Du fameux Polignac (1) les marbres respectables,
Des antiques Romains ces monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?

(1) Le roi de Prusse avait fait acheter à Paris une collection de statues antiques que le cardinal de *Polignac* avait formée.

Tous ces bustes fameux semblent déjà vous dire : 1742.
Que fesons-nous à Rome au milieu des débris
Et des beaux arts et de l'Empire,
Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en soutane et courtisans en mitre,
Portant au capitole, au temple des guerriers,
Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers ?
Ah ! loin des monsignors tremblans dans l'Italie,
Restons dans ce palais, le temple du Génie ;
Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui ;
Rome n'est que la sainte, et l'autre est avec lui.

Sans doute, Sire, que les statues du cardinal de *Polignac* vous disent souvent de ces choses-là ; mais j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté, qui n'est pas de marbre et qui vaut bien toutes vos statues.

Hier je fus en présence
De deux yeux mouillés de pleurs,
Qui m'expliquaient leurs douleurs
Avec beaucoup d'éloquence.
Ces yeux qui donnent des lois
Aux ames les plus rebelles,
Font briller leurs étincelles
Sur le plus friand minois
Qui soit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux, Sire, et ce très-joli visage appartiennent à madame de *Valstein* ou *Vallenstein*, l'une des petites nièces de ce fameux duc de *Valstein* que l'empereur *Ferdinand* fit si proprement tuer au saut du lit par quatre honnêtes irlandais ; ce qu'il n'eût pas fait assurément s'il avait pu voir sa petite nièce.

1742.

Je lui demandai pourquoi
Ses beaux yeux verſaient des larmes ?
Elle, d'un ton plein de charmes,
Dit : C'eſt la faute du roi.

Les rois font de ces fautes-là quelquefois, répondis-je : ils ont fait pleurer de beaux yeux, ſans compter le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendreſſe, leur inconſtance,
Leur ambition, leurs fureurs,
On fait ſouvent verſer des pleurs
En Allemagne comme en France.

Enfin j'appris que la cauſe de ſa douleur vient de ce que le comte de *Furſtemberg* eſt pour ſix mois, les bras croiſés, par l'ordre de votre Majeſté, dans le château de Véſel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fit pour le tirer de là. Je lui dis qu'il y avait deux manières ; la première d'avoir une armée de cent mille hommes, et d'aſſiéger Véſel ; la ſeconde de ſe faire préſenter à votre Majeſté, et que cette façon-là était incomparablement plus sûre.

Alors j'aperçus dans les airs
Ce premier roi de l'univers,
L'Amour, qui de Valſtein vous portait la demande,
Et qui diſait ces mots que l'on doit retenir :
Alors qu'une belle commande,
Les autres ſouverains doivent tous obéir.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le 2 feptembre.

Je ne fais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière auffi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaifir fi vous l'aviez fuivie de près ; mais à préfent je crois être privé du plaifir de vous voir. Je pars le 7 pour la Siléfie. 1742.

C'eft bien ici le pays le plus fot que je connaiffe. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'uniffon de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne penfent point ; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le fens commun, et que l'occupation de la fanté doit tenir lieu de toute autre chofe.

M. *Chapel* et M. *Cotzviler* ne veulent abfolument pas que l'on faffe des vers ; ils difent que c'eft un crime de lèfe-faculté, et qu'on ne peut boire de l'hippocrène et de leurs eaux bourbeufes en même temps dans le petit empire d'Aix. Je fuis obligé de céder à leurs volontés ; mais Dieu fait comme je m'en dédommagerai lorfque je ferai de retour chez moi.

Je n'ai rien reçu de vous, ni gros ni petit paquet. Je fuppofe que le prudent *David Gérard* aura tout gardé à Berlin jufqu'à mon arrivée. Je vous affure que je vous tiendrai bon compte de tout ce que vous

1742. m'envoyez, et que vous faites par vos ouvrages la plus ſolide conſolation de ma vie.

Adieu, mon cher *Voltaire ;* je vous charge de la nourriture de mon eſprit ; envoyez-moi tantôt de ces mets ſolides qui donnent des forces, et tantôt de ces mets fins dont la ſaveur charmante flatte et réveille le goût.

Soyez perſuadé de l'eſtime, de l'amitié et de tous les ſentimens diſtingués que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

A Remusberg, le 13 d'octobre.

J'ETAIS juſtement occupé à la lecture de cette hiſtoire (1) réfléchie, impartiale, dépouillée de tous les détails inutiles, lorſque je reçus votre lettre. La première eſpérance que je conçus, fut de recevoir la ſuite des cahiers. Le peu que j'en ai me fait naître le déſir d'en avoir davantage. Il n'y a point d'ouvrage chez les anciens qui ſoit auſſi capable que le vôtre de donner des idées juſtes, de former le goût, d'adoucir et de polir les mœurs. Il ſera l'ornement de notre ſiècle, et un monument qui atteſtera à la poſtérité la ſupériorité du génie des modernes ſur les anciens. *Cicéron* diſait qu'il ne concevait pas comment les

(1) *Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations.*

augures fesaient pour s'empêcher de rire quand ils se regardaient ; vous faites plus, vous mettez au grand jour les ridicules et les fureurs du clergé. 1742.

Le siècle où nous vivons fournit des exemples d'ambition, des exemples de courage, etc. mais j'ose dire à son honneur qu'on n'y voit aucune de ces actions barbares et cruelles qu'on reproche aux précédens ; moins de fourberies, moins de fanatisme; plus d'humanité et de politesse. Après la guerre de Pharsale, il n'y eut jamais de plus grands intérêts discutés que dans la guerre présente ; il s'agit de la prééminence des deux plus puissantes maisons de l'Europe chrétienne, il s'agit de la ruine de l'une ou de l'autre; ce sont de ces coups de théâtre qui méritent d'être rapportés par votre plume, et de trouver place à la suite de l'histoire que vous vous proposez d'écrire.

Je regrette ces maux dont le monde est couvert,
Ces nœuds que la Discorde a su l'art de dissoudre :
Les aigles prussiens ont suspendu leur foudre
Au temple de Janus que mes mains ont ouvert.
N'insultez point, ami, l'intrépide courage
Que mes vaillans soldats opposent à l'orage ;
L'intérêt n'agit point sur mes nobles guerriers ;
Ils ne demandent rien, leur amour est la gloire,
Le prix de leurs travaux n'est que dans la victoire.
Le repos leur est dû, et c'est sous leurs lauriers
Que les Arts, les Plaisirs vont élever leur temple,
Que le Germain surpris avec ardeur contemple.

C'est ce temple dont vous jouirez lorsque vous le voudrez bien, et dont, en attendant, les instructions et les plaisirs sortiront pour nous autres.

1742. J'attends tous les jours les beaux antiques de l'abbé de *Polignac.*

Que Polignac, ce favant homme,
Efcamota jadis à Rome,
Et qu'aux yeux du monde furpris
Nous efcamotons à Paris.

J'ai admiré l'épître dédicatoire de Mahomet ; elle eft pleine de réflexions vraies et d'allufions très-fines.

Le zèle enflammé des bigots
Nous vaut par fois de vos bons mots ;
Leurs fottifes, leurs momeries,
Leur vierge, leurs faints, leurs folies,
Et le non-fens de leurs héros,
Leurs fourbes et leurs tromperies,
Et leurs faintes fupercheries
Mériteraient que leurs chapeaux
Fuffent tout ornés de grelots ;
Que du faint père jufqu'au diacre,
Au lieu de tonfure et de facre,
On eût tranché certains morceaux,
Qui, par le vœu de pucelage,
Chez eux ne font d'aucun ufage,
Et fcandalifent leurs égaux.

Je ne connais pas madame de *Valftein :* je fais bien que fon foi-difant neveu a eu de très-mauvais procédés avec fes fupérieurs, et que même il a voulu fe battre à toute force.

Faites des vers et des hiftoires à l'infini, mon cher *Voltaire*, vous ne raffafierez jamais le goût que j'ai pour vos ouvrages, ni ne tarirez jamais la fource de ma reconnaiffance. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, novembre.

SIRE,

Je fuis bien heureux que le plus fage des rois foit un peu content de ce vafte tableau que je fais des folies des hommes. Votre Majefté a bien raifon de dire que le temps où nous vivons a de grands avantages fur ces fiècles de ténèbres et de cruautés ; 1742.

> Et qu'il vaut mieux, ô blafphèmes maudits !
> Vivre à préfent qu'avoir vécu jadis.

Plût à Dieu que tous les princes euffent pu penfer comme mon héros ; il n'y aurait eu ni guerre de religion, ni bûchers allumés pour y brûler de pauvres diables qui prétendaient que DIEU eft dans un morceau de pain d'une manière différente de celle qu'entend St *Thomas.* Il y a un cafuifte qui examine fi la Vierge eut du plaifir dans la coopération de l'obombration du Saint-Efprit ; il tient pour l'affirmative, et en apporte de fort bonnes raifons. On a écrit contre lui de beaux volumes, mais il n'y a eu dans cette difpute ni hommes brûlés ni villes détruites. Si les partifans de *Luther*, de *Zuingle*, de *Calvin* et du pape en avaient ufé de même, il n'y aurait eu que du plaifir à vivre avec ces gens-là.

1742. Il n'y a plus guère de querelles fanatiques qu'en France. Le janſéniſme et le moliniſme y entretiennent une diſcorde qui pourrait bien devenir ſérieuſe, parce qu'on traite ces chimères ſérieuſement.

Le prince n'a qu'à s'en moquer, et les peuples en riront; mais les princes qui ont des confeſſeurs ſont rarement des rois philoſophes.

J'envoie à votre Majeſté une petite cargaiſon d'impertinences humaines qui ſeront une nouvelle preuve de la grande ſupériorité du ſiècle de *Frédéric* ſur les ſiècles de tant d'empereurs; mais, Sire, toutes ces preuves-là n'approchent point de celles que vous en donnez.

J'ai ouï dire que, tout général que vous êtes d'une armée de cent cinquante mille hommes, votre Majeſté ſe fait repréſenter paiſiblement des comédies dans ſon palais. La troupe qui a joué devant elle n'eſt pas probablement comme ſes troupes guerrières; elle n'eſt pas, je crois, la première de l'Europe.

Je penſe avoir trouvé un jeune homme d'eſprit et de mérite, qui fait fort joliment des vers, et qui ſera très-capable de ſervir aux plaiſirs de mon héros, de conduire ſes comédiens, et d'amuſer celui qui peut tenir la balance entre les princes de ce monde. Je compte être dans quinze jours à Paris, et alors j'en donnerai des nouvelles plus poſitives à votre Majeſté.

J'eſpère auſſi lui envoyer deux ou trois ſiècles de plus; mais il me faut autant de livres que vous avez de ſoldats, et ce n'eſt guère qu'à Paris que je pourrai trouver tous ces immenſes recueils dont je tire quelques gouttes d'élixir.

Je me flatte qu'à préſent votre Majeſté jouit de la belle collection du cardinal de *Polignac.* 1742.

Roi très-ſage, voilà donc comme
Vous avez pour vingt mille écus
Tout le ſallon de Marius !
Mais pour ces antiques vertus
Qu'on ne rapporte plus de Rome,
Le don de penſer toujours bien,
D'agir en prince et vivre en homme,
Tout cela ne vous coûte rien.

Je viens de voir les Hanovriens et les Heſſois en ordre de bataille ; ce ſont de belles troupes, mais cela n'approche pas encore de celles de votre Majeſté, et elles n'ont pas mon héros à leur tête. On ne croit pas que cet hiver elles ſortent de leur garniſon. On diſait qu'elles allaient à Dunkerque ; le chemin eſt un peu ſcabreux, quoiqu'il paraiſſe aſſez beau.

Sire, que votre Majeſté conſerve ſes bontés à ſon éternel admirateur !

LETTRE LXV.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 novembre.

1742.

J'AI vu ce monument durable
Qu'au genre humain vous érigez ;
J'ai lu cette hiftoire admirable
De fous, de faints et d'enragés,
De chevaliers infortunés
Guerroyant pour un cimetière,
Et de ces fucceffeurs de Pierre
Que joyeufement vous bernez.

Que je fuis heureux, cher Voltaire,
D'être né ton contemporain !
Ah ! fi j'avais vécu naguère,
Quelque trait mordant et févère
M'eût déjà frappé de ta main.

Continuez cet excellent ouvrage pour l'amour de la vérité, continuez-le pour le bonheur des hommes. C'eft un roi qui vous exhorte à écrire les folies des rois.

Vous m'avez fi fort mis dans le goût du travail, que j'ai fait une *épître*, une *comédie* et des *mémoires* qui, j'efpère, feront fort curieux. Lorfque les deux premières pièces feront corrigées de façon que j'en fois fatisfait, je vous les enverrai. Je ne puis vous

communiquer que des fragmens de la troisième; l'ouvrage en entier n'est pas de nature à être rendu public. Je suis cependant persuadé que vous y trouveriez quelques endroits passables. 1742.

Je vois que vous avez une idée assez juste de nos comédiens ; ce sont proprement des danseurs dont la famille de *la Cochois* fait la comédie. Ils jouent passablement quelques pièces du théâtre italien et de *Molière*; mais je leur ai défendu de chausser le cothurne, ne les en trouvant pas dignes.

La collection d'antiques du cardinal de *Polignac* est arrivée à bon port, sans que les statues aient souffert la moindre fracture.

Pourquoi remuer à grands frais
Les décombres de Rome entière,
Ce marbre et cette antique pierre ;
Et pourquoi chercher les portraits
De Virgile, Horace et d'Homère ?
Leur esprit et leur caractère,
Plus estimables que leurs traits,
Se retrouvent tous dans Voltaire.

Le cardinal apostolique, qui pouvait vous posséder, avait donc grand tort de ramasser tous ces bustes; mais moi qui n'ai pas cet honneur-là, il me faut vos écrits dans ma bibliothéque, et ces antiques dans ma galerie.

Je souhaite que messieurs les Anglais se divertissent aussi bien cet hiver en Flandres, que je me propose de passer agréablement mon carnaval à Berlin. J'ai donné le mal épidémique de la guerre à l'Europe,

1742. comme une coquette donne certaines faveurs cuifantes à fes galans. J'en fuis guéri heureufement, et je confidère à préfent comme les autres vont fe tirer des remèdes par lefquels ils paffent. La fortune balotte le pauvre empereur et la reine de Hongrie; je fuis d'avis que la fermeté ou la faibleffe de la France en décidera.

Au moins fouvenez-vous que je me fuis approprié une certaine autorité fur vous; vous êtes comptable envers moi de vos *Siècles*, de l'*Hiftoire générale*, *etc.* comme les chrétiens le font de leurs momens envers leur doux fauveur. Voilà ce que c'eft que le commerce des rois, mon cher *Voltaire*; ils empiètent fur les droits de chacun, ils s'arrogent des prétentions qu'ils ne devraient point avoir. Quoi qu'il en foit, vous m'enverrez votre hiftoire, trop heureux que vous en réchappiez vous-même; car fi je m'en croyais, il y aurait long-temps que j'aurais fait imprimer un manifefte par lequel j'aurais prouvé que vous m'appartenez, et que j'étais fondé à vous revendiquer, à vous prendre par-tout où je vous trouverais.

Adieu, portez-vous bien, ne m'oubliez pas, et fur-tout ne prenez point racine à Paris, fans quoi je fuis perdu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

J'AI reçu votre lettre aimable 1742.
Et vos vers fins et délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours *votre Majeſté.* Cela eſt bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi ; mais moi, qui vois l'homme, et qui ai quelquefois de l'enthouſiaſme, j'oublie dans mon ivreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime ?

1742.

Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci gai, doux et paiſible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent et familier;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire;
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.
O mon héros! eſprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner et vaincre n'eſt qu'un jeu,
Et bien rimer eſt difficile.
Mais non, cet art noble et charmant
N'eſt pour vous qu'un délaſſement:
Homme univerſel que vous êtes!
Vous ſaiſiſſez également
La lyre aimable des poëtes,
Et de Mars le foudre aſſommant.
Tout eſt pour vous amuſement,
Vos mains à tout ſont toujours prêtes,
Vous rimez non moins aiſément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie et le roi mon ſeigneur et maître voyaient la lettre de votre Majeſté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, et le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette

et

et même de quelque chofe de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuifantes, et qui fe moque de fes galans dans les remèdes, eft une chofe auffi plaifante qu'en aient dit les *Céfars*, et les *Antoines*, et les *Octaves*, vos dévanciers, gens à grandes actions et à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois; battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous; mais ne foyez jamais inconftant pour les particuliers qui vous adorent. 1742.

Vos faveurs étaient dangereufes
Aux rois qui le méritent bien.
Car tous ces gens-là n'aiment rien,
Et leurs promeffes font trompeufes.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous euffe aimé cruelle,
Je jouirai fans repentir
Des careffes et du plaifir
Que fait votre mufe infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres et de mauvais vers; mais comme votre Majefté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de *Lintz*, elle ne juge pas non plus de l'efprit des Français par les étrennes de la Saint-Jean ni par les groffièretés de l'abbé *Desfontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos fibarites de Paris. Voici le feul trait digne, je crois, d'être conté à votre Majefté. Le cardinal de *Fleuri*, après avoir été affez malade, s'avifa il y a deux jours, ne fachant que faire, de dire la meffe à un petit autel au milieu d'un

1742. jardin où il gelait. M. *Amelot* et M. de *Breteuil* arrivèrent, et lui dirent qu'il se jouait à se tuer : *Bon, bon, Messieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets.* A quatre-vingt dix ans, quel homme ! Sire, vivez autant, dussiez-vous dire la messe à cet âge, et moi la servir.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE LXVII.

DU ROI.

A Berlin, le 5 de décembre.

Au lieu de votre Pucelle et de votre belle histoire, je vous envoie une petite comédie contenant l'extrait de toutes les folies que j'ai été en état de ramasser et de coudre ensemble. Je l'ai fait représenter aux noces de *Césarion*, et encore a-t-elle été fort mal jouée. D'*Eguille*, qui m'a rendu votre lettre d'antique date, est arrivé ; on dit qu'il a plus d'étoffe que son frère, je n'ai pas encore été en état d'en juger. Je n'ai de la Pucelle que l'alpha et l'oméga ; si je pouvais avoir le IV, V, VI et VIIe chant, alors ce serait un trésor dont vous m'auriez mis pleinement en possession.

Il me semble que les créanciers de mesdames les dix-sept Provinces sont aussi pressés de leur payement que messieurs les maréchaux de France sont lents dans leurs opérations. Pour ce qui regarde vos créanciers, je vous prie de leur dire que j'ai beaucoup d'argent à liquider avec les Hollandais, et qu'il n'est pas encore clair qui de nous deux restera le débiteur.

Si Paris est l'île de Cythère, vous êtes assurément le satellite de *Vénus ;* vous circulez à l'entour de cette planète, et suivez le cours que cet astre décrit de Paris à Bruxelles et de Bruxelles à Cirey. Berlin n'a rien qui puisse vous y attirer, à moins que nos astronomes de l'académie ne vous y incitent avec leurs longues lunettes. Nos peuples du Nord ne sont pas aussi mous que les peuples d'Occident ; les hommes chez nous sont moins efféminés, et par conséquent plus mâles, plus capables de travail, de patience, et peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'est justement cette vie de sibarites que l'on mène à Paris, dont vous faites tant l'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes et de vos généraux. 1742.

Sur-tout, en écoutant ces tristes aventures,
Pardonnez, cher Voltaire, à des vérités dures
Qu'un autre aurait pu taire ou saurait mieux voiler,
Mais que ma bouche enfin ne peut dissimuler.

Adieu, cher *Voltaire* ; écrivez-moi souvent, et surtout envoyez-moi vos ouvrages et la Pucelle. J'ai tant d'affaires que ma lettre se sent un peu du style laconique. Elle vous ennuiera moins, si je n'en ai pas déjà trop dit.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVIII.

DU ROI.

Le 22 février.

1743. NOUS avons dit hier de vous tout le bien que l'on peut dire d'un mortel. La salle du souper était un temple où l'on vous fesait des sacrifices. Il faut assurément qu'il y ait quelque chose de divin en vous, car vous récompensez d'abord les bonnes actions dès qu'elles sont faites : je viens de recevoir ce matin une lettre charmante et qui m'a bien réjoui, n'en ayant point reçu de vous depuis long-temps. J'ai été accablé d'affaires deux mois de suite, ce qui m'a empêché de vous écrire plutôt.

Je vous demande à présent une nouvelle explication au sujet de votre avant-dernière lettre, car voilà le cardinal mort, et les affaires se font d'une façon différente. Il est bon de savoir quels sont les canaux dont il faut se servir : j'ai participé vivement à vos trophées ; il m'a semblé que j'avais fait Mérope, et que c'était à moi que le public rendait justice.

Je suis sur le point de partir pour la Silésie, mais ce ne sera que pour peu de temps ; après quoi je renouerai mon commerce avec les Muses. Envoyez-moi, je vous prie, la Pucelle, (j'ai la rage de la dépuceler) et votre histoire, et vos épigrammes, et vos odes, et vous-même. Enfin j'espère d'une ou d'autre façon de vous voir ici. Ne me faites point

injuftice fur mon caractère : d'ailleurs il vous eft permis de badiner fur mon fujet comme il vous plaira. 1743.

Adieu, cher *Voltaire*; je vous aime, je vous eftime, et vous aimerai toujours.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

Le 26 mars.

J'ai bien cru que vous feriez content de ma fœur de Brunfwick. Elle a reçu cet heureux don du ciel, ce feu d'efprit, cette vivacité par où elle vous reffemble, et dont malheureufement la nature eft trop chiche envers la plupart des humains :

De cette flamme tant vantée
Que l'audacieux Prométhée
Du ciel pour vous fembla ravir,
Mais dont fa main trop limitée
Ne put affez bien fe munir
Pour que la cohue effrontée
Des humains en pût obtenir.

C'eft-là cependant leur folie ;
Chacun d'eux prétend au génie,
Même le fot croit en avoir,
Et du matin jufques au foir
Prend pour efprit l'étourderie.

1743.

La bégueule avec fon miroir
Le met dans fa minauderie ;
Le gros favant qui fait valoir
L'affommant poids de fon favoir,
Se chatouille, et fe glorifie
Que le ciel l'ait voulu pourvoir
Du fens dont fa tête eft bouffie.

Il n'eft pas jufqu'au Mirepoix
Qui n'ait l'audace d'y prétendre ;
Pour s'en défabufer, je crois
Qu'il doit fuffire de l'entendre.

Je ne fais trop où vous êtes à préfent, mais je fuis toutefois perfuadé que vous oublierez plutôt Berlin que vous n'y ferez oublié. C'eft de quoi vous affure votre admirateur,

FÉDÉRIC.

P. S. Mon fouvenir chez vous s'efface,
S'il faut qu'un maudit barbouilleur
Tant bien que mal vous le retrace ; (1)
Je ne veux point, fur mon honneur,
Briller chez vous en d'autre place
Que dans le fond de votre cœur.

(1) M. de *Voltaire* avait fait demander le portrait du roi.

LETTRE LXX,

DU ROI.

A Potsdam, le 6 d'avril.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me comblez de biens pendant que je garde sur vous un morne silence: je reçois les fruits précieux de votre amitié, de vos veilles et de votre étude, lorsque je cours encore de province en province sans pouvoir fixer mon étoile errante, et reprendre mes anciens erremens. 1743.

Me voilà enfin de retour de Breslau après avoir politiqué, financé et martialisé de reste. Je compte de goûter à présent quelque repos et de recommencer mon commerce avec les Muses. Je vous enverrai bientôt l'*avant-propos* de mes *Mémoires*. Je ne puis vous envoyer tout l'ouvrage, car il ne peut paraître qu'après ma mort et celle de mes contemporains, et cela parce qu'il est écrit en toute vérité, et que je ne me suis éloigné en quoi que ce soit de la fidélité qu'un historien doit mettre dans ses récits. Votre histoire de l'esprit humain est admirable, mais qu'elle est humiliante pour notre espèce et pour la Providence même! si pourtant elle fait choix de ceux qui doivent gouverner le monde et servir de ressorts aux changemens qui arrivent sur la terre.

Je suis bien fâché d'apprendre que la grippe vous ait si fort abattu. Je me flatte que l'esprit soutiendra

1743. le corps, comme l'huile fait durer la flamme dans la lampe.

D'*Argens* a fait repréſenter ſa comédie qui nous a fait bâiller tous. Il voulait la donner au théâtre de Paris ; mais je l'en ai diſſuadé, car il aurait été ſifflé à coup sûr. Vous êtes unique : vous avez fait une tragédie à dix-neuf ans, et un poëme épique à vingt ; mais tout le monde n'eſt pas *Voltaire*.

Les tracaſſeries ridicules des dévots de Paris ſont parvenues juſqu'au Nord. Je m'attendais bien que *Voltaire* ſerait réprouvé dès qu'il comparaîtrait devant un aréopage de *Midas* croſſés-mitrés. Gagnez ſur vous de mépriſer une nation qui méconnaît le mérite des *Bellisles* et des *Voltaires*, et venez dans un pays où l'on vous aime, et où l'on n'eſt point bigot. Adieu.

FÉDÉRIC.

La Pucelle, la Pucelle, la Pucelle ! et encore la Pucelle ! pour l'amour de Dieu, ou plus encore pour l'amour de vous-même, envoyez-la moi.

LETTRE LXXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 21 mai.

DEPUIS quand, dites-moi, Voltaire, 1743.
Etes-vous donc dégénéré ?
Chez un philofophe épuré
Quoi la grâce efficace opère !
Par Mirepoix endoctriné
Et tout afpergé d'eau bénite,
Abattu d'un jeûne obftiné,
Allez-vous devenir hermite ?
D'un ton faintement nazillard,
Et marmotant quelque prière,
En bâillant lifant le bréviaire,
On vous enrôle à Saint-Médard,
Avec indulgence plénière.
Je vois Newton au haut des cieux,
Se difputant avec faint Pierre
Auquel en partage des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
Le faint fefant une oraifon,
Au lieu du compas de Newton
Vous offre une belle relique,
Vous éclaircit et vous explique
L'œuvre de la conception,
Tandis qu'au Parnaffe, Apollon
Se plaint, et voit avec grand'peine
Qu'on enlève au facré vallon
L'élégance de votre veine;

1743.

Et que ce cygne harmonieux
Qui charmait les bords de la Seine,
Profanera l'eau d'Hyppocrène
Pour des Prêtres audacieux.
Mais quel objet me frappe, ô Dieux!
Locke à la main, déſeſpérée,
Et de douleur toute éplorée,
Je vois la triſte Châtelet;
Hélas! mon perfide me troque,
Dit-elle, et me plante-là net,
Pour qui? pour Marie-à-la-coque!

C'eſt ce que je préſume par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens, et ſur ce que toutes les lettres mandent de Paris. Vous pouvez juger de ma ſurpriſe et de l'étonnement d'un eſprit philoſophique, lorſqu'il voit le miniſtre de la vérité plier les genoux devant l'idole de la ſuperſtition.

Les *Midas* mitrés triomphent, dans ce ſiècle, des *Voltaires* et des grands hommes! mais c'eſt apparemment le ſiècle où les ignorans doivent en tous genres être préférés, en France, aux ſavans et aux habiles gens. *O tempora, ô mores!*

Quarante ſavans perroquets,
Tour à tour maîtres et valets
De l'uſage et de la grammaire,
Placés au Parnaſſe français,
Vous en ont donc exclu, Voltaire?
C'eſt ſans doute par vanité;
Ce refus n'eſt pas ridicule:
Une auſſi brillante clarté
Eût de leur faible crépuſcule
Terni la frivole beauté.

Je crois que la France eſt le ſeul pays en Europe où les (*) *ânes* et les ſots puiſſent à préſent faire fortune. 1743.
Je vous envoie l'*avant-propos* de mes *Mémoires ;* le reſte n'eſt point oſtenſible.

Je ne vous écris point auſſi ſouvent que je le voudrais ; ne vous en prenez point à moi ; mais à tant et tant d'occupations qui me partagent.

Adieu, cher *Voltaire*, ne m'oubliez point malgré mon ſilence, et croyez que ſur le ſujet de l'amitié je ne penſe pas moins à vous qu'autrefois.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 15 de juin.

QUAND votre ami, tranquille philoſophe,
Sur ſon vaiſſeau qu'il a ſouſtrait aux vents,
Voit à regret l'illuſtre cataſtrophe
Que le deſtin fait tomber ſur les grands,

Je voudrais que vous vinſſiez une fois à Berlin pour y reſter, et que vous euſſiez la force de ſouſtraire votre légère nacelle aux bouraſques et aux vents qui l'ont battue ſouvent en France. Comment, mon cher *Voltaire*, pouvez-vous ſouffrir que l'on vous exclue ignominieuſement de l'académie, et qu'on

(*) Voyez le Commentaire ſur la vie de l'auteur de la Henriade, *Mélanges littér.* tome II.

vous batte des mains au théâtre ? Dédaigné à la cour,
1743. adoré à la ville ; je ne m'accommoderais point de ce contraste ; et de plus, la légéreté des Français ne leur permet pas d'être jamais constans dans leurs suffrages. Venez ici auprès d'une nation qui ne changera point ses jugemens à votre égard ; quittez un pays où les *Bellisles*, les *Chauvelins* et les *Voltaires* ne trouvent point de protection. Adieu.

FÉDÉRIC.

Envoyez-moi la Pucelle, ou je vous renie.

LETTRE LXXIII.

DU ROI.

A Magdebourg, le 25 de juin.

OUI, votre mérite proscrit
Et persécuté par l'envie,
Dans Berlin qui vous applaudit,
Aura son temple et sa patrie.

Je suis jusqu'à présent plus errant que le juif que d'*Argens* fait écrire et voyager. Nouveau *Sisyphe*, je fais tourner la roue à laquelle je suis condamné de travailler ; et tantôt dans une province et tantôt dans une autre, je donne l'impulsion au mouvement de mon petit Etat, affermissant à l'ombre de la paix ce que je dois aux bras de la guerre, réformant les vieux abus et donnant lieu à de nouveaux, enfin corrigeant des fautes et en fesant de semblables.

Cette vie tumultueuſe pourra durer deux mois, ſi le lutin qui me promène n'a réſolu de me lutiner plus long-temps. Je crois qu'alors je me verrai obligé de faire un tour à Aix pour corriger les reſſorts incorrigibles de mon bas-ventre, qui par fois font donner votre ami au diable. Si alors je puis avoir le plaiſir de vous y voir, ce me ſera très-agréable; car je crois, 1743.

Pour tout malade inquiété,
A l'œil jaune, à l'air hypocondre,
Exilé par la Faculté
Pour ſe baigner et ſe morfondre,
Et ſe tuer pour la ſanté,
Que Voltaire eſt un grand remède;
Que deux mots et ſon air malin
Savent diſſiper le chagrin,
Et que ſon pouvoir ne le cède
A Hippocrate ni Galien.

De-là ſi vous voulez venir habiter ces contrées, je vous y promets un établiſſement dont je me flatte que vous ſerez ſatisfait, et ſur-tout d'être au-deſſus des tracaſſeries et des perſécutions des bigots. Vous avez ſouffert trop d'avanies en France pour y pouvoir reſter avec honneur; vous devez quitter un pays où l'on poignarde votre réputation tous les jours, et où des *Midas* occupent les premiers emplois.

Adieu, cher *Voltaire*; mandez-moi, je vous prie, vos ſentimens, et ſoyez ſûr des miens.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 28 juin.

1743. SOUS vos magnifiques lambris,
Très-dorés autrefois, maintenant très-pourris,
Emblème et monument des grandeurs de ce monde,
O mon maître, je vous écris,
Navré d'une douleur profonde.
Je fuis dans votre vieille cour,
Mais je veux une cour nouvelle,
Une cour où les Arts ont fixé leur féjour,
Une cour où mon roi les fuit et les appelle,
Et les protége tour à tour.
Envoyez-moi Pégafe, et je pars dès ce jour.

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris, dans lefquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour ? Je les envoyai à *David Gérard*, et le deffus était à M. *Frédérics-hof.* Or *David Gérard* n'eft pas fans doute affez imbécille pour ne pas fentir que ce M. *Frédérics-hof* eft le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la préfence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à la Haye, chez M. de *Podevilz*, les ordres de votre humanité, et le forefpan de votre Majefté.

Que je voie encore une fois le grand *Frédéric*, et que je ne voie point ce cuiſtre de *Boyer*, cet ancien évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins. 1743.

Pour vous, grand Roi, ſi votre diable
Vous promène au ſon du tambour
Dans Stétin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange plus favorable
Va me conduire à votre cour
Au ſon de votre lyre aimable.

Je ſuis ici chez votre digne et aimable miniſtre, qui eſt inconſolable, et qui ne dort ni ne mange parce que les Hollandais veulent à trop bon marché la terre d'un grand roi. Il faut pourtant, Sire, s'accoutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant que je vous aime.

Quand quitterai-je, hélas ! cette humide province
Pour voir mon héros et mon prince ?

LETTRE LXXV.

DU ROI.

A Reinsberg, le 3 de juillet.

1743. Je vous envoie le passe-port pour des chevaux avec bien de l'empressement. Ce ne feront pas des *Bucéphales* qui vous mèneront, ce ne feront pas des *Pégases* non plus, mais je les aimerai davantage puisqu'ils amèneront *Apollon* à Berlin.

Vous y serez reçu à bras ouverts, et je vous y ferai le meilleur établissement qu'il me sera possible.

Je suis sur mon départ pour Stétin, de-là pour la Silésie; mais je trouverai le moment de vous voir et de vous assurer à quel point je vous estime. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, dans votre vaste et ruiné palais, ce 13 juillet.

MON ROI,

Je n'ai pas l'honneur d'être de ces héros qui voyagent avec la fièvre quarte; je deviens manichéen, j'adopte deux principes dans le monde. Le bon principe est l'humanité de mon héros, le second est le mal physique, et celui-là m'empêche de jouir du premier.

Souffrez

Souffrez donc, mon adorable Monarque, que l'ame qui eſt ſi mal à ſon aiſe dans ce chétif corps ne ſe mette point en chemin dans l'incertitude de trouver votre Majeſté. Si elle eſt pour quelques ſemaines à Berlin, j'y vole ; ſi elle court toujours, et ſi du fond de la Siléſie elle va à Aix-la-chapelle, j'irai l'y attendre dans un bain chaud, qui le fera moins que votre imagination. 1743.

J'ai l'honneur de lui envoyer une doſe d'opium dans ſes courſes ; c'eſt un paquet de phraſes académiques. Sa Majeſté y verra le diſcours de *Maupertuis*, accompagné de quelques remarques de madame *du Châtelet*. Plût à Dieu que les Français ne fiſſent pas d'autres fautes que celles que madame *du Châtelet* a crayonnées ! L'empereur aurait la Bohême, et du moins ſouperait à Munich, au lieu de manquer de tout à Francfort.

Mais, Sire, malgré les nobles retraites de votre ami de Strasbourg, et malgré la faute faite à Dettingen, il paraît que les Français n'ont pas manqué de courage ; les ſeuls mouſquetaires, au nombre de deux cents cinquante, ont percé cinq lignes des Anglais, et n'ont guère cédé qu'en mourant ; la grande quantité de notre nobleſſe tuée ou bleſſée eſt une preuve de valeur aſſez inconteſtable. Que ne ferait point cette nation ſi elle était commandée par un prince tel que vous !

Si elle a du courage, ſon miniſtère a de la fermeté ; et une nouvelle armée ſur la Meuſe donnera bientôt aux Provinces-Unies matière à délibérations.

Je crois le traité entre la Sardaigne et l'Eſpagne à peu-près conclu ; c'eſt une nouvelle ſcène ſur le

1743. théâtre, et ce qui se passe en Suède peut encore changer la face du Nord.

Dans ce choc orageux de cent peuples divers,
Mon héros triomphant tient la foudre et la lyre.
Ses yeux toujours perçans, ses yeux toujours ouverts
Regardent les erreurs du chétif univers :
Il voit trembler Stockholm, il voit périr l'Empire ;
Il voit les fiers Anglais, ces souverains des mers,
Faux désintéressés qu'un faux espoir attire,
S'enivrant sur le Mein de succès fort légers,
Traîner sous leurs drapeaux, ou plutôt dans leurs fers,
Ces Bataves pesans dont la moitié soupire ;
Il voit Broglio qui se retire,
Agissant, raisonnant et parlant de travers ;
Il voit tout et n'en fait que rire,
Et je veux avec lui rire à mon tour en vers.

J'ai peur que ceci ne tienne du transport de la fièvre ; mais le plus grand de mes transports est le désir de voir votre Majesté. Où la verrai-je ? où serai-je heureux ? sera-ce à Berlin, sera-ce à Aix-la-chapelle ?

Je suis à vos pieds, monarque charmant, homme unique, et j'attends vos ordres pour régler ma marche.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

GRAND Roi, j'aime fort les héros
Lorſque leur eſprit s'abandonne
Aux doux paſſe-temps, aux bons mots;
Car alors ils ſont en repos,
Et ne font de tort à perſonne.
J'aime Céſar, ce bel eſprit,
Céſar dont la main fortunée,
A tous les lauriers deſtinée,
Agrandit Rome, et lui preſcrit
Un autre ciel, une autre année.
J'aime Céſar entre les bras
De la maîtreſſe qui lui cède;
Je ris et ne me fâche pas
De le voir jeune et plein d'appas
Deſſus et deſſous Nicomède.
Je l'admire plus que Caton,
Car il eſt tendre et magnanime,
Eloquent comme Cicéron,
Et tantôt gai, tantôt ſublime
Comme un roi dont je tais le nom.
Mais je perds un peu de l'eſtime
Quand il paſſe le Rubicon,
Et je pleure quand ce grand homme,
Bon poëte et bon orateur,
Ayant tant combattu pour Rome,
Combat Rome pour ſon malheur.

1743.

1743. Vous êtes plus heureux, Sire, après votre prise de la Silésie, que votre devancier après Pharsale. Vous écrivez comme lui des commentaires ; vous aimez comme lui la société ; vous en faites le charme ; vous m'envoyez des vers bien jolis et une préface digne de vous, qui annonce un ouvrage digne de la préface. Je n'y puis plus tenir ; le côté de votre aimant m'attire trop fort, tandis que le côté de l'aimant de la France me repousse. S'il y avait dans la Cochinchine un roi qui pensât, qui écrivît et qui parlât comme vous, il faudrait s'embarquer et aller à ses pieds. Tous les gens qui ont une étincelle de goût et de raison doivent devenir des reines de Saba.

Je vous avouerai cependant, grand Roi, avec ma franchise impertinente, que je trouve que vous vous sacrifiez un peu trop dans cette belle préface de vos *Mémoires*. Pardon, ou plutôt point de pardon ; vous laissez trop entrevoir que vous avez négligé l'esprit de la morale pour l'esprit de conquête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher ? N'aviez-vous pas des droits très-réels sur la Silésie, du moins sur la plus grande partie ; et le déni de justice ne vous autorisait-il pas assez ? Je n'en dirai pas davantage ; mais sur tous les articles je trouve votre Majesté trop bonne, et elle est bien justifiée de jour en jour. Votre Majesté est avec moi une coquette bien séduisante ; elle me donne assez de faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Quel temps plus convenable pourrais-je prendre pour aller passer quelques jours auprès de mon héros ? Il a serré tous ses tonnerres, et il badine avec sa lyre ; ici on ne badine point, et s'il tonne c'est sur nous. Ce vilain *Mirepoix* est aussi dur, aussi

fanatique, auffi impérieux que le cardinal de *Fleuri* était doux, accommodant et poli. Oh, qu'il fera regretter ce bon homme! et que le précepteur de notre dauphin eft loin du précepteur de notre roi! Le choix que fa Majefté a fait de lui eft le feul qui ait affligé notre nation; tous nos autres miniftres font aimés; le roi l'eft. Il s'applique, il travaille, il eft jufte, et il aime de tout fon cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que *Mirepoix* qui obfcurciffe la férénité du ciel de Verfailles et de Paris; il répand un nuage bien fombre fur les belles-lettres; on eft au défefpoir de voir *Boyer* à la place des *Fénélons* et des *Boffuets*: il eft né perfécuteur. Je ne fais par quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été auffi cruel qu'ambitieux. Le premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingts mille livres de rente; le premier appartement qu'il a eu à Paris eft celui de la reine, et tout le monde s'attend à voir au premier jour fa tête, que votre Majefté appelle fi bien une tête d'âne, ornée d'une calotte rouge apportée de Rome.

1743.

Il eft vrai que ce n'eft pas lui qui a fait *Marie à la coque*; mais, Sire, il n'eft pas vrai non plus que j'aye écrit à l'auteur de *Marie à la coque* la lettre qu'on s'eft plu à faire courir fous mon nom; je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me fuis plaint à lui très-vivement et très-inutilement des calomnies de fes délateurs et de fes efpions. Je ne fléchis point le genou devant *Baal*; et autant que je refpecte mon roi, autant je méprife ceux qui, à l'ombre de fon autorité, abufent de leur place, et qui ne font grands que pour faire du mal.

1743. Vous ſeul, Sire, me conſolez de tout ce que je vois, et quand je ſuis prêt à pleurer ſur la décadence des arts, je me dis : Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, et qui eſt la gloire de ſon ſiècle ; je me dis enfin : Je le verrai bientôt ce monarque charmant, ce roi homme, ce *Chaulieu* couronné, ce *Tacite*, ce *Xénophon* ; oui, je veux partir; madame *du Châtelet* ne pourra m'en empêcher ; je quitterai *Minerve* pour *Apollon*. Vous êtes, Sire, ma plus grande paſſion, et il faut bien ſe contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très-profond reſpect, etc.

LETTRE LXXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 d'auguſte.

Je ne ſuis arrivé ici que depuis deux jours ; j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raiſon et le dieu des beaux vers
Préſident tous les deux à vos brillans concerts ;
Vous déridant le front et voulant nous inſtruire,
Vos vers de Juvénal empruntent la ſatire.
Contre vous le bigot n'aura pas jeu gagné,
Et de l'hyſſope au cèdre il n'eſt rien d'épargné.

Malheur à Mirepoix si son panégyrique
Se prononce jamais en style académique ! 1743.
Les Arts qu'il offensa, pour venger leurs chagrins,
Renverseront sa tombe avec leurs propres mains ;
Et la fade oraison que lui fera Neuville
Aura même en sa bouche un air de vaudeville.

Je plains ceux qui ont le malheur de vous offenser, car avec quatre hémistiches vous les rendez ridicules *ad secula seculorum.*

Je ne vais point à Aix comme je me l'étais proposé. Vous savez que j'ai l'honneur d'être un atome politique, et qu'en cette qualité mon estomac est obligé de prendre ses combinaisons des affaires européanes ; ce qui ne l'accommode pas toujours.

Il me semble, mon cher *Voltaire*, que vous êtes un peu dans le goût de la girouette du Parnasse, et que vous ne vous êtes pas encore décidé sur le parti que vous avez à prendre. Je ne vous dirai rien là-dessus ; car je dois vous paraître suspect dans tout ce que je pourrais vous dire. Le tableau que vous me faites de la France est peint avec de très-belles couleurs ; mais vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui fuit trois ans de suite, et qui est battue par-tout où elle se présente, n'est pas assurément une troupe de *Césars* ni d'*Alexandres.*

Je ne suis point peint, je ne me fais point peindre, ainsi je ne puis vous donner que des médailles. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 d'auguste.

1743. Ce sera donc à Berlin que j'aurai le plaisir de voir l'*Apollon* français descendre de son Parnasse en ma faveur, et s'humaniser un peu avec la canaille prosaïque ! Je vous prie, mon cher *Voltaire*, apportez avec vous bonne provision d'indulgence, et sur-tout qu'aucun grammairien ne mesure à la toise la longueur de nos phrases, et ne nous punisse de la sottise d'un solécisme. Vous verrez une troupe de comédiens qui se forment, une académie naissante, mais sur-tout beaucoup de personnes qui vous aiment et qui vous admirent.

Il n'y a point à Berlin d'*âne de Mirepoix*. Nous avons un cardinal et quelques évêques dont les uns font l'amour par devant et les autres par derrière, plus versés dans la théologie d'*Epicure* que dans celle de S[t] *Paul*, par conséquent bonnes gens qui ne persécutent personne, et qui ne disposent précisément que des charges de marguillier et des places de chantre auxquelles vous n'aspirez point.

Apportez au moins en venant
Cette vierge si découplée
Qui brillait plus dans la mêlée
Que tous vos héros d'à présent,

Que ce Broglio toujours fuyant,
Réduisant sa troupe en fumée;
Que Maillebois toujours errant,
Menant promener son armée;
Que Ségur le capituleur,
Et les autres transis de peur.

Je vous montrerai de mes *Mémoires* ce que je croirai pouvoir vous montrer. Ils sont vrais, et par conséquent d'une nature à ne paraître qu'après le siècle.

Adieu, cher *Voltaire*; à revoir.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXX.

DU ROI.

A Potsdam, le 15 de septembre.

Vous me dites taut de bien de la France et de son roi, qu'il serait à souhaiter que tous les souverains eussent de pareils sujets, et toutes les républiques de semblables citoyens. C'est ce qui fait véritablement la force des Etats, lorsqu'un même zèle anime tous les membres, et que l'intérêt public devient l'intérêt de chaque particulier.

Il aurait été à souhaiter que la France et la Suède eussent eu des militaires qui pensassent comme vous; mais il est bien sûr, quoi que vous puissiez dire, que la faiblesse des généraux et la timidité des conseils a presque perdu de réputation ces deux nations dont le

1743. nom feul infpirait, il n'y a pas un demi-fiècle, la terreur à l'Europe.

De quelle façon voyons-nous que la France ait agi envers fes alliés ? Quel exemple pour l'Europe que la paix fecrète que fit le cardinal de *Fleuri* à l'infçu de l'Efpagne et du roi de Sardaigne ! il abandonna le roi fon beau-père, et acquit la Lorraine. Quel exemple inoui que la manière dont la France abandonne l'empereur, facrifie la Bavière, et réduit ce prince fi refpectable dans la dernière misère ; je ne dis pas dans la misère d'un prince, mais dans la fituation la plus affreufe où puiffe fe trouver un particulier ! Quelles machinations n'ont pas été celles du cardinal en Ruffie, lorfque nous étions le mieux liés ! Quelles propofitions n'a-t-on pas faites à Maïence pour ouvrir les routes à la paix, ou pour mieux dire afin d'allumer une nouvelle guerre ! Avec quel peu de vigueur parlent les Français lorfqu'ils devraient montrer de la fermeté ; et, lors même qu'il en paraît quelque étincelle dans leurs difcours, combien peu les opérations militaires y répondent-elles !

Cependant cette nation eft la plus charmante de l'Europe, et fi elle n'eft pas crainte, elle mérite qu'on l'aime. Un roi digne de la commander, qui gouverne fagement, et qui s'acquiert l'eftime de l'Europe entière, peut lui rendre fon ancienne fplendeur que les *Broglio* et tant d'autres, plus ineptes encore, ont un peu éclipfée.

C'eft affurément un ouvrage digne d'un prince doué de tant de mérite, que de rétablir ce que les autres ont gâté ; et jamais fouverain ne peut acquérir plus de gloire que lorfqu'il défend fes peuples contre des

ennemis furieux, et que, fesant changer la situation des affaires, il trouve le moyen de réduire ses adversaires à lui demander la paix humblement. 1743.

J'admirerai tout ce que fera ce grand homme, et personne de tous les souverains de l'Europe ne sera moins jaloux que moi de ses succès.

Mais je n'y pense pas de vous parler politique; c'est précisément présenter à sa maîtresse une coupe de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux de vous parler poésie, mais ne peut pas qui veut; et lorsque vous m'écrivez des vers et que j'y dois répondre, vous me revenez comme un échanson qui, ayant le talent de boire, porte de grands verres en rasade à un fluet qui tout au plus peut supporter de l'eau.

Adieu, cher *Voltaire*; veuille le ciel vous préserver des insomnies, de la fièvre et des fâcheux!

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

C'EST vous qui savez captiver
Mon cœur aux autres rois rebelle;
C'est vous en qui je dois trouver
Une douceur toujours nouvelle:
C'est chez vous qu'il faut achever
Ma vieille histoire universelle,
Dépuceler, enjoliver
Dans vingt chants Jeanne la pucelle,
Et sur-tout à jamais braver
Des dévots l'infame séquelle.

1743. Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchise ordinaire. J'ai cru m'apercevoir que je vous ferais moins agréable si je venais ici avec d'autres, et je vous avoue qu'appartenant uniquement à votre Majesté, j'aurai l'ame plus à l'aise.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme *Destouches* et *Prior*, deux poëtes qui ont fait deux paix entre la France et l'Angleterre. Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, sans que je m'en mêle; mais je vous conjure instamment de m'écrire un mot que je puisse montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes m'écrire de Potsdam, qu'il laisse l'empereur dans la dernière misère, et qu'il fait à Maïence des insinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, votre Majesté a su que le roi de France a donné des subsides à l'empereur ; et vous ne doutez pas, je crois à présent, que ce *Hatzel*, qui a négocié ou plutôt brouillé à Maïence, ne soit un téméraire qui serait puni, si vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content ; et daignez, je vous en conjure, m'écrire seulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre chose sinon que vous êtes satisfait aujourd'hui des dispositions de la France, que personne ne vous a jamais fait un portrait aussi avantageux de son roi, que vous me croyez d'autant plus, que je ne vous ai jamais trompé, et que vous êtes bien résolu à vous lier avec un prince aussi sage et aussi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, et j'ose

dire qu'ils feront un très-bon effet; car si on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France, je dois vous assurer qu'on vous a peint à lui sous les couleurs les plus noires ; et assurément on n'a rendu justice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occasion si naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques si chers et si estimables ; ils feront de plus le bonheur de ma vie. Je montrerai votre lettre au roi, et je pourrai obtenir la restitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté; je viendrai ici dépenser ce bien que je vous devrai. 1743.

Soyez très-persuadé du bon effet qu'elle fera : je ne serai point suspect, et ce sera le second de mes beaux jours que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je pense de votre personne. Pour le premier de mes jours, ce sera celui où je viendrai m'établir à vos pieds, et commencer une nouvelle vie qui ne sera que pour vous.

LETTRE LXXXII.

DU ROI.

Le 7 d'octobre.

La France a passé jusqu'à présent pour l'asile des rois malheureux ; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez-y, mon cher *Voltaire*, et dictez tout ce qui peut vous y être agréable. Je veux vous faire plaisir, et pour obliger un homme il faut entrer dans sa façon de penser.

1743. Choisissez appartement ou maison, réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément et le superflu de la vie ; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux, c'est à moi à pourvoir au reste. Vous serez toujours libre et entièrement maître de votre sort ; je ne prétends vous enchainer que par l'amitié et le bien-être.

Vous aurez des passe-ports pour des chevaux, et tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai mercredi, et je profiterai des momens qui me restent pour m'éclairer au feu de votre puissant génie. Je vous prie de croire que je serai toujours le même envers vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, ce 28 octobre.

SIRE,

Vous voyagez toujours comme un aigle, et moi comme une tortue ; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte votre Majesté ? J'arrive enfin en Hollande ; la première chose que j'y vois, c'est un papier anglais où votre Anti-Machiavel est cité à côté de Polybe et de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage sont aux princes les places fortifiées, et on fait voir quelle

était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France. 1743.

Ainſi donc vous êtes cité
Par les auteurs, comme auteur grave;
Comme roi politique et brave,
Des rois vous êtes reſpecté;
Chacun vous craint, nul ne vous brave :
Le taciturne et froid Batave,
Amoureux de ſa liberté,
Le Ruſſe, né pour être eſclave,
Ménagent votre Majeſté.
Vous auriez, ma foi, tout dompté
Sur le Danube et ſur la Save,
Et le double cou ſi vanté
De l'aigle jadis redouté
Eût été coupé comme rave;
Mais vous vous êtes arrêté :
Maintenant votre main ſe lave
Des malheurs du monde agité;
Pour comble de félicité,
Vous poſſédez dans votre cave
De ce tokai dont j'ai tâté :
Je ne puis plus rimer en *ave*.

Plus je ſonge à *il Tito*, à *il forte*, plus je me dis que Berlin eſt ma patrie.

Meſſieurs Gérard, mes chers amis,
Dépêchez, préparez ma chambre,
Un pupître pour mes écrits,
Avec quelques flacons remplis
De ce jus divin de ſeptembre,

1743. Non cet ennemi du gosier,
Fabriqué de la main profane
De ce liégeois nommé Lognier ;
Je l'ai surnommé *pissat d'âne*,
Et je l'ai dit à haute voix ;
Je le redis, je le condamne
A n'être bu que par des rois.
J'aime mieux la simple nature
Du vin qu'on recueille à Bordeaux ;
Car je préfère la lecture
D'un écrivain sage en propos
A ce frelaté de Voiture,
Et plus encore à Marivaux.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lille, ce 16 novembre.

Est-il vrai que dans votre cour
Vous avez placé cette automne,
Dans les meubles de la couronne,
La peau de ce fameux tambour
Que Zisca fit de sa personne ?

La peau d'un grand homme enterré
D'ordinaire est bien peu de chose,
Et, malgré son apothéose,
Par les vers il est dévoré.

Le

Le ſeul Ziſca fut préſervé 1743.
Du deſtin de la tombe noire ;
Grâce à ſon tambour conſervé,
Sa peau dure autant que ſa gloire.

C'eſt un ſort aſſez ſingulier.
Ah ! chétifs mortels que nous ſommes !
Pour ſauver la peau des grands hommes,
Il faut la faire corroyer.

O mon Roi, conſervez la vôtre ;
Car le bon Dieu qui vous la fit
Ne ſaurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mît tant d'eſprit.

Il n'eſt pas infiniment reſpectueux de pouſſer un grand roi de queſtions ; mais on en uſait ainſi avec *Salomon*, et il faut bien, Sire, que le *Salomon* du Nord s'accoutume à éclairer ſon monde.

Sa Majeſté me permettra donc que j'oſe lui demander encore ce que c'eſt qu'un arc trouvé à Glats ? Votre Majeſté me dira peut-être qu'il faut m'adreſſer à *Jordan* ; mais ce *Jordan*, Sire, eſt un pareſſeux, tout aimable qu'il eſt ; et vous avez plutôt réglé quatre ou cinq provinces, et fait deux cents vers et quatre mille doubles croches, qu'il n'a écrit une lettre.

J'arrive à Lille qui eſt une ville dans le goût de Berlin, mais où je ne reverrai ni l'opéra ni la copie de *Titus*. Votre Majeſté, et la reine mère, et madame la princeſſe *Ulrique* ne ſe remplacent point. Je n'ai pas encore l'armée de trois cents mille hommes avec

1743. laquelle je devais enlever la princeſſe, mais en récompenſe le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cents ving-cinq mille hommes, y compris les invalides : ce ſont trois cents mille chiens de chaſſe qu'on a peine à retenir ; ils jappent, ils crient, ils ſe débattent, et caſſent leurs leſſes pour courir ſus aux Anglais, et à leurs peſans ſerviteurs les Hollandais. Toute la nation, en vérité, montre une ardeur incroyable. Heureuſement encore votre ami de Strasbourg ne ſera plus ſemblant de commander les armées, et l'empereur, appuyé de votre Majeſté et de la France, pourra bientôt donner des opéra à Munich.

Comme j'ai oſé faire force queſtions à votre Majeſté, je lui ferai un petit conte, mais c'eſt en cas qu'elle ne le ſache pas déjà.

Il y a quelques mois que madame *Adelaïde*, troiſième fille du roi mon maître, ayant treize louis d'or dans ſa poche, ſe releva pendant la nuit, s'habilla toute ſeule, et ſortit de ſa chambre. Sa gouvernante s'éveilla, lui demanda où elle allait. Elle avoua ingénument qu'elle avait ordonné à un palefrenier de lui tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée et ſecourir l'empereur ; mais ſi elle apprend que votre Majeſté s'en mêle, elle dormira tranquillement déſormais.

Au moment que j'ai l'honneur d'écrire à votre Majeſté, nos troupes ſont en marche pour aller prendre le vieux Briſac. A l'égard des troupes de comédiens, j'apprends une ſingulière anecdote dans cette ville de Lille ; c'eſt que, tandis qu'elle fut aſſiégée par le duc de *Marlborough*, on y joua la comédie tous les jours,

et que les comédiens y gagnèrent cent mille francs. 1743.
Avouez, Sire, que voilà une nation née pour le plaisir et pour la guerre.

Titus prie toujours votre Majesté pour ce pauvre *Courtils* qui est à Spandau sans nez.

Je suis pour jamais aux pieds de votre humanité, etc.

LETTRE LXXXV.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de décembre.

LA peau de ce guerrier fameux
Qui parut encor redoutable
Aux Bohêmes, ses envieux,
Après que le trépas hideux
Eut envoyé son ame au diable,
Est ici pour les curieux.

Quand un jour votre ame légère
Passera sur l'esquif fameux
Pour aller dans cet hémisphère
Inventé par les songe-creux,
Les restes de votre figure,
Immortels malgré le trépas,
Donneront de la tablature
A nos modernes Marsyas.

1743. Oui, la peau de *Zifca*, ou pour mieux dire le tambour de *Zifca*, eft une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême.

Je fuis bien aife que vous foyez arrivé en bonne fanté à Lille ; je craignais toujours les chutes de carroffe.

Vous voilà plus enthoufiafmé que jamais de quinze cents galeux de français qui fe font placés fur une île du Rhin, et d'où ils n'ont pas le cœur de fortir. Il faut que vous foyez bien pauvres en grands événemens, puifque vous faites tant de bruit pour ces vétilles : mais trève de politique.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des pantomimes quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous ferez à la Haye, de fameux miniftres lorfque *Carteret* y paffera, et des héros lorfque le chemin du roi mon oncle le conduira par des marais pour retourner à fon île.

Federicus Voltarium falutat.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 7 janvier.

SIRE,

Je reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête ; une ancienne lettre de votre Majesté, datée du 29 de novembre ; deux médailles qui représentent au moins une partie de cette physionomie de roi et d'homme de génie, le portrait de sa Majesté la reine mère, celui de madame la princesse *Ulrique ;* et enfin, pour comble de faveurs, des vers charmans du grand *Frédéric*, qui commencent ainsi : 1744.

> *Quitterez-vous bien surement*
> *L'empire de Midas, votre ingrate patrie ?*

M. le marquis de *Fénélon* avait tous ces trésors dans sa poche, et ne s'en est défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des hollandais. Enfin me voilà en possession ; j'ai baisé tous les portraits ; madame la princesse *Ulrique* en rougira si elle veut.

> Il est fort insolent de baiser sans scrupule
> De votre auguste sœur les modestes appas ;
> Mais les voir, les tenir, et ne les baiser pas,
> Cela serait trop ridicule.

1744. J'en ai fait autant, Sire, à vos vers dont l'harmonie et la vivacité m'ont fait presque autant d'effet que la miniature de son Altesse royale. Je disais ;

Quel est cet agréable son ?
D'où vient cette profusion
De belles rimes redoublées ?
Par qui les Muses appelées
Ont-elles quitté l'Hélicon ?
Est-ce Bernard, mon compagnon,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du sacré vallon ?
Est-ce l'architecte Amphion,
Par qui les pierres assemblées
S'arrangent sous son violon ?
Est-ce le charmant Arion
Chantant sur les plaines salées ?
C'est mon prince où c'est Apollon.

Au doux son de tant de merveilles,
J'entends braire près d'un chardon
L'animal à longues oreilles
De qui vous devinez le nom. (1)
Il nous dit de sa voix pesante :
N'admirez plus la voix brillante
De ce roi poëte, orateur ;
Auprès de moi que peut-il être ?
Il n'est que roi, je suis son maître ;
Car des rois je suis précepteur.

Oui, tu l'es ; autrefois Achille
Soumit son enfance docile

(1) Il est probablement ici question de *Boyer*.

A ce fingulier animal 1744.
Moitié fage, moitié cheval :
Mon cher précepteur, c'eſt dommage ;
Mais quand le Ciel t'a fabriqué,
Il n'acheva pas fon ouvrage ;
Une des moitiés a manqué.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Du 7 avril.

. . . .
. . . .

Enfin, malgré que j'en aye, voilà des vers que votre Apollon m'arrache. Encore s'il m'infpirait !

Votre Mérope m'a été rendue, et j'ai fait la commiſſion de l'auteur en diſtribuant fon livre. Je ne m'étonne point du fuccès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites, la rendent, par la fageſſe, la conduite, la vraifemblance, et l'intérêt, fupérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique Mahomet ait plus de force, et Brutus de plus beaux vers.

Ma fœur *Ulrique* voit votre rêve (1) accompli en partie ; un roi la demande pour époufe ; les vœux de toute la nation fuédoife font pour elle. C'eſt un enthoufiafme et un fanatifme auquel ma tendre amitié

(1) Voyez la petite pièce de vers : *Souvent un air de vérité*, etc. et remarquez par cette lettre combien le roi était éloigné de répondre à ce madrigal, par les vers infames que les vils détracteurs de M. de *Voltaire* ont ofé fuppofer.

1744. pour elle a été obligée de céder. Elle va dans un pays où ses talens lui feront jouer un grand et beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à *Rothembourg*, si vous le voyez, que ce n'est pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il est à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris est comme la fontaine de Jouvence, et vos voluptés comme les charmes de *Circé*; mais j'espère que *Rothembourg* échappera à la métamorphose.

Adieu, admirable historien, grand poëte, charmant auteur de cette Pucelle, invisible et triste prisonnière de *Circé*; adieu à l'amant de la cuisinière de *Valory*, de madame *du Châtelet* et de ma sœur. Je me recommande à la protection de tous vos talens, et sur-tout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux et plus agréables amusemens.

FÉDÉRIC.

On démeuble la maison que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin.

LETTRE LXXXVIII. (*)

DU ROI.

A Berlin, le 18 de décembre.

1746. LE marquis de *Paulmy* sera reçu comme le fils d'un ministre français que j'estime, et comme un nourrisson du Parnasse accrédité par *Apollon* même. Je suis bien fâché que le chemin du duc de *Richelieu* ne le

(*) On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années suivantes.

conduiſe pas par Berlin ; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'eſprit et de l'érudition aux charmes et à l'illuſion de la politeſſe. C'eſt le modèle le plus avantageux à la nation françaiſe que ſon maître ait pu choiſir pour cette ambaſſade ; un homme de tout pays, citoyen de tous les lieux, et qui aura dans tous les ſiècles les mêmes ſuffrages que lui accordent Paris, la France, et l'Europe entière. 1746.

Je ſuis accoutumé à me paſſer de bien des agrémens dans la vie. J'en ſupporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant qne vous ne mourrez que par métaphore, je vous laiſſerai faire. Confeſſez-vous, faites-vous graiſſer la phyſionomie des ſaintes huiles, recevez à la fois les ſept ſacremens, ſi vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre ſoi-diſante agonie je me garderai bien d'avoir autant de ſécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de *Saxe*. Certes, vous autres Français, vous êtes étonnans ! Vos héros gagnent des batailles ayant la mort ſur les lèvres, et vos poëtes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas, ſi jamais la nature ſe plaît par un caprice à vous rendre ſains et robuſtes !

Les anecdotes ſur la vie privée de *Louis XIV* m'ont fait bien du plaiſir, quoique à la vérité je n'y aye pas trouvé des choſes nouvelles. Je voudrais que vous n'écriviſſiez point la campagne de 44, et que vous miſſiez la dernière main au Siècle de *Louis le grand*. Les auteurs contemporains ſont accuſés par tous les ſiècles d'être tombés dans les aigreurs de la ſatire ou

1746. dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage, c'eſt en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'eſt aux hommes à faire de grandes choſes, et à la poſtérité impartiale à prononcer ſur eux et ſur leurs actions.

Croyez-moi, achevez la Pucelle. Il vaut mieux dérider le front des honnêtes gens que de faire des gazettes pour des poliſſons. Un *Hercule* enchaîné et retenu par trop d'entraves, doit perdre ſa force et devenir plus flaſque que le lâche *Pâris.*

Il ſemble que le dauphin ne ſe marie que pour exercer votre génie. Sémiramis fait autant de bruit en Allemagne que la nouvelle dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre, et de joindre mes ſuffrages à ceux de Verſailles.

Maupertuis ſe remet de ſa maladie. Toute la ville s'intéreſſe à ſon fort; c'eſt notre Palladium, et la plus belle conquête que j'aye faite de ma vie. Pour vous qui n'êtes qu'un inconſtant, un ingrat, un perfide, un... que ne vous dirais-je pas, ſi je ne feſais grâce à vous et à tous les Français en faveur de *Louis XV.*

Adieu; les vêpres de la comédie ſonnent. *Barbarin*, *Cochois*, *Hauteville* m'appellent; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous les arts; c'eſt pourquoi je ne ſaurais refuſer mon eſtime à l'auteur de la Henriade.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 24 de janvier.

SIRE,

Je reçois enfin le paquet du 24 novembre ; un maudit courier qui était chargé de ce paquet enfermé dans 1747. une boîte envoyée de Paris à madame *du Châtelet*, l'avait porté à Strasbourg toujours courant, et ensuite l'avait laissé dans la ville de Troyes à dix-huit lieues d'ici.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-breton,
Et nous le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey se fesait attendre.

On revient toujours à ses goûts ; vous refaites des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la prose.

Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Où pâlit la Philosophie
Jusqu'en ce pays enchanté
Où folâtre la Poésie.

1747. Vous donnez fur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons, vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi (*), vous approfondiffez la métaphyfique, vous écrivez les mémoires d'un fiècle dont vous êtes le premier homme ; enfin vous faites des vers, et affurément vous en faites plus que moi qui n'en peux plus et qui laiffe là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont vous régalez M. de *Maurepas*; mais j'avais déjà l'épître dont vous avez honoré le préfident de votre académie ; ils font très-jolis. Le *du Gué-Trouin* demi-homme et demi-marfouin eft bien plaifant ; mais l'*épître fur la vanité de la gloire et de l'intérêt* me charme encore davantage

Le portrait de l'infulaire

Qui de fon cabinet penfe agiter la terre,
De fes propres fujets habile féducteur,
Des princes et des rois dangereux corrupteur, etc.

eft un morceau de la plus grande force et de la plus grande beauté. Tous les travers de l'homme font fort bien touchés dans cette épître.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés ;
De nos vaines témérités
Vos vers font la fidelle hiftoire :
On peut fronder les vanités
Quand on eft au fein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'*ode fur la guerre* eft de quelque pauvre citoyen, bon poëte, laffé de payer

(*) La paix de Drefde, du 25 décembre 1745.

le dixième et le dixième du dixième, et de voir ravager sa terre ; point du tout ; elle est du roi qui a commencé la noise, qui a gagné les armes à la main une province et cinq batailles. 1747.

Sire, votre Majesté fait de beaux vers ; mais elle se moque du monde. Toutefois qui sait si vous ne pensez pas tout cela quand vous écrivez ? Il se peut très-bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont signé les ordres pour assembler des armées. On est animé aujourd'hui par les passions des héros ; demain on pensera en philosophe. Tout cela s'accorde à merveille, selon que les roues de la machine pensante sont montées ; et je vous assure que votre personne m'est la preuve de ce que vous daignâtes m'écrire il y a dix ans, sur la liberté de l'homme.

J'ai relu, il n'y a pas long-temps, ce petit morceau ; il fait trembler ; et plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de votre Majesté. J'avais grande envie que nous fussions libres ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine est faite ; je la remercie, moi, de ce qu'elle a été montée pour écrire l'*épître à Hermotime.*

Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimait Aristote et méditait son livre.
Heureux si sa raison plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus !

1747. *Mais ce même Alexandre apaisant sa furie,*
En faveur de Pindare épargna sa patrie.

Personne n'a fait en France de meilleurs vers que ceux-là, et il y en a beaucoup dans cette épître qui ont autant de force, de clarté et d'élégance. Votre Majesté a déjà peut-être lu Catilina; elle verra si nos académiciens écrivent aussi bien qu'elle.

Grand merci, Sire, de ce que dans votre ode sur votre académie vous daignez employer dans les chutes des strophes les trois petits vers de trois pieds; c'est une mesure dont je croyais m'être seul servi. Vous la consacrez en l'embellissant. Je ne connais guère de mesure plus harmonieuse; il y a peu d'oreilles qui sentent ces délicatesses; votre géomètre borgne (1) dont votre Majesté parle, n'en fait rien. Nous sommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaissons; le reste est profane. Il faudrait que tous les adeptes fussent à votre cour.

LETTRE XC.

DU ROI.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris; on ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie pour la laisser vieillir dans un porte-feuille. Je vous devine; avouez donc

(1) Ce géomètre borgne est *Léonard Euler*, l'un des plus grands hommes de notre siècle; il est très-vrai qu'il ne se connaissait pas en vers français.

que cette pièce a été compofée pour notre théâtre de Berlin : à coup sûr, c'eft une galanterie que vous 1747. me faites et que votre difcrétion ou votre modeftie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercîmens à la lettre, et j'attends la pièce pour l'applaudir ; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injuftice extrême de la part du public ou plutôt les intrigues et les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'hiftoire : fuivez, puifqu'il le faut, cette impulfion étrangère ; je ne m'y oppofe pas. L'ouvrage qui m'occupe n'eft point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon perfonnel n'y entre pour rien. C'eft une fatuité en tout homme de fe croire un être affez remarquable pour que tout l'univers foit informé du détail de ce qui concerne fon individu. Je peins en grand le bouleverfement de l'Europe ; je me fuis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables ; et j'ai affaifonné ces récits de réflexions fur les caufes des événemens et fur les différens effets qu'une même chofe produit quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez font fans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeufe énumération de cent minuties, et vous avez raifon fur ce fujet ; cependant il faut diftinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart

1747. du temps. Si on lisait une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, et où il n'omît pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule ; mais on ne dirait pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision et vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, et qui exposent pour ainsi dire l'ame de ses opérations ; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre qui défend la patrie et sauve les peuples d'une ruine prochaine n'en aurait-elle pas ?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille ; aussi-bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public. J'ai pensé très-sérieusement trépasser ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite ; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là-bas, j'aurais guetté *Lucrèce* et *Virgile*, jusqu'au moment que je vous aurais vu arriver ; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curiosité sur l'infini et sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage.

Vous

Vous me faites espérer de vous revoir : je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoute pas grand'foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu ; 1747.

Car je t'aime toujours tout ingrat et vaurien,
Et ma facilité fait grâce à ta faiblesse ;
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de *Richelieu* a vu des dauphines, des fêtes, des cérémonies et des fats ; c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi j'ai vu le petit *Paulmy* aussi doux qu'aimable et spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant, et il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation ; il doit être à présent à Paris. Je vous prie de lui faire mes complimens, et de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la duchesse de Wirtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; et les seuls qui méritent votre confiance ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu ; puisse la nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci, et vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres et pour l'honneur de l'esprit humain !

LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

1747.

Les fileuſes des deſtinées,
Les Parques ayant mille fois
Entendu les ames damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes ſi bien tournées,
De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant visite,
Atropos vint avec le temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et diſcours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle aperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte et votre épée;
Elle ſongea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par ſa lyre,
Et qu'Alcide par ſa valeur,
La bravèrent dans ſon empire,
Elle trembla quand elle vit
Ce grand homme qui réunit

1747.

Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide ;
Doublement elle vous craignit ,
Et jetant ſon ciſeau perfide ,
Chez ſes ſœurs elle s'en alla ,
Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle ,
Brillante , dorée , immortelle ,
Et la même que pour Louis ;
Car vous êtes tous deux amis :
Tous deux vous forcez des murailles ,
Tous deux vous gagnez des batailles
Contre les mêmes ennemis :
Vous régnez ſur des cœurs ſoumis ,
L'un à Berlin , l'autre à Verſailles.
Tous deux un jour ... mais je finis.
Il eſt trop aiſé de déplaire
Quand on parle aux trois trop long-temps ;
Comparer deux héros vivans
N'eſt pas une petite affaire.

Vraiment , Sire , je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées , et je ferais bien loin de plaiſanter , ſi votre lettre , en me raſſurant , ne m'avait inſpiré de la gaieté. La Renommée qui a toujours ſes cent bouches ouvertes pour parler des rois , et qui en ouvre mille pour vous , avait dit ici que votre Majeſté était à l'extrémité , et qu'il y avait très-peu d'eſpérance. Cette mauvaiſe nouvelle , Sire , vous aurait fait grand plaiſir , ſi vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut conſterné , et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos Etats. Vous auriez joui de toute votre renommée , vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique ſur un peuple ſenſible ;

1747. vous auriez fenti toute la douceur d'être chéri d'une nation qui, avec tous fes défauts, eft peut-être dans l'univers la feule difpenfatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que les Anglais ; les Italiens ne font rien ; les Efpagnols n'ont plus guère de héros, et n'ont pas un écrivain ; les monades de *Leibnitz* en Allemagne et l'harmonie préétablie n'immortaliferaient aucun grand homme. Vous favez, Sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie ; mais j'ofe affurer qu'elle eft la feule qui élève des monumens à la gloire des grands hommes qui ne font pas nés dans fon fein.

Pour moi, Sire, votre péril me fit frémir, et me coûta bien des larmes. Ce fut M. de *Paulmy* qui m'apprit que votre Majefté fe portait bien, et qui me rendit ma joie.

Je ferais tenté de croire que les pilules de *Sthal* doivent faire du bien au roi de Pruffe ; elles ont été inventées à Berlin, et elles m'ont prefque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommodé mon corps cacochyme, que ne feront-elles point au tempérament d'un héros ?

LETTRE XCII.

DU ROI.

24 avril.

VOUS rendez la mort fi galante,
Et le Tartare fi charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon efprit et le tente
D'en tâter pour quelque moment ;

1747.

Mais, de cette demeure ſombre
Où Proſerpine avec Pluton
Gouverne le funeſte nombre
D'habitans du noir Phlégéton,
Je n'ai point vu revenir d'ombre.
J'ignore ſi dans ce canton
Les beaux eſprits ont le bon ton;
Et le voyage eſt de nature
Qu'en s'embarquant avec Caron
La retraite n'eſt pas trop ſûre.
Laiſſons donc à la Fiction
La tranquille poſſeſſion
Du royaume de l'autre monde,
Source où l'imagination,
En nouveautés toujours féconde,
Puiſe le ſyſtême où ſe fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule
Y place ſon plus doux eſpoir;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle,
S'il faut lui dorer la pilule
Pour l'envoyer tout conſolé,
Bien leſté, faintement huilé,
Paſſer en pompe triomphale
Au bord de la rive infernale;
Moi qui ne ſuis point affublé
De viſion théologale,
Je préfère à cette morale
La ſolide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laiſſe la félicité

1747.

Dont on prétend qu'elle eſt ſuivie
A quelque docteur entêté,
Dont l'ame au plaiſir engourdie
Ne vit que dans l'éternité ;
A cette engeance triſte et folle
Des Mallebranches de l'école,
Grands alambiqueurs d'argumens,
Dont la raiſon et le bon ſens
Subtilement des bancs s'envole ;
Attendant un Roland nouveau
Qui par pitié pour leur cerveau,
Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne ſans foibleſſe
Aux plaiſirs que m'offrent mes goûts ;
Et lorſque mon démon m'oppreſſe,
Aux riches ſources du Permeſſe
J'oſe encor puiſer quelquefois.
Mais l'âge fane ma jeuneſſe ;
Mon front ſillonné par ſes doigts
M'apprend, hélas ! que la vieilleſſe
Vient pour me ranger ſous ſes lois.

Adieu, beaux jours, plaiſirs, folie,
Brillante imagination,
Enfans de mon naiſſant génie ;
Adieu, pétillante ſaillie,
Vos charmes ſont hors de ſaiſon ;
Et la ſageſſe, me dit-on,
Doit ſur la phyſionomie
D'un républicain de Platon
Imprimer l'air froid de Caton.

Adieu, beaux vers, douce harmonie,
Frénétique métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre et de la raifon.
Ma mufe du Pinde profcrite
M'avertit que fon Dieu la quitte:
Ainfi donc j'abandonnerai
Cette féduifante carrière:
Mais tant que je vous y verrai,
Affis auprès de la barrière,
Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'eft en vérité rien au-deffus de vos vers. J'en ai vu que vous adreffez à *Algarotti* qui font charmans, mais ceux qui font pour moi font encore au-deffus des autres.

La Sémiramis m'eft parvenue en même temps, remplie de grandes beautés de détail et de ces fuperbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne fais cependant fi les fpectres et les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donneront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'efprit du dix-huitième fiècle fe prête à ce merveilleux lorfqu'il eft en récit, et c'eft un peu hafarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand *Ninus* faffe des profélytes. Ceux qui croient à peine en DIEU doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle fur le théâtre.

Je hafarde peut-être trop de vous expofer mes doutes fur une chofe dont je ne fuis pas juge compétent. Si c'était quelque manifefte, quelque alliance,

1747. ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raiſonner plus à mon aiſe, et bavarder politique ; ce qui eſt le plus ſouvent traveſtir en héroïſme la fourberie des hommes.

Je me ſuis à préſent enfoncé dans l'hiſtoire ; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres que de ſavoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à préſent ; je vous conſerve toujours mon eſtime, et je ſuis toujours dans les diſpoſitions de vous recevoir ici avec empreſſement. Adieu.

FÉDÉRIC.

Faites, je vous prie, mes complimens à madame *du Châtelet*, et remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

LETTRE XCIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 29 de novembre.

1748. En vain veux-je vous arrêter ;
Partez donc, indiſcrète Muſe,
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugelas récuſe,
Et chez l'Homère des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuſe.

Quels font vos étranges exploits ? 1748.
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de fa voix profane
Le chantre aimable de nos bois ?

Et vous, babillarde caillette,
Allez, fans raifon, fans fujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter fa trompette
Par les fons de mon flageolet.

Partez donc, je n'y fais que faire.
Puifqu'il le faut, voyez, Voltaire,
Le fatras énorme et complet
De mille rimes infenfées
Qui, malgré moi, comme il leur plaît,
Ont défiguré mes penfées ;
Mais fur-tout gardez le fecret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma mufe ou à mon efprit ; j'y ajoutais encore quelques réflexions. *Voltaire*, leur difais-je, eft malheureux ; un libraire avide de fes ouvrages, ou quelque éditeur familier lui volera un jour fa caffette, et vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver et de paraître dans le monde malgré vous ; mais fentant que cette réflexion n'eft qu'un effet de l'amour propre, j'opinai pour le départ des vers, trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre caffette, ferviraient mieux dans la tabagie du roi *Stanislas*. Qu'on les brûle ! c'eft la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi *Stanislas*,

1748. je trouve qu'il mène une vie fort heureuſe ; on dit qu'il enfume madame *du Châtelet* et le gentilhomme ordinaire de la chambre de *Louis XV*, c'eſt-à-dire qu'il ne peut ſe paſſer de vous deux. Cela eſt raiſonnable, cela eſt bien. Le ſort des hommes eſt bien différent; tandis qu'il jouit de tous les plaiſirs, moi pauvre fou, peut-être maudit de DIEU, je verſifie. Paſſons à des ſujets plus graves. Savez-vous bien que je me ſuis mis en colère contre vous, et cela tout de bon. Comment pourrait-on ne point ſe fâcher ? car

Du plus bel eſprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçu depuis un an
Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'eſt, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone ;
Cette nouvelle Tiſiphone
Fait-elle oublier des amis ?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuſe,
Où, vainqueur de ſes ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuſe
Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un eſprit ſublime et profond.
D'où vient donc ce ſilence étrange ?
On dirait qu'un beau jour Caron,
Inſpiré par un mauvais ange,
Vous a tranſporté chez Pluton,

1748.

Dans ce manoir funeste et sombre
Où le sot vaut l'homme d'esprit,
D'où jamais ne sortit une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.

Cependant un bruit court en ville.
De Paris l'on mande tout bas
Que Voltaire est à Lunéville ;
Mais quels contes ne fait-on pas ?
Un instant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, sont vos galans ;
L'un roi sans peuple, et sans couronne,
L'autre si puissant qu'il en donne
A ses beaux-fils, à ses parens.

Au nombre des rois vos amans
J'en ajouterais un troisième ;
Mais la décence et le bon sens
M'ont empêché depuis long-temps
D'oser vous parler de moi-même.

Malgré ce silence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point : Vaillant fils de *Télamon*, ranimez votre courage aujourd'hui que tous vos généreux compagnons sont hors de combat, et que le sort des Grecs dépend de votre bras. Mais, achevez l'histoire de *Louis le grand :* et ayant eu l'honneur de donner à la France un *Virgile*, ajoutez-y la gloire de lui donner un *Arioste*.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaise humeur. Je trouve que comme vous n'êtes point à

1748. Paris, vous feriez tout aussi bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame *du Châtelet* est une femme à composition, je lui propose de lui emprunter son *Voltaire* à gage. Nous avons ici un gros cyclope de géomètre que nous lui engagerons contre le bel esprit ; mais qu'elle se détermine vîte. Si elle souscrit au marché, il n'y a point de temps à perdre. Il ne reste plus qu'un œil à notre homme ; et une courbe nouvelle qu'il calcule à présent pourrait le rendre aveugle tout-à-fait avant que notre marché fût conclu. Faites-moi savoir sa réponse, et recevez en même temps de bonne part les profondes salutations que ma muse fait à votre puissant génie. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

De Potsdam, le 13 février.

1749. Je reçois avec plaisir deux de vos lettres à la fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru assez ridicule. Il me semble que c'est *Thersite* qui veut faire assaut de valeur contre *Achille*. J'espérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces, comme vous en usiez autrefois lorsque j'étais habitant de Remusberg, où le pauvre *Keyserling* que je regrette et que je regretterai toujours, vous admirait. Mais *Voltaire* devenu courtisan ne sait donner que des

louanges ; le métier en eſt, je l'avoue, moins dangereux. Ne penſez pas cependant que ma gloire poëtique ſe fût offenſée de vos corrections ; je n'ai point la fatuité de préſumer qu'un allemand faſſe de bons vers français. 1749.

La critique douce et civile
Pour un auteur eſt un grand bien ;
Dans ſon amour propre imbécille,
Sur ſes défauts il ne voit rien.
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Bleſſe à la vérité ſes yeux,
Mais bientôt il n'en voit que mieux ;
Il corrige, il devient ſévère.
Qui tend à la perfection,
Limant, poliſſant ſon ouvrage,
Diſtingue la correction
De la ſatire et de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner ; je ſens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me diſiez comment.

Ne penſez-vous pas que de bien faire des vers eſt un acheminement pour bien écrire en proſe ? le ſtyle n'en deviendrait-il pas plus énergique, ſur-tout ſi l'on prend garde de ne point charger la proſe d'épithètes, de périphraſe et de tours trop poëtiques ?

J'aime beaucoup la philoſophie et les vers. Quand je dis philoſophie, je n'entends ni la géométrie ni la métaphyſique : la première quoique ſublime n'eſt point faite pour le commerce des hommes ; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'anglais ; qu'il gouverne

1749. le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite ; pour la métaphyſique, c'eſt, comme vous le dites très-bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices et des abymes ; et je me perſuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ſes ſecrets, mais pour coopérer au plan qu'elle s'eſt propoſé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie ; et ne nous embarraſſons point ſi ce ſont des mobiles ſupérieurs qui nous font agir, ou ſi c'eſt notre liberté. Si cependant j'oſais haſarder mon ſentiment ſur cette matière, il me ſemble que ce ſont nos paſſions et les conjonctures dans leſquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne ſais point ce qu'on en pourra conclure. Je ſens bien que c'eſt ma volonté qui me fait faire des vers tant bons que mauvais ; mais j'ignore ſi c'eſt une impulſion étrangère qui m'y force : toutefois lui devrais-je ſavoir mauvais gré de ne pas mieux m'inſpirer.

Ne vous étonnez point de mon *ode ſur la guerre* ; ce ſont, je vous aſſure, mes ſentimens. Diſtinguez l'homme d'état du philoſophe, et ſachez qu'on peut faire la guerre par raiſon, qu'on peut être politique par devoir et philoſophe par inclination. Les hommes ne ſont preſque jamais placés dans le monde ſelon leur choix : de-là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de miniſtres et de princes, mauvais.

> Si tout était bien aſſorti
> Sur ce ridicule hémiſphère,
> L'ouvrier, quittant ſon outil,
> Serait amiral ou corſaire ;

Le roi peut-être charbonnier ; 1749.
Le général un maltotier ;
Le berger maître de la terre ;
L'auteur un grand foudre de guerre ;
Mais rassurons-nous là-dessus,
Chacun conservera sa place ;
Le monde va par ses vieux us ;
Et jusqu'à la dernière race
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je pense de la tragédie de *Crébillon.* J'admire l'auteur de Rhadamiste, d'Electre et de Sémiramis, qui sont de toute beauté ; et le Catilina de *Crébillon* me paraît l'Attila de *Corneille*, avec cette différence, que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur pour la fabrique des vers. Il paraît que *Crébillon* a trop défiguré un trait de l'histoire romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet, *Crébillon* ne conserve que le caractère de *Catilina. Cicéron*, *Caton*, la république romaine et le fond de la pièce, tout est si fort changé et même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même *Crébillon* a manqué d'intéresser ses auditeurs. *Catilina* y est un fourbe furieux que l'on voudrait voir punir, et la république romaine un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il fallait peindre Rome grande, et les supports de sa liberté aussi généreux que sages et vertueux ; alors le parterre serait devenu citoyen romain, et aurait tremblé avec *Cicéron* sur les entreprises audacieuses de *Catilina.* De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la

1749. conjuration soit clairement développé ; on ignore quel était le véritable dessein de *Catilina* ; et il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène ; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à *Catilina* : on peut retrancher de la pièce, sans y rien changer, *Lentulus* et les ambassadeurs gaulois qui ne font que des personnages inutiles, pas même épisodiques. Le quatrième acte est le plus mauvais de tous ; ce n'est qu'un persifflage ; et dans le cinquième acte, *Catilina* vient se tuer dans le temple, parce que l'auteur avait besoin d'une catastrophe. Il n'y a aucune raison valable qui l'amène là ; il semble qu'il devait sortir de Rome comme fit effectivement le vrai *Catilina.*

Ce n'est que la beauté de l'élocution et le caractère de *Catilina* qui soutiennent cette pièce sur le théâtre français. Par exemple, lorsque *Catilina* est amoureux, c'est comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être.

C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de *Cicéron* et de *Caton* ?

Timide, soupçonneux et prodigue de plaintes, *etc.*

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique est aisée et que l'art est difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été ; si cela se peut,

peut, et que vous faſſiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaiſir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers ou environ, dont *Valory* eſt le héros ; il n'y manque que cette ſervante qui alluma dans vos ſens des feux ſéditieux que ſa pudeur ſut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez ſans dents, ſans oreilles, ſans yeux et ſans jambes, ſi vous ne le pouvez autrement : pourvu que ce je ne ſais quoi qui vous fait penſer et qui vous inſpire de ſi belles choſes, ſoit du voyage, cela me ſuffit. Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de *Louis XV*, mais je verrai avec plus de ſatisfaction encore la fin du *Siècle de Louis XIV*. Vous n'achevez rien et cet ouvrage ſeul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte français, et que *Voltaire* et *Monteſquieu* qui écrivent en proſe. Si vous faites divorce avec les Muſes, à qui ſera-t-il déſormais permis d'écrire ? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on ſoutenir la lecture ? 1749.

Ne boudez donc point avec le public, et n'imitez point le dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob*, qui punit les crimes des pères juſqu'à la quatrième génération. Les perſécutions de l'envie ſon un tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques miſérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations et la poſtérité en feront les dupes. Malgré la vétuſté des temps nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome : les cris d'*Eſchine* n'obſcurciſſent point la gloire de *Démoſthènes* ; et quoi qu'en diſe *Lucain*, *Céſar* paſſe

1749. et passera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous serez divinisé après votre mort. Cependant ne vous hâtez pas de devenir dieu ; contentez-vous d'avoir votre apothéose en poche, et d'être estimé de toutes les personnes qui sont au-dessus de l'envie et des préjugés, au nombre desquelles je vous prie de me compter.

LETTRE XCV.

DU ROI.

De Potsdam, le 5 mars.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules soient des dragées ; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à d'*Arget* de vous envoyer de ces pilules qui ont une si grande réputation en France, et que le défunt *Stahl* fesait faire par son cocher : il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes en vérité bien singulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi ! vous avez l'esprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en sont pas moins des assassins !

Vous n'avez plus qu'un pas à faire, 1749.
Et je vois mon dévot Voltaire
Nafiller chez les capucins.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir ; il n'y a de vrai bien en ce monde que la fanté ; que ce foit les pilules, le féné ou les clyftères qui vous rétabliffent, peu importe : les moyens font indifférens, pourvu que j'aie encore le plaifir de vous entendre ; car il ne fera plus poffible de vous voir : vous devez être tout-à-fait invifible à préfent.

Malgré la forbonne plénière,
J'avais fermement dans l'efprit
Que l'homme n'eft qu'une matière
Qui naît, végette et fe détruit :
De cette opinion qu'on blâme
Je reconnais enfin les torts ;
Car j'admire votre belle ame,
Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une épître qui contient l'apologie de ces pauvres rois contre lefquels tout l'univers glofe, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai fucceffivement : c'eft mon délaffement que de faire des vers. Si je péche du côté de l'élocution, du moins trouverez-vous des chofes dans mes épîtres, et point de ce paralogifme vain de cette crême fouettée qui n'étale que des mots et point de penfées. Ce n'eft qu'à vous autres, *Virgiles* et *Horaces* français, qu'il eft permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux,

cette variété de tours, de paſſer naturellement du
1749. ſtyle ſérieux à l'enjoué, et d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon ſens.

Nous autres étrangers qui ne renonçons pas pour notre part à la raiſon, nous ſentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuſes de la poéſie françaiſe. Cette étude demande un homme tout entier; mille devoirs, mille occupations me diſtraient. Je ſuis un galérien enchaîné ſur le vaiſſeau de l'Etat, ou comme un pilote qui n'oſe ni quitter le gouvernail ni s'endormir ſans craindre le ſort du malheureux *Palinure*. Les Muſes demandent des retraites et une entière égalité d'ame dont je ne peux preſque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt; ma muſe ſe refroidit, et mon eſprit ne ſe remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui ſont des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey, dans les priſons de la baſtille comme ſur des paillaſſes en voyage; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre; c'eſt un ananas qui porte dans des ſerres, et qui périt en plein air.

Adieu; paſſez par tous les remèdes que vous voudrez, mais ſur-tout ne trompez pas mes eſpérances, et venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre uſage, et des vers en votre honneur.

LETTRE XCVI.

DU ROI.

Avril.

DANS votre profe délicate 1749.
Vous avancez très-poliment
Que je ne fuis qu'un automate,
Un ftoïque fans fentiment ;
Mes larmes coulent pour Electre,
Je fuis fenfible à l'amitié,
Mais le plus héroïque fpectre
Ne m'infpire que la pitié.

Votre cardinal *Quirini* eft bien digne du temps des fpectres et des fortiléges : vous connaiffez votre monde ; et c'était bien s'adreffer, de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre fe trouvait obligé en confcience de trembler devant l'ombre de *Ninus* ; je vous réponds que le bibliothécaire de fa Sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne fuis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un fentiment différent, et de vous dire ingénument ce que je penfe de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en eft pas moins l'ombre de *Ninus* : c'eft cette ombre qui infpire des remords dévorans à fa veuve parricide ; c'eft l'ombre qui permet galamment à fa veuve de convoler en fecondes noces. L'ombre

1749. fait entendre du fond de son tombeau une voix gémissante à son fils; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, et attérer la ville de Babylone; il arme enfin son fils du poignard dont *Ninias* assassine sa mère. Il est si vrai que défunt *Ninus* fait le nœud de votre tragédie, que sans les rêves et les apparitions différentes de cette ame errante, la pièce ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrais celui du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même sincérité, que les caractères sont soutenus à merveille, que la vérité parle par vos acteurs, que l'enchaînure des scènes est faite avec un grand art. *Sémiramis* inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux *Assur*, mis en opposition avec le fier et généreux *Ninias*, forme un contraste admirable; on déteste le premier; aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à *Ninias*; mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre *Azéma* qu'elle porte des paquets, et que ses quiproquo soient la cause de la catastrophe; toute la pièce est versifiée avec force, les vers me paraissent de la plus belle harmonie, et dignes de l'auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir représenter, parce que le spectre me paraîtrait risible, et que cela ferait contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie et de rire à la comédie.

Du temps de Plaute et d'Euripide,
Le parterre morigéné
Suivait ce goût ſage et ſolide ;
Par malheur il eſt ſuranné.

1749.

Vous dirai-je encore un mot ſur la tragédie ? Les grandes paſſions me plaiſent ſur le théâtre ; je ſens une ſatisfaction ſecrète lorſque l'auteur trouve moyen de remuer et de tranſporter mon ame par la force de ſon éloquence ; mais ma délicateſſe ſouffre lorſque les paſſions héroïques ſortent de la vraiſemblance. Les machines ſont trop outrées dans un ſpectacle ; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation et plus de naturel. Le ſublime outré donne dans l'extravagance ; *Charles XII* a été le ſeul homme de tout ce ſiècle qui eut ce caractère théâtral ; mais pour le bonheur du genre humain les *Charles XII* ſont rares. Il y a une Mariamne de *Triſtan* qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos.....

Ce n'eſt pas certainement comme nous parlons ; apparemment que c'eſt le langage des habitans de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action ; pour qu'une tragédie me plaiſe, il faut que les perſonnages ne montrent les paſſions que telles qu'elles ſont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons, ni comme des anges, car ils ne ſont ni l'un ni l'autre, mais puiſer leurs traits dans la nature.

1749. Pardon, mon cher *Voltaire*, de cette difcuffion; je vous parle comme fefait la fervante de *Molière*; je vous rends compte des impreffions que les chofes font fur mon ame ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir, l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre; ce qui eft digne de vous; et j'ai été furpris que nous nous foyons rencontrés, fans le favoir, dans le choix du même fujet. Les regrets que me caufait la perte de quelques amis, me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaiffance; et je compofai ce petit ouvrage où le cœur eut plus de part que l'efprit; mais ce qu'il y a de fingulier, c'eft que le mien eft en vers, et celui du poëte en profe. *Racine* n'eut de fa vie de triomphe plus éclatant que lorfqu'il traitait le même fujet que *Pradon*. J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre éloge. Votre profe apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je fois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adrefferai fera conçue en ces termes:

O Dieux qui douez les poëtes
De tant de fublimes faveurs,
Ah! rendez vos grâces parfaites,
Et qu'ils foient un peu moins menteurs!

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-fouci; et fi vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.*

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

1749.

J'AURAI l'honneur d'être purgé
De la main royale et chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner l'Autriche et la Hongrie.

Grand Prince, je vous remercie
Des falutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoifie.

L'inventeur de la poéfie,
Ce dieu que fi bien vous fervez,
Ce dieu dont l'efprit vous domine,
Fut auffi, comme vous favez,
L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez aux champs de Mars
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préfide aux arts
Eft maître dans l'art de la guerre.

C'eft peu d'avoir, par maint écrit,
Etendu votre renommée;
L'Autriche à fes dépens apprit
Ce que vaut un homme d'efprit
Qui conduit une bonne armée.

1749.

Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'hommie,
Avec ardeur il entreprend ;
Jamais sot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre Majesté à Neis ou à Glogau, fesant quelques bonnes épigrammes contre les Russes. Je vous supplie, Sire, d'en faire aussi contre le mois de mai qui mérite si peu le nom de printemps, et pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai est l'emblème des réputations mal acquises. Si les pilules dont votre Majesté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de *Valory*; l'espèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue, j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu ; c'est de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le Midi, comme Naples et la Sicile, ou le royaume de Grenade et l'Andalousie. Il y a plaisir à vivre dans ces pays-là ; l'on y a toujours chaud. Votre Majesté ne manquerait pas de les visiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y ferais un courtisan très-assidu. Je vous parlerais de vers ou de prose sous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée ; je jeterais des fleurs sur les tombeaux des *Keyserling* et du successeur de *la Croze* (1) que votre Majesté avait si heureusement

(1) Erudit célèbre.

arraché à l'Eglise pour l'attacher à votre personne ; et je voudrais comme eux mourir fort tard à votre service ; car en vérité, Sire, il est bien triste de vivre si long-temps loin de *Frédéric le grand.* 1749.

LETTRE XCVIII.

DU ROI.

Le 16 de mai.

VOILA ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchise ; oui, votre critique m'instruit plus en deux lignes, que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers que vous avez trouvés passables, sont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la pensée, la césure et la rime se trouvent en opposition, alors je fais de mauvais vers, et je ne suis pas heureux en corrections.

Vous ne vous appercevez pas des difficultés qu'il me faut surmonter pour faire passablement quelques strophes. Une heureuse disposition de la nature, un génie facile et fécond vous ont rendu poëte sans qu'il vous en ait rien coûté : je rends justice à l'infériorité de mes talens ; je nage dans cet océan poëtique avec des joncs et des vessies sous les bras. Je n'écris pas aussi-bien que je pense ; mes idées sont souvent plus fortes que mes expressions, et dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.

J'étudie à présent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes

1749. fautes précédentes ; mais il en reste encore tant à éviter, qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me sauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'instruire : si l'extrême envie que j'ai d'apprendre, et de réussir dans une science qui de tout temps a fait ma passion, peut vous récompenser de vos peines, vous aurez lieu d'être satisfait.

J'aime les arts par la raison qu'en donne *Cicéron*. Je ne m'élève point aux sciences par la raison que les belles-lettres sont utiles en tout temps, et qu'avec tout l'algèbre du monde, on n'est souvent qu'un sot lorsqu'on ne sait pas autre chose. Peut-être dans dix ans la société tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des songe-creux d'algébristes auront quarrées laborieusement. J'en félicité d'avance la postérité ; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une scientifique extravagance. Tout ce qui n'est ni utile ni agréable, ne vaut rien. Quant aux choses utiles, elles sont toutes trouvées ; et pour les agréables, j'espère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni prose ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, et j'ai tout un fatras poëtique dont vous pourrez faire la dissection ; cela vaut mieux que de critiquer *Crébillon* ou quelque autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes aussi grossières ni en aussi grand nombre que dans mes ouvrages.

Il n'y a que des chardons à cueillir sur les bords de la Néva, et point de lauriers : ne vous imaginez

point que j'aille là pour faire mon bonheur ; vous me trouverez ici, pacifique citoyen de Sans-fouci, menant la vie d'un particulier philofophe. 1749.

Si vous aimez à préfent le bruit et l'éclat, je vous confeille de ne point venir ici ; mais fi une vie douce et unie ne vous déplaît pas, venez, et rempliffez vos promeffes. Mandez-moi précifément le jour que vous partirez ; et fi la marquife *du Châtelet* eft une ufurière, je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages, et pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour fon poëte, fon bel efprit, fon . . etc.

Adieu ; j'attends votre réponfe.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCIX.

DU ROI.

Le 10 de juin.

JAMAIS on n'a fait d'auffi jolis vers pour des pilules ; ce n'eft point parce que j'y fuis loué : je connais en cela l'ufage des rois et des poëtes ; mais en fefant abftraction de ce qui me regarde, je trouve ces vers charmans.

Si des purgatifs produifent d'auffi bons vers, je pourrais bien prendre une prife de féné pour voir ce qu'elle opérera fur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme fe trouve être une ode ; je vous l'envoie avec une épigramme

contre les médecins. J'ai lieu d'être un peu de mauvaife
1749. humeur contre leurs procédés ; j'ai la goutte, et ils ont penfé me tuer à force de fudorifiques.

Ecoutez j'ai la folie de vous voir ; ce fera une trahifon fi vous ne voulez pas vous prêter à me faire paffer cette fantaifie. Je veux étudier avec vous ; j'ai du loifir cette année, DIEU fait fi j'en aurai une autre. Mais, pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie, je vous enverrai une douzaine de certificats par lefquels vous apprendrez que ce climat n'eft pas tout-à-fait fans aménité.

On fait aller fon corps comme l'on veut. Lorfque l'ame dit : Marche ; il obéit. Voilà un de vos propres apophtegmes dont je veux bien vous faire reffouvenir.

Madame *du Châtelet* accouche dans le mois de feptembre ; vous n'êtes pas une fage-femme, ainfi elle fera fort bien fes couches fans vous ; et, s'il le faut, vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaifirs que l'on fait aux gens, fans fe faire tirer l'oreille, font de meilleure grâce et plus agréables que lorfqu'on fe fait tant folliciter.

Si je vous gronde, c'eft que c'eft l'ufage des goutteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais je n'en ferai pas la dupe, et je verrai bien fi vous m'aimez férieufement, ou fi tout ce que vous me dites n'eft qu'un verbiage de tragédie.

FÉDÉRIC.

LETTRE C.

DU ROI.

A Sans-fouci, le 15 de juillet.

Des lois de l'homicide Mars
Bellisle peut m'inftruire en maître, 1749.
Mais du bon goût et des beaux arts
Il n'eft que vous qui pouvez l'être ;
Vous qui parlez comme les dieux
Leur fublime et charmant langage,
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage,
Vous qui menez vingt arts de front,
Et qui joignez dans votre ftyle
A la profe de Cicéron
Des vers tels qu'en fefait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût et le département du Parnaffe. Il faut que chacun faffe fon métier. Lorfque le maréchal de *Bellisle* vétillera fur la pureté du langage, *Bruhl* donnera des leçons militaires et fera des commentaires fur les campagnes du grand *Turenne*, et je compoferai un traité fur la vérité de la religion chrétienne.

Votre académie devient plaifante dans fes choix. Ces juges de la langue françaife vont abandonner

1749. *Vaugelas* pour le bréviaire ; cela paraît un peu ſingulier aux étrangers.

Enfin donc votre académie
Va faire un couvent de dévots :
L'art de penſer et le génie
En ſont exclus par les cagots.

Qui veut le ſuffrage et l'eſtime
De ces quarante perroquets,
N'a qu'à ſavoir ſon catéchiſme,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile
Apollon et les doctes ſœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous et Belliſle.

Vous êtes, mon cher *Voltaire*, comme les mauvais chrétiens ; vous renvoyez votre converſion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des eſpérances pour l'été, vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'*Apollon*, comme dieu de la médecine, vous ordonne de préſider aux couches de madame *du Châtelet*. Le nom ſacré de l'amitié m'impoſe ſilence, et je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à préſent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites, et quelques petites pièces, afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme quel en eſt le ſujet. Le fond de l'hiſtoire eſt vrai. D'*Arget*, alors ſecretaire de *Valory*, fut enlevé de nuit, par un

partiſan

partisan autrichien, dans une chambre voisine de celle où couchait son maître. La surprise de *Franquini* fut extrême quand il s'aperçut qu'il tenait le secrétaire au lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme, n'est que fiction; vous le verrez ici, car il n'est pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de *Raphaël* et le pinceau de *Rubens*, j'essayerais mes forces en peignant les grandes actions des hommes; mais avec les talens de *Calot* on ne fait que des charges et des caricatures. 1749.

J'ai vu ici le héros de la France, ce saxon, ce *Turenne* du siècle de *Louis XV*; je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue française, mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles; il m'a dit à cette occasion que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que Nanine avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraissait de vos ouvrages dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuscrit, à présent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit; et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition.

Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici; sinon, craignez l'épigramme: le hasard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager.

Adieu; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pousser.

FÉDÉRIC.

LETTRE CI.

DU ROI.

A Sans-fouci, le 15 d'augufte.

1749. Si mes vers ont contribué à l'épître que je viens de recevoir (1), je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui affifta à la lecture de cette épître s'écria dans une efpèce d'enthoufiafme: *Voltaire et le maréchal de Saxe ont le même fort; ils ont plus de vigueur dans leur agonie que d'autres en pleine fanté.* .

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux; vous m'affurez que mes vers ont excité votre verve, et les vôtres ont penfé me faire abjurer la poéfie. Je me trouve fi ignorant dans votre langue, et fi fec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous favez malheureufement ce que font les vœux des poëtes, les zéphyrs les emportent fur leurs ailes, et notre fouvenir s'envole avec eux.

Il faut être français et poffèder vos talens pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface; je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils font remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur inftrument la moitié de leur vie, et en touchent l'autre. Je paffe la mienne à écrire, et fur-tout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de févérité fur moi-même.

Soyez fûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un *Virgile* qui veut bien me

(1) Voyez le *Commentaire hiftorique*, page 149, Mél. littér. tome II.

servir de *Quintilien*. *Lucine* est bien oiseuse, à mon gré; je voudrais que madame *du Châtelet* se dépêchât, et vous aussi. Vous pensez ne faire qu'un saut du baptême de Cirey à la messe de notre nouvelle église. La charité est éteinte dans le cœur des chrétiens; les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette église; et à moins que de vouloir entendre la messe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire. 1749.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous serez sur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux. Je sais bien que *Pégase* vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité: je vous la souhaite le plus tard possible, en vous assurant que vous ne serez pas reçu avec moins d'empressement que vous n'êtes attendu avec impatience.

FÉDÉRIC.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lunéville, le 18 auguste.

J'AI reçu vos vers très-plaisans
Sur notre triste académie.
Nos quarante sont fort savans,
Des mots il sentent l'énergie,
Et de prose et de poésie
Ils donnent des prix tous les ans;
Ils font sur-tout des complimens;
Mais aucun n'a votre génie.

1749. Votre Majeſté penſe bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me ſouffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très-ſouvent le voyage de Berlin, tandis que vous penſiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt chez les hommes. Permettez que je vous diſe que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne ſe dit guère aux rois; mais j'ai commencé ſur ce pied-là avec votre Majeſté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre Lutrin, ou votre Batrachomyomachie homérique ſur M. de *Valory*.

Mais un miniſtre d'importance,
Envoyé du roi très-chrétien,
Et ſa bedaine et ſa preſtance,
Le courage du Pruſſien,
La fuite de l'Autrichien
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles et les rats
Chantés par ce poëte unique
Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

Votre Majeſté, en me parlant des maréchaux de *Belliſle* et de *Saxe*, dit qu'il faut que chacun faſſe ſon métier: vraiment, Sire, vous en parlez bien à votre aiſe, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de légiſlateur, et, ce qui pis eſt, le mien qu'aſſurément vous faites le plus

agréablement du monde. Vous m'avez remis fur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit effai d'une nouvelle tragédie de Catilina; en voici le premier acte; peut-être a-t-il été fait trop vîte. J'ai fait en huit jours ce que *Crébillon* avait mis vingt-huit ans à achever; je ne me croyais pas capable d'une fi épouvantable diligence; mais j'étais ici fans mes livres. Je me fouvenais de ce que votre Majefté m'avait écrit fur le Catilina de mon confrère: elle avait trouvé mauvais, avec raifon, que l'hiftoire romaine y fût entièrement corrompue; elle trouvait qu'on avait fait jouer à *Catilina* le rôle d'un bandit extravagant, et à *Cicéron* celui d'un imbécille. Je me fuis fouvenu de vos critiques très-juftes; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau fi peu reffemblant de la république romaine. J'ai voulu efquiffer la peinture que vous défiriez; c'eft vous qui m'avez fait travailler; jugez ce premier acte; c'eft le feul que je puiffe actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre Majefté; les autres font encore barbouillés. Voyez fi j'ai réhabilité *Cicéron*, et fi j'ai attrapé la reffemblance de *Céfar*. 1749.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus :
Céfar, je le prévois, aura la préférence;
Quelque jufte qu'on foit, c'eft notre reffemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de Nanine. J'ai cru qu'une petite fille que fon maître

1749. épouse, ne valait pas trop la peine de vous être présentée. Mais, si votre Majesté l'ordonne, je la ferai transcrire pour elle. Je suis actuellement avec le sénat romain, et je tâche de mériter le suffrage de *Frédéric le grand*,

De qui je suis avec ardeur
Le très-prosterné serviteur
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais son flatteur.

VOLTAIRE.

LETTRE CIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 de septembre.

Je reçois votre Catilina dont il m'est impossible de deviner la suite. Il n'est pas plus possible de juger d'une tragédie par un seul acte, que d'un tableau par une seule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je pense du dessein, de la conduite, de la vraisemblance, du pathétique et des passions. Il ne me convient pas d'exposer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue française, sur la partie de l'élocution; si cependant mon confrère en *Apollon* et mon concitoyen le comte *Bar* m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais si l'on peut dire:

Tyran par la parole, il faut finir ton règne. (1)

Si le sens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire: *Son éloquence l'a rendu le tyran*

(1) Ce vers ne se trouve plus dans Rome sauvée.

de sa patrie, il faut finir son règne. Mais selon la construction du vers, nous autres Allemands qui peut-être n'entendons pas bien les finesses de la langue, nous comprenons que c'est *par la parole qu'il faut finir son règne.* 1749.

Je suis bien osé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque scrupule sur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaisir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit Brutus, la Mort de César, etc. etc.

Votre lettre est charmante; il n'y a que vous qui puissiez en écrire de pareilles. Il semble que la France soit condamnée d'enterrer avec vous dix personnes d'esprit que différens siècles lui avaient fait naître.

Puisque madame *du Châtelet* fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par distraction. Dites-lui donc qu'elle se dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je sens l'extrême besoin que j'ai de vous, et le grand secours dont vous pouvez m'être. La passion de l'étude me durera toute ma vie. Je pense sur cela comme *Cicéron*, et comme je le dis dans une de mes épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes sortes de connaissances; celle de la langue française, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent; mais je n'ai point de puriste assez sévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, et je prépare la réception du gentilhomme ordinaire et du génie extraordinaire.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que oui, car vous n'êtes point un faussaire; et si l'on vous accusait d'être indiscret, je dirais que cela

1749. peut être; de vous laiſſer voler, j'y acquieſcerais; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perſe et l'empereur du Mogol ſe font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres quand ils ſont aſſez heureux pour le poſſéder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens, *Fédéric, par la grâce de Dieu, roi de Pruſſe, électeur de Brandebourg, poſſeſſeur de Voltaire, etc. etc.*

LETTRE CIV.

DU ROI.

Le 25 de novembre.

D'OLIVET me foudroie, à ce que je vois. Je ſuis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriſte et de parler de ce que je n'entends pas; mon ſilence me préſervera des foudres des d'*Olivets* et des *Vaugelas*. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages: ſi vous laiſſez voler les vôtres, que ferait-ce des miens? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation; ſi je barbouille du papier, c'eſt pour mon amuſement; et on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchiraſſe ces ouvrages après les avoir achevés. Lorſqu'on approche de quarante ans et que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le miſanthrope: *Si j'en feſais d'auſſi méchans; je me garderais bien de les montrer aux gens.*

Nous avions à Berlin un ambaſſadeur ruſſe qui depuis vingt ans étudiait la philoſophie ſans y avoir compris grand'choſe. Le comte de *Keyſerling*, dont je parle, et qui a ſoixante ans bien comptés, partit de Berlin avec ſon gros profeſſeur. Il eſt à Dreſde à préſent, il étudie toujours, et il eſpère d'être un écolier paſſable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point ſa patience, et je ne ſonge pas à vivre auſſi long-temps. Quiconque n'eſt pas poëte à vingt ans, ne le deviendra de ſa vie. Je n'ai point aſſez de préſomption pour me flatter du contraire, ni je ne ſuis aſſez aveugle pour ne me pas rendre juſtice. 1749.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par généroſité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudiſſemens. Je veux *imiter de Conrard le ſilence prudent*; mais cela ne me rendra point inſenſible aux beautés de la poéſie. J'eſtimerai d'autant plus vos ouvrages que j'ai éprouvé l'impoſſibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracaſſeries ſur les *on dit. On dit* eſt la gazette des ſots. Perſonne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne ſais dans quel livre d'*Argens* bavarde ſur *Euripide:* qui vous dit que c'eſt vous? S'il avait voulu vous déſigner, n'aurait-il pas choiſi *Virgile* plutôt qu'*Euripide?* Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau; et dans le paſſage que vous me citez, je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monſtres pour les combattre. Ferraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point: ou ſi vous aimez les tracaſſeries, ne m'y mêlez

1749. jamais ; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangemens que vous prenez, le peu d'efpérance qu'il me refte de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excufes ; une imagination auffi vive que la vôtre eft intariffable. Tantôt ce fera une tragédie dont vous voudrez voir le fuccès, tantôt des arrangemens domeftiques ; ou bien le roi *Stanislas*, ou des nouveaux *on dit*. Enfin je fuis plus incrédule fur ce voyage que fur l'arrivée du Meffie que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *élégie* . . . . ferait-elle de vous ? Voici le premier vers ;

Un fommeil éternel a donc fermé ces yeux, etc.

Mandez-le moi, je vous prie ; j'ai quelques doutes là-deffus ; vous feul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, et je vous admirerai tout ingrat et abfent que vous êtes, parce que je ne faurais m'en empêcher.

Adieu ; je vais voir les agréables folies de *Roland*, et les héroïques fottifes de *Coriolan*. Je vous fouhaite tranquillité, joie et longue vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CV.

DU ROI.

Avril. 1750.

QUOI! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de Sémiramis,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'eſt point épris,
Qui ſur un ton cauſtique et ſombre
Oſe juger vos beaux eſprits!
Ce trait déſarme ma colère;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui ſavait aimer ſes amis,
Et qui ſur-tout ſavait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, et de m'inſtruire des choſes que vous ſeul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remercîmens de votre nouvelle édition. Comme je ſavais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé: ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent par leur impoſture faire illuſion ſur le fond des choſes. Je

1750. fuis curieux de voir Orefte; comment vous aurez remplacé *Palamède*, et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie; fi vous penfiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je fuis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudiffemens; mais fe foucie-t-on à Paris que des Vandales et des barbares fifflent ou battent des mains à Berlin?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. *Pierre I* fe mêlait de pharmacie et de médecine; il donnait des remèdes à fes courtifans malades; et lorfqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, et honorait leur convoi funèbre de fa préfence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers dans un cas à peu-près femblable; des raifons d'Etat m'obligèrent à les expofer à des dangers où ils ont péri, pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes fimples et véritables? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéreffe plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Pruffe au mois de juin; mais, du premier de juillet jufqu'au mois de feptembre, je pourrai difpofer de mon temps, je pourrai étudier aux pieds de *Gamaliel*, je pourrai

Vous admirer et vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide et de Maron,
M'inftruire, et par vos foins apprendre
Le chemin du facré vallon :
Mais, pour y mériter un nom,

Du feu que vôtre esprit recèle
Daignez à ma froide raifon
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

1750.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'*Aiguillon* a raifon? Si la ducheffe produit le Teftament politique du cardinal de *Richelieu* en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le font ni tous les momens ni en toute chofe. Un miniftre raffemblera toutes fes forces, il emploiera toute la fagacité de fon efprit dans une affaire qu'il juge importante, et il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me repréfente le cardinal de *Richelieu* rabaiffant les grands du royaume, établiffant folidement l'autorité royale, foutenant la gloire des Français contre des ennemis puiffans et étrangers, étouffant des guerres inteftines, détruifant le parti des calviniftes, et fefant élever une digue à travers la mer pour affiéger la Rochelle; fi je me repréfente cette ame ferme occupée des plus grands projets, et capable des réfolutions les plus hardies, le Teftament politique me paraît trop puéril pour être fon ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées fur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il penfait pour fe faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus pofitivement; à préfent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petiteffes,
Quelques vertus, plus de faibleffes,

1750.

Font le bizarre composé
Du héros le plus avisé ;
Il jette un rayon de lumière,
Mais ce soleil dans sa carrière
Ne brille pas d'un feu constant ;
L'esprit le plus profond s'éclipse ;
Richelieu fit son Testament,
Et Newton son Apocalypse.

Je ne souhaite pour la nouvelle année que de la santé et de la patience à l'auteur de la Henriade. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-souci, et je lui en dirai davantage.

LETTRE CVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 d'avril.

J'ESPERAIS qu'au premier signal
Les Grâces et votre génie
Viendraient sans cérémonial
Réveiller ma muse assoupie ;
Mais de ce bonheur idéal
L'espérance est évanouie,
Et dans ce séjour martial
D'Arnaud, votre charmant vassal,
N'est arrivé qu'en compagnie
De sa muse aimable et polie.
Lorsqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie !

Il eſt enfin venu ce d'*Arnaud* qui s'eſt tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmans qui font toujours honte aux miens, et je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi ſert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, ſi vous m'empêchez de profiter de cet avantage? 1750.

Depuis deux mille ans nous liſons
Les vers de Virgile et d'Horace;
Avec eux plus ne converſons.
Qui pourrait les voir face à face
S'inſtruirait bien par leurs leçons!

Oui, la mort ainſi que l'abſence
Sépare les pauvres humains;
L'Homère même de la France
Eſt pour nous, ſes contemporains,
Qui vivons loin de ſa préſence,
Auſſi mort que ces grands romains.

Tous les ſiècles feront les maîtres
De vos ouvrages immortels;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talens univerſels.
Pour moi j'oſe un peu plus prétendre;
Avide de tous vos écrits,
Je veux, de vos charmes épris,
Vous voir, vous lire et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où ſe trouve Oreſte, une lettre ſur les menſonges, etc. et une autre au maréchal de *Schullembourg.* Vous m'avez

1750. placé tout au milieu d'une lettre où je fuis furpris de me trouver. Vous favez relever les petites chofes par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, fi l'éloquence ne tranfporte pas des montagnes comme la foi, elle abaiffe les hauteurs, elle relève les fonds, elle eft maîtreffe de la nature, et furtout du cœur humain. La belle fcience! qu'heureux font ceux qui la pofsèdent, et fur-tout qui la manient avec autant de fupériorité que vous!

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps, ces Mémoires de notre académie. On les relie actuellement, et on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques-uns de mes ouvrages; mais je dois vous avertir que ce ne font que des efquiffes. J'ai employé depuis, un temps confidérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations et des corrections nombreufes, qui fera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé fa befogne.

Vous me demandez mon poëme; mais il ne peut point fe montrer. D'*Arnaud* vous mandera ce qu'il contient.

J'ofais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,
Son enfer et fon paradis,
Et me gauffer en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écrafe les maudits;
Mais de mes vers tant étourdis,

Dont

Dont je connais le ton cauftique, 1750.
Je cache le recueil épique
A vos indifcrets de Paris.
Certain Boyer qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaifans écrits,
Ferait condamner par fes cris
Mes pauvres vers à la baftille.
Je hais ces funeftes lambris;
Ma Mufe, les Jeux et les Ris
Dans ma demeure tant gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'eft affez lorfqu'en fa jeuneffe
On a tâté de la prifon;
Mais dans l'âge de la fageffe,
Y retourner c'eft déraifon.

Ainfi, mon cher *Voltaire*, fi vous voulez voir de mes fottifes, il faut venir fur les lieux : il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à la vérité, ne vous payera pas des fatigues du voyage; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philofophe qui n'a d'autre paffion que celle de l'étude, et qui fait, par les difficultés qu'il trouve dans fon travail, reconnaître le mérite de ceux qui comme vous y réuffiffent auffi fupérieurement.

Il eft ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invifible; mais prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront furement quelques autels à *Baal*, fi notre dieu ne fe montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 20 mai.

1750.

GRAND Roi, voici donc le recueil
De ma dernière rapsodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Fédéric un seul coup d'œil
Me rendrait de la modestie.
Votre tribunal est l'écueil
Où notre vanité se brise;
L'œuvre que votre goût méprise
Dès ce moment tombe au cercueil;
Rien n'est plus juste: votre accueil
Est ce qui nous immortalise.

A propos d'immortalité, Sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'est une fort belle chose; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez si bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre Majesté que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne sais pas si d'*Arnaud* sera immortel; mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil, et je serai fort en colère si ce petit fil est coupé avant que j'aie encore eu la consolation de revoir le grand homme de ce siècle. Vos vers sur le cardinal de *Richelieu* ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher!

Richelieu fit son Testament, 1750.
Et Newton son Apocalypse.

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible de ne s'en pas souvenir. Ces vers sont déjà un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des proverbes en France. Votre Majesté verra dans la rapsodie ci-jointe mes raisons contre madame d'*Aiguillon.*

Jugez ce Testament fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre;
Vous en avez bien jugé deux
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, Sire, votre *Valoriade?* il y a une ode dans un recueil de votre académie; je n'ai ni le recueil ni l'ode. C'est bien la peine de vous aimer pour être traité ainsi. Oh, le mauvais marché que j'ai fait là!

Je vous donne toute mon ame sans restriction.

LETTRE CVIII.

DU ROI.

Potsdam, le 26 juin.

Vieux palefrois de nos rouliers
Volez, rétives haridelles,
Devenez de fameux coursiers;
De Pégase empruntez les ailes,

1750.

Les beaux chevaux du Dieu du Goût
Vous ont cédé leur miniſtère ;
Vous conduirez le Dieu, ſon frère,
De Verſailles à cette cour.

Que *Rabican*, que *Parangon*
Seraient piqués de jalouſie,
S'ils voyaient que dans ce canton
Fringans, à force réunie,
Vous mènerez de l'Hélicon,
Le Dieu du Goût et du Génie.

Vos deſtins feront glorieux ;
Ce Dieu ſentant ſon ame émue,
Vous délivrant de la charrue,
Daignera vous placer aux cieux.

L'aſtronome à quelque heure indue,
De ſa lunette à longue vue
Examinant le firmament,
Frappé d'extaſe en vous voyant,
Pourra penſer aſſurément
Que la lunette a la berlue.

Voilà ce que j'ai dit aux chevaux qui auront l'honneur de vous conduire. On dit que la langue allemande eſt faite pour parler aux bêtes ; et en qualité de poëte de cette langue, j'ai cru ma Muſe plus propre à haranguer vos chevaux de poſte, qu'à vous adreſſer ſes accens. Vous êtes à préſent armé de toutes pièces, de voiture, de paſſe-port, et de tout ce qu'il faut à un homme qui veut ſe rendre de Paris à Berlin ; mais je crains que vous

ne ſoyez prodigue de votre temps à Paris, et chiche de vos minutes à Berlin. Venez donc promptement, et ſouvenez-vous qu'un plaiſir fait de bonne grâce, acquiert un double mérite. 1750.

FÉDÉRIC.

LETTRE CIX.

DU ROI.

Berlin, 23 auguſte.

J'AI vu la lettre que votre nièce vous écrit de Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon eſtime. Si j'étais madame *Denis* je penſerais de même; mais étant ce que je ſuis, je penſe autrement. Je ferais au déſeſpoir d'être cauſe du malheur de mon ennemi, et comment pourrais-je vouloir l'infortune d'un homme que j'eſtime, que j'aime, et qui me ſacrifie ſa patrie et tout ce que l'humanité a de plus cher? Non, mon cher *Voltaire*, ſi je pouvais prévoir que votre tranſplantation pût tourner le moins du monde à votre déſavantage, je ferais le premier à vous en diſſuader. Oui, je préférerais votre bonheur au plaiſir extrême que j'ai de vous avoir. Mais vous êtes philoſophe, je le ſuis de même. Qu'y a-t-il de plus naturel, de plus ſimple et de plus dans l'ordre, que des philoſophes faits pour vivre enſemble, réunis par la même étude, par le même goût, et par une façon de penſer ſemblable, ſe donnent cette ſatisfaction? Je vous reſpecte comme mon maître en éloquence

1750. et en faveur; je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement, quelle inconſtance de fortune y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous eſtime autant que dans votre patrie, et chez un ami qui a un cœur reconnaiſſant ? Je n'ai point la folle préſomption de croire que Berlin vaut Paris. Si les richeſſes, la grandeur et la magnificence font une ville aimable, nous le cédons à Paris. Si le bon goût, peut-être plus généralement répandu, ſe trouve dans un endroit du monde, je ſais et je conviens que c'eſt à Paris. Mais vous, ne portez-vous pas ce goût partout où vous êtes ? Nous avons des organes qui nous ſuffiſent pour vous applaudir ; et en fait de ſentimens, nous ne le cédons à aucun pays du monde. J'ai reſpecté l'amitié qui vous liait à madame du *Châtelet*; mais après elle j'étais un de vos plus anciens amis. Quoi ! parce que vous vous retirez dans ma maiſon, il ſera dit que cette maiſon devient une priſon pour vous ? Quoi ! parce que je ſuis votre ami, je ſerais votre tyran ? Je vous avoue que je n'entends pas cette logique-là ; que je ſuis fermement perſuadé que vous ſerez fort heureux ici tant que je vivrai, que vous ſerez regardé comme le père des lettres et des gens de goût, et que vous trouverez en moi toutes les conſolations qu'un homme de votre mérite peut attendre de quelqu'un qui l'eſtime. Bon ſoir.

FÉDÉRIC.

LETTRE CX.

DU ROI.

Potsdam, du 24 février.

J'AI été bien aise de vous recevoir chez moi; j'ai estimé votre esprit, vos talens, vos connaissances, et j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs et de s'exposer à l'orage, vénait ici pour se réfugier comme en un port tranquille; mais vous avez d'abord d'une façon assez singulière exigé de moi de ne point prendre *Fréron* pour m'écrire des nouvelles: j'ai eu la faiblesse ou la complaisance de vous l'accorder, quoique ce n'était pas à vous de décider de ceux que je prendrais en service. D'*Arnaud* a eu des torts envers vous; un homme généreux les lui eût pardonnés: un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'*Arnaud* ne m'ait rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie lui parler d'affaires dont vous n'aviez point à vous mêler, et l'on a cru que je vous en avais donné la commission. Vous vous êtes mêlé des affaires de Mad. de *Bentink*, sans que ce fût certainement de votre département. Vous avez eu la plus vilaine affaire du monde avec le juif: vous avez fait un train affreux dans toute la ville. L'affaire des billets saxons est si bien connue en Saxe, qu'on m'en a porté de grièves plaintes. Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison

1752

1752. jusqu'à votre arrivée ; et je vous avertis, que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler, vous vous êtes très-mal adressé. J'aime des gens doux et paisibles, qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie : en cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir ; mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions, et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, et vous pouvez tout autant rester à Berlin.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXI.

DU ROI.

Potsdam, du 28 février.

Si vous voulez venir ici, vous en êtes le maître. Je n'y entends parler d'aucun procès, pas même du vôtre. Puisque vous l'avez gagné, je vous en félicite, et je suis bien aise que cette vilaine affaire soit finie. J'espère que vous n'aurez plus de querelles ni avec le vieux ni avec le nouveau testament ; ces sortes de compromis sont flétrissans, et avec les talens du plus bel esprit de France, vous ne couvririez pas les taches que cette conduite imprimerait à la longue à votre réputation. Un libraire *Gosse*, un violon de l'opéra, un juif jouaillier, ce sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du vôtre. J'écris cette lettre

avec le gros bon sens d'un allemand, qui dit ce qu'il pense, sans employer de termes équivoques et de flasques adoucissemens qui défigurent la vérité : c'est à vous d'en profiter. 1752.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE,

CE que j'ai vu dans les gazettes est-il croyable ? On abuse du nom de votre Majesté pour empoisonner les derniers jours d'une vie que je vous ai consacrée. Quoi ! on m'accuse d'avoir avancé que *Kænig* écrivait contre vos ouvrages ! Ah, Sire, il en est aussi incapable que moi. Votre Majesté sait ce que je lui en ai écrit (1). Je vous ai toujours dit la vérité, et je vous la dirai jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis au désespoir de n'être point allé à Bareith ; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guérison que vos bontés seules pourraient me donner. Je vous serai toujours tendrement dévoué, quelque chose que vous fassiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'octobre ; et si la malheureuse aventure de *la Beaumelle* n'est pas vraie ; 1753.

(1) Voyez la lettre à M. *Kænig*, 17 novembre 1752, volume III des Mélanges littéraires.

1757. si *Maupertuis* en effet n'a pas trahi le secret de vos soupers, et ne m'a point calomnié pour exciter *la Beaumelle* contre moi ; s'il n'a pas été par sa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, et lui demanderai pardon devant votre Majesté et devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais si la lettre de *la Beaumelle* est vraie, si les faits sont constatés, si je n'ai pris d'ailleurs le parti de *Kœnig* qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, Sire, ce que les philosophes *Marc-Aurèle* et *Julien* auraient fait en pareil cas. Nous sommes tous vos serviteurs, et vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, et non notre adversaire. Votre plume respectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier ; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur est encore à vous ; vous savez que l'enthousiasme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre Majesté de ne plus m'attacher à elle par des pensions, elle sait bien que c'était uniquement préférer votre personne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous serai attaché que pour vous-même ; et je vous jure encore entre les mains de son Altesse royale madame la margrave de *Bareith*, par qui je prends la liberté de faire passer ma lettre, que je vous garderai jusqu'au tombeau les sentimens qui m'amenèrent a vos pieds lorsque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher, et que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

Ne vous effrayez pas d'une longue lettre, qui 1757.
est la seule chose qui puisse vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre Majesté avec des bontés sans nombre ; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieillesse m'a laissé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reste. J'ignore encore dans ma retraite paisible si votre Majesté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de *Soubise*, et si elle s'est signalée par de nouveaux succès. Je suis peu au fait de la situation présente des affaires; je vois seulement qu'avec la valeur de *Charles XII*, et avec un esprit bien supérieur au sien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralsund ; mais il y a une chose bien sûre, c'est que vous aurez plus de réputation que lui dans la postérité, parce que vous avez remporté autant de victoires sur des ennemis plus aguerris que les siens, et que vous avez fait à vos sujets tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies, en embellissant les villes. Je mets à part d'autres talens aussi supérieurs que rares, qui auraient suffi à vous

1757. immortaliser. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites ; votre gloire est donc absolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire est-elle actuellement augmentée par quelque victoire, mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure.

Il s'agit à présent de votre bonheur ; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaisir de dire à votre Majesté combien elle est aimée dans les pays que j'habite, mais je sais qu'en France elle a beaucoup de partisans ; je sais très-positivement qu'il y a bien des gens qui désirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités simples, sans oser me mêler en aucune façon de politique ; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi seulement de penser que, si la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une ressource dans la France, garante de tant de traités ; que vos lumières et votre esprit vous ménageraient cette ressource ; qu'il vous resterait toujours assez d'Etats pour tenir un rang très-considérable dans l'Europe ; que le grand électeur votre bisaïeul n'en a pas été moins respecté pour avoir cédé quelques-unes de ses conquêtes. Permettez-moi, encore une fois, de penser ainsi en vous soumettant mes pensées. Les *Caton* et les *Othon*, dont votre Majesté trouve la mort belle, n'avaient guère autre chose à faire qu'à servir ou qu'à mourir ; encore *Othon* n'était-il pas sûr qu'on l'eût laissé vivre ; il prévint par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait souffrir. Nos mœurs et votre situation sont bien loin d'exiger un tel parti ; en

un mot votre vie eſt très-néceſſaire : vous ſentez combien elle eſt chère à une nombreuſe famille, et à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Vous ſavez que les affaires de l'Europe ne ſont jamais long-temps dans la même aſſiette, et que c'eſt un devoir pour un homme tel que vous de ſe réſerver aux événemens. J'oſe vous dire bien plus ; croyez-moi, ſi votre courage vous portait à cette extrêmité héroïque, elle ne ſerait pas approuvée ; vos partiſans la condamneraient et vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire ; et en vérité il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaiſir d'inſulter à votre nom ſi reſpectable. 1757.

Ne vous offenſez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révéré et aimé, et qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais heureuſement nous ſommes très-loin de vous voir réduit à des extrêmités ſi funeſtes, et j'attends tout de votre courage et de votre eſprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce ſera une conſolation pour moi en quittant la vie de laiſſer ſur la terre un roi philoſophe.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre

SIRE,

1757. VOTRE épître d'Erfurth (1) eſt pleine de morceaux admirables et touchans. Il y aura toujours de très-belles choſes dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous diſe ce que j'ai écrit à ſon Alteſſe royale votre digne ſœur, que cette épître fera verſer des larmes, ſi vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de diſcuter avec votre Majeſté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame et d'un grand génie; il s'agit de vous, et de l'intérêt de toute la ſaine partie du genre humain, que la philoſophie attache à votre gloire et à votre conſervation.

Vous voulez mourir (2); je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuſe que ce deſſein m'inſpire. Je vous conjure de ſoupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle eſt l'opinion des hommes, quel eſt l'eſprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philoſophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous

(1) Le teſtament du roi, avant la bataille de Rosbach. Voyez le *Comment. hiſtorique* etc.

(2) Voyez dans la Correſpondance générale, année 1757, les lettres de M. de *Voltaire* et de M. le duc de *Richelieu*.

aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse. 1757.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté; il faut se rendre justice: vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours? que vous avez vengé sur vous-même cette invasion; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurth, quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuse; on sera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à votre Majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord* s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels: il entre donc dans ce triste parti de l'amour propre, du désespoir. Ecoutez contre ces

1757. ſentimens votre raiſon ſupérieure; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous reſtera (quelque choſe qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux; biens, dignités, amis. Un homme qui n'eſt que roi peut ſe croire très-infortuné quand il perd des Etats; mais un philoſophe peut ſe paſſer d'Etats. Encore, ſans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en reſtera pas aſſez pour être toujours un ſouverain conſidérable. Si vous aimiez mieux mépriſer toute grandeur comme ont fait *Charles-Quint*, la reine *Chriſtine*, le roi *Caſimir*, et tant d'autres, vous ſoutiendriez ce perſonnage mieux qu'eux tous; et ce ferait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philoſophe ſi vous ne ſaviez pas vivre en homme privé? ou ſi en demeurant ſouverain vous ne ſaviez pas ſupporter l'adverſité?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je ſuis bientôt dans ma ſoixante et cinquième année, je ſuis né infirme; je n'ai qu'un moment à vivre; j'ai été bien malheureux, vous le ſavez; mais je mourrais heureux ſi je vous laiſſais ſur la terre mettant en pratique ce que vous avez ſi ſouvent écrit.

LETTRE

LETTRE CXV.

DU ROI.

9 octobre.

Je fuis homme, il fuffit, et né pour la fouffrance,
Aux rigueurs du deftin j'oppofe ma conftance. 1757.

Mais avec ces fentimens, je fuis bien loin de condamner *Caton* et *Othon*. Le dernier n'a eu de beau moment en fa vie que celui de fa mort.

Croyez que fi j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui,
Me contentant du néceffaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et m'en moquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces misères de toute efpèce,
Et ces détails de petiteffe
Dont il faut s'occuper dans le fein des grandeurs.
Je méprife la vaine gloire,
Quoique poëte et fouverain.
Quand du cifeau fatal, en tranchant mon deftin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de mémoire ?
Un inftant de bonheur vaut mille ans dans l'hiftoire.
Nos deftins font-ils donc fi beaux ?
Le doux plaifir et la molleffe,

La vive et naïve alégreffe,
1757. Ont toujours fui des grands la pompe et les travaux.
Ainfi la fortune volage
N'a jamais caufé mes ennuis,
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
En lui refufant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi,
Il nous oblige, il nous engage
A mefurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire dans fon hermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Eft fon antique bonne-foi,
Peut s'adonner en paix à la vertu du fage,
Dont Platon nous marqua la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penfer, vivre et mourir en roi.

LETTRE CXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 novembre.

SIRE,

VOTRE épître à d'*Argens* m'avait fait trembler; celle dont votre Majefté m'honore, me raffure. Vous fembliez dire un trifte adieu dans toutes les formes,

et vouloir précipiter la fin de votre vie. Non-feulement ce parti défefpérait un cœur comme le mien, 1757. qui ne vous a jamais été affez développé, et qui a toujours été attaché à votre perfonne, quoi qu'il ait pu arriver; mais ma douleur s'aigriffait des injuftices qu'une grande partie des hommes ferais à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, auffi admirables par le fens que par les circonftances où ils font faits.

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penfer, vivre et mourir en roi.

Ces fentimens font dignes de votre ame, et je ne veux entendre autre chofe par ces vers, finon que vous vous défendrez jufqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'eft une des preuves de ce courage fupérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une crife où tout autre pourrait à peine faire un peu de profe. Jugez fi ce nouveau témoignage de la fupériorité de votre ame doit faire fouhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre Majefté dans la fituation où je vous vois; mais permettez que je vous dife tout ce que je penfe.

Premièrement, foyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de *Condé* à Sénef, vous avez agi dans tout le refte en *Turenne*. *Grotius*

disait : Je puis souffrir les injures et la misère, mais
1757. je ne peux vivre avec les injures, la misère et l'ignominie ensemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos revers, il vous reste de grands Etats : l'hiver vient ; les choses peuvent changer. Votre Majesté fait que plus d'un homme considérable pensent qu'il faut une balance, et que la politique contraire est une politique détestable; ce sont leurs propres paroles.

J'oserai ajouter que *Charles XII*, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, et moins de compassion pour ses peuples, fit la paix avec le czar sans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage; et votre raison supérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à représenter à votre Majesté combien sa vie est nécessaire à sa famille, aux Etats qui lui demeureront, aux philosophes qu'elle peut éclairer et soutenir, et qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à justifier devant le public une mort volontaire contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque personnage que vous fassiez, il sera toujours grand.

Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre sort, que je n'en prenais dans Potsdam et dans Sans-souci. Cette retraite serait heureuse, et ma vieillesse infirme serait consolée, si je pouvais être assuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que Monseigneur le prince de Prusse est très-malade; c'est un nouveau surcroît d'affliction, et une nouvelle raison de vous conserver. C'est

très-peu de chofe, j'en conviens, d'exifter pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutiffent; mais c'eft à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, et c'eft être véritablement roi que de foutenir l'adverfité en grand homme. 1757.

LETTRE CXVII.

DU ROI.

A Breslau, le 16 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 22 de novembre et du 2 de janvier en même temps (1). J'ai à peine le temps 1758. de faire de la profe, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux hafards qui m'ont fecondé à la fin d'une campagne où tout femblait perdu. Vivez heureux et tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; et faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe fe guériffe bientôt, pour que le triumvirat fe détruife, et que les tyrans de cet univers ne puiffent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent.

FÉDÉRIC.

Je ne fuis malade ni de corps ni d'efprit, mais je me repofe dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont femés.

(1) On n'a point trouvé ces lettres, et plufieurs autres qui manquent également.

1758. Mais je peux leur dire comme *Démoſthènes* aux Athéniens : Eh bien ! ſi *Philippe* était mort, que ferait-ce ? ô Athéniens ! vous vous feriez bientôt un autre *Philippe.*

O Autrichiens ! votre ambition, votre déſir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis ; et les libertés germaniques et celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenſeurs.

LETTRE CXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 15 avril.

PUISQUE vous êtes ſi grand maître
Dans l'art des vers et des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas ;
Inſtruiſez, ravagez la terre ;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'oppoſerai pas
A votre fureur militaire ;
Chaque eſprit a ſon caractère :
Je conçois qu'on a du plaiſir
A ſavoir comme vous ſaiſir
L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant reſſouvenez-vous de celui qui a dit autrefois :

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux choiſir les vertus d'Ariſtide.

Cet *Ariftide* était un bon homme ; il n'eût point propofé de faire payer à l'archevêque de Maïence les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il eft clair que votre Majefté a encouru les cenfures de Rome en imaginant fi plaifamment de faire payer à l'Eglife les pots que vous avez caffés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai confeillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me fuis fouvenu que votre Majefté m'avait dit fouvent que les peuples de *** étaient des fots. En vérité, Sire, vous êtes bien bon de vouloir régner fur ces gens-là. Je crois vous propofer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra. 1758.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde et qui s'en rit,
N'aimait à dominer que fur des gens d'efprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je fuis très-fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'eft par ladrerie que je vous propofe la paix : point du tout ; c'eft uniquement afin que vous ne rifquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des croates, des houffards et autres barbares qui ne favent pas ce que c'eft qu'un beau vers.

Vos miniftres auront fans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de *Choifeul*, M. de *Kaunitz*, M. *Pitt* ne me difent point leur fecret. On dit qu'il n'eft connu que d'un M. de

1758. *Saint-Germain*, qui a ſoupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, et qui aura probablement l'honneur de voir votre Majeſté dans une cinquantaine d'années. C'eſt un homme qui ne meurt point, et qui fait tout. Pour moi, qui ſuis près de finir ma carrière et qui ne fais rien, je me borne à ſouhaiter que vous connaiſſiez M. le duc de *Choiſeul.*

Votre Majeſté m'écrit qu'elle va ſe mettre à être un vaurien ; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là ! et qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre ? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*, et de *Julien :* reſſemblez-leur toujours ; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de *Choiſeul* dans vos goguettes.

Et ſur ce, je préſente à votre Majeſté mon reſpect, et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ſes images.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 2 mai.

HEROS du Nord, je ſavais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières ;
Mais que vos rimes familières
Immortaliſent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus,

Ce font des faveurs fingulières.
Nos blanc-poudrés font convaincus
De tout ce que vous favez faire;
Mais les *ons*, les *its* et les *us*
A préfent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutelaire,
Brife la lyre de Phébus.
Horace, Lucrèce et Pétrone
Dans l'hiver font vos courtifans;
Vos beaux printemps font pour Bellone;
Vous vous amufez en tout temps.

Il n'y a rien de fi plaifant, Sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757; cependant il me femble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, et que c'eft en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel arrêt du parlement de Paris fur le bon fens philofophique de d'*Argens* (1), et fur la loi naturelle, pourrait bien auffi avoir fa part dans l'hiftoire des culs; mais c'eft dans le divin chapitre des torche-culs de Gargantua. La befogne de ces meffieurs ne mérite guère qu'on en faffe un autre ufage. On a traité à peu-près ainfi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher *la Philofophie du bon fens*. On dit que Paris eft plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui reffemble à la fottife. Je ne veux pas, Sire,

(1) La *Philofophie du bon fens*, ouvrage du marquis d'*Argens*, condamné par le parlement, à peu-près dans le même temps que le poëme de M. de *Voltaire* fur la Loi naturelle.

1758. avoir celle d'abuser plus long-temps des momens de votre Majesté ; je volerais les Autrichiens à qui vous les consacrez. Je prie toujours qu'il vous donne la paix, et que son règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de massacres, c'est le règne du diable, et les philosophes qui disent que tout est bien ne connaissent guère leur monde. Tout sera bien quand vous serez à Sans-souci, et que vous direz :

Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pouvons rire à l'aise et prendre du bon temps.

LETTRE CXX.

DU ROI.

De Ramenau, du 28 septembre.

Je suis fort obligé au solitaire des Délices, de la part qu'il prend aux aventures du Don Quichotte du Nord : ce Don Quichotte mène la vie des comédiens de campagne, jouant tantôt sur un théâtre, tantôt sur l'autre, quelquefois sifflé, quelquefois applaudi. La dernière pièce qu'il a joué était la *Thébaïde*, à peine y resta-t-il le moucheur de chandelles. Je ne sais ce qui arrivera de tout ceci ; mais je crois avec nos bons Epicuriens, que ceux qui se tiennent sur l'amphithéâtre sont plus heureux que ceux qui se tiennent sur les treteaux. Quoique je sois par voie et par chemins, j'entends à bâton rompu parler de ce qui se passe dans la république

des lettres, et cette bavarde à cent bouches ne dit point ce que vous faites. J'aurais envie de crier à vos oreilles : Tu dors, Brutus. Voici trois ans écoulés, qu'il ne paraît point de nouvelles éditions de vos ouvrages ; que faites-vous donc ? Au cas que vous ayez fait quelque chose de nouveau, je vous prie de me l'envoyer. D'ailleurs, je vous souhaite toute la tranquillité et tout le repos dont je ne jouis pas. Adieu. 1758.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXI.

DU ROI.

Le 6 d'octobre.

Il vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance et par un peu de courage ; mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer, et tous les discours des philosophes ne sont que des secours vains et inutiles ; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile m'accable dans les momens les plus embarrassans et les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit ; mes maux ne consistent que dans des coliques hémorrhoïdales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me serais volontiers dévoué à la mort que ces sortes d'accidens amènent tôt ou

1758. tard, pour ſauver et pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière (*). N'en perdez jamais la mémoire, et raſſemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à ſon honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre juſtice; et ſans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle.

Je vous ſouhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Sur la mort de ſon alteſſe royale madame la margrave de Bareith.

Décembre.

OMBRE illuſtre, ombre chère, ame héroïque et pure,
Toi que mes triſtes yeux ne ceſſent de pleurer,
Quand la fatale loi de toute la nature
Te conduit dans la ſépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer?

Les vertus, les talens ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en ſage;
Et voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

(*) La margrave de *Bareith*.

Femme ſans préjugés, ſans vice et ſans molleſſe, 1758.
Tu bannis loin de toi la Superſtition,
Fille de l'Impoſture et de l'Ambition,
Qui tyranniſe la Faibleſſe.

Les Langueurs, les Tourmens, miniſtres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre;
Tu les bravas ſans effort,
Tu plaignis ceux de la terre.

Hélas! ſi tes conſeils avaient pu l'emporter
Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance,
Que de torrens de ſang on eût vu s'arrêter!
Quel bonheur t'aurait dû la France!

Ton cher frère aujourd'hui, dans un noble repos,
Recueillerait ſon ame à ſoi-même rendue;
Le philoſophe, le héros
Ne ferait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
Du haut de ſon char de victoire,
Et les mains de la Paix et les mains de la Gloire
Se joindraient pour ſécher ſes pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidelle,
Les échos de Berlin répondraient à ſes chants:
Ah! j'impoſe ſilence à mes triſtes accens,
Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle.

Voilà, Sire, ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier ſaiſiſſement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces

vers à votre Majesté, puisqu'elle l'ordonne. Je suis
1758. vieux : elle s'en apercevra bien. Mais le cœur qui sera toujours à vous et à l'adorable sœur que vous pleurez, ne vieillira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me souvenir dans ces faibles vers des efforts que cette digne princesse avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ses lettres (vous le savez sans doute) avaient passé par moi. Le ministre (*) qui pensait absolument comme elle, et qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en est mort de chagrin. Je vois avec douleur dans ma vieillesse accablée d'infirmités tout ce qui se passe ; et je me console parce que j'espère que vous serez aussi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin *Tronchin* dit que votre colique hémorrhoïdale n'est point dangereuse; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre sang. Cet homme est surement le plus grand médecin de l'Europe, le seul qui connaisse la nature. Il m'avait assuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguste sœur six mois avant sa mort. Je fis ce que je pus pour engager son Altesse royale à se mettre entre les mains de *Tronchin* ; elle se confia à des ignorans entêtés; et *Tronchin* m'annonça sa mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais senti un désespoir plus vif. Elle est morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conservez-vous, Sire, car vous êtes nécessaire aux hommes.

(*) Le cardinal de *Tencin*. L'abbé de *Bernis* l'obligea de signer une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, et cette adroite politique nous a valu la paix glorieuse de 1763. Voyez le *Commentaire historiq.* Mélanges littér. tome II, page 185.

LETTRE CXXIII.

DU ROI.

A Breslau, le 2 de janvier.

Je ne mérite pas toutes les louanges que vous me donnez. Nous nous fommes tirés d'affaire par des à peu-près ; mais avec la multitude de monde auquel il faut nous oppofer, il eft prefque impoffible de faire davantage : nous avons été vaincus, et nous pouvons dire comme François I, *tout a été perdu, hors l'honneur.* Vous avez grande raifon de regretter le maréchal Keith : c'eft une perte pour l'armée et pour la fociété. Daun avait faifi l'avantage d'une nuit qui laiffait peu de place au courage. Mais malgré tout cela nous fommes encore debout, et nous nous préparons à de nouveaux avancemens ; peut-être que le Turc, plus chrétien que les Puiffances catholiques-apoftoliques, ne voudra pas que des brigands politiques fe donnent les airs de confpirer contre un prince qu'ils ont offenfé, et qui ne leur a rien fait. Vivez heureux, et priez Dieu pour des malheureux, apparemment damnés, parce qu'ils font obligés de guerroyer toujours. *Vale.*

1759.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXIV.

DU ROI.

A Breslau, le 23 de janvier.

1759. J'AI reçu les vers que vous avez faits : apparemment que je ne me fuis pas bien expliqué. Je défire quelque chofe de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde fache qu'elle eft digne de l'immortalité ; et c'eft à vous de l'y placer.

On dit qu'*Appelles* était le feul digne de peindre *Alexandre :* je crois votre plume la feule digne de rendre ce fervice à celle qui fera le fujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, et que je lui envoyai un mois avant cette cruelle cataftrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne font certainement pas dignes d'elle, mais c'était du moins l'expreffion vraie de mes fentimens. En un mot je ne mourrai content que lorfque vous vous ferez furpaffé dans ce trifte devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramènerait; cette paix et la victoire, ni tout ce qu'il y a dans l'univers n'adouciront la douleur cruelle qui me confume.

Vivez plus heureux à Laufanne, et rendez-vous digne que j'oublie tout à fait le paffé.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CXXV.

DU ROI.

A Breslau, le 2 de mars.

VOTRE lettre contient une contradiction dans les termes et dans les choſes. Vous marquez que votre imagination s'éteint, et en même temps vous en rempliſſez toute votre lettre. Il fallait être plus ſur ſes gardes en m'écrivant, et ſupprimer ce beau feu qui vous anime encore à ſoixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne ſoyez dans le cas de la plupart des hommes qui s'occùpent de l'avenir et oublient le paſſé. 1759.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.

Mes vers ne ſont point faits pour le public. Je n'ai ni aſſez d'imagination, ni ne poſsède aſſez bien la langue pour faire de bons vers; et les médiocres ſont déteſtables. Il ſont ſoufferts entre amis, et voilà tout. Je vous en envoie de genres différens, mais qui ont le même goût de terroir, et qui ſe reſſentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à préſent riche et puiſſant ſeigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes ſortes de misères que je me ſuis amuſé à faire par intervalles.

1759. J'en viens à l'article qui semble vous toucher le plus, et je vous donne toute assurance de ne plus songer au passé, et de vous satisfaire; mais laissez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement persécuté (1), et qui, selon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très-fort dans l'esprit; soit prose, soit vers, tout m'est égal. Il faut un monument pour éterniser cette vertu si pure, si rare, et qui n'a pas été assez généralement connue. Si j'étais persuadé de bien écrire, je n'en chargerais personne: mais comme vous êtes certainement le premier de notre siècle, je ne puis m'adresser qu'à vous.

Pour moi je suis sur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de six mois: ainsi je ne fais pas état de recevoir sitôt votre réponse. Mais j'espère que vous n'oublierez point un ouvrage qui sera de votre part un acte de reconnaissance. Adieu.

FÉDÉRIC.

(1) *Maupertuis*, président de l'académie de Berlin.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

A Breslau, le 12 de mars.

IL faut avouer que vos mois ne ressemblent pas aux semaines du prophète *Daniel*: ses semaines sont des siècles et vos mois des jours. 1759.

J'ai reçu cette ode qui vous a si peu coûté, qui est très-belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'est le premier moment de consolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer, et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaissance.

Je vous envoie une vieille épître que j'ai faite il y a un an; et comme il y est parlé de vous, c'est à vous à vous défendre, si vous croyez qu'on le puisse. Ce sont de mauvais vers, mais je suis persuadé que ce sont des vérites qu'ils disent. Je pense au moins ainsi. Plus on vieillit et plus on se persuade que sa sacrée majesté *le Hasard* fait les trois quarts de la besogne de ce misérable univers, et que ceux qui pensent être les plus sages, sont les plus fous de l'espèce à deux jambes et sans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut en conscience me pardonner et des solécismes et de mauvais vers dans le tumulte et parmi les soins et les embarras dont je suis sans cesse environné.

1759. Vous voulez favoir ce que *Néaulme* imprime: vous me le demandez à moi qui ne fais pas fi *Néaulme* eft encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne fais que des nouvelles de *Fermor*, de *Daun*, de *Soubife*, de *Lautrihauffen*, et d'une efpèce d'hommes dont vous vous fouciez très-peu, et dont je ferais bien aife de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu; vivez heureux, et maintenez la paix dans votre feigneurie fuiffe, car la guerre de la plume et de l'épée n'ont que rarement d'heureux fuccès. Je ne fais quel fera mon fort cette année; en cas de malheur je me recommande à vos prières, et je vous demande une meffe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui foit pire que la vie que je mène en celui-ci.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVII.

DU ROI.

A Breslau, le 21 de mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout-à-fait: je fuis fur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne foit pas pour des fiéges, toutefois c'eft pour réfifter à mes perfécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus de plaifir que ce qui regarde cette matière.

là. Les nouvelles ftrophes font très-belles, et je fouhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. 1759.
Vous pourrez y ajouter une lettre felon votre bon plaifir : et quoique je fois très-indifférent fur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Hiftoire de Brandebourg.* C'eft la trouver très-bien écrite, et c'eft plutôt me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de favoir fi on fait des libelles contre moi en Europe, et fi on me déchire. Ce que je faurai toujours, et dont je ferai témoin, c'eft que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne fais pas fi cela en vaut la peine. Je vous fouhaite la tranquillité et le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me perfécutera. Adieu.

FÉDÉRIC.

N.B. Vous m'avez tant parlé du médecin *Tronchin*, que je vous prie de le confulter fur la fanté de mon frère *Ferdinand*, qui eft très-mauvaife. Dans le courant de l'année paffée, il a eu deux fièvres chaudes dont il lui eft refté de grandes faibleffes. A cela fe font joints les fymptomes d'une fueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins jufqu'ici croient qu'il crache une vomique, et pour moi qui ai tant vu de maladies pareilles, funeftes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour fa vie ; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des feuilles. Je crois ne

1759. devoir rien négliger pour les fecours que l'art peut fournir, quoique j'aie très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de confulter *Tronchin* pour favoir ce qu'il en penfe, et s'il croit pouvoir le fauver. Je dois ajouter à ceci pour le médecin que les urines font fort rouges et fort colorées, que l'expectoration fent mauvais, que la faibleffe eft grande, l'abattement confidérable, qu'il y a tous les fymptomes d'une fièvre lente qui cependant ne paraît point le jour pendant lequel le pouls eft faible. Je fouhaite qu'il en ait meilleure efpérance que moi.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 27 mars.

SIRE,

Je reçois la lettre dont votre Majefté m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre fecrétaire, mon compatriote fuiffe, fignée *Fédéric*. Il paraît que votre Majefté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dreffaffe de mes faibles mains à votre adorable fœur. En voici donc une copie que je hafarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux houffards et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre ode au prince

Henri, votre épître à milord *Maréchal*, et votre ode au prince *Ferdinand*. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir du génie pour écrire ainſi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. Votre Majeſté me dit dans ſa lettre qu'il paraît que je ne déſire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il eſt vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre ; mes terres ſont en France; il eſt vrai qu'elles ſont ſur la frontière de Suiſſe; il eſt vrai même qu'elles ſont entièrement libres, et que je ne paye rien à la France ; mais enfin elles y ſont ſituées. J'ai en France ſoixante mille livres de rente ; mon ſouverain m'a conſervé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté et de juſtice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu. 1759.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie ; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté : je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre Majeſté me traite comme le monde entier; elle s'en moque quand elle dit que le préſident ſe

meurt. Le préſident vient d'avoir à Baſle ûn procès
1759. avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je puſſe avoir un tel procès; j'en ſuis un peu loin; j'ai été très-malade, et je ſuis très-vieux : j'avoue que je ſuis très-riche, très-indépendant, très-heureux; mais vous manquez à mon bonheur, et je mourrai bientôt ſans vous avoir vu; vous ne vous en ſouciez guère, et je tâche de ne m'en point ſoucier. J'aime vos vers, votre proſe, votre eſprit, votre philoſophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre ſans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'eſt l'affaire des ſouverains; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je ſuis toujours fâché.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 30 mars.

QUOIQUE tout le monde ſoit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre Majeſté. L'épître à ſa béatitude madame l'abbeſſe de Quedlimbourg ſur ſa ſacrée majeſté *le Haſard*, a bien un grand fonds de vérité, et ſi cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philoſophique. Il me paraît, par la date, que votre Majeſté s'amuſa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosbach. Certainement vous étiez le ſeul alors en Allemagne qui fiſſiez des vers. Le haſard n'a pas été pour nous. Je penſe que celui qui met ſes bottes à

quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carroſſe à midi. Je ſouhaite paſſionnément que tout ce jeu finiſſe, et que vos jours ſoient auſſi tranquilles qu'ils ſont brillans. Votre Majeſté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus reſpectable princeſſe qui fût au monde. Il eſt vrai que mon cœur dicta l'éloge aſſez vîte; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une ſtrophe que je ſoumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me ſemble, aſſez parlé du courage avec lequel cette digne princeſſe a fini ſa vie. 1759.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et ſurmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, et mourez par honneur;
Une femme, une princeſſe
Qui dédaigna la molleſſe,
Qui du ſort ſoutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir ſon heure fatale,
Etait plus brave que vous.

Sort ſoutint, fait une cacophonie déſagréable; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers eſt le plus difficile.

Fuiriez ſi vous l'oſiez; parlez pour vous, meſſieurs, dira vôtre Majeſté; et moi chétif, je ſoutiens que ſi *Céſar* ſe trouvait ſeul pendant la nuit expoſé incognito

1759. à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de ſauver ſa vie qu'en ſe mettant dans un tas de fumier, où dans quelque choſe de mieux on y trouverait le lendemain matin *Caius Julius Céſar* plongé juſqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre Majeſté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui ſont ſur leur fumier comme moi!

Recevez avec bonté, Sire, les reſpects et les folies du vieux ſuiſſe.

LETTRE CXXX.

DU ROI.

A Bolckenhaïn, le 11 d'avril.

DISTINGUEZ, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les Triſtes d'*Ovide* et l'Art d'aimer ne ſont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuſe cataſtrophe qui laiſſera un trait enfoncé dans mon cœur autant que mes yeux feront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui ſe trouvent toujours, quelque vive que ſoit la guerre. Je me ſers de toutes mes armes contre mes ennemis; je ſuis comme le porc-épic, qui ſe hériſſant ſe défend de toutes ſes pointes. Je n'aſſure pas que les miennes ſoient bonnes; mais il faut faire uſage de toutes ſes facultés, telles qu'elles

font, et porter des coups à fes adverfaires le mieux affenés que l'on peut. 1759.

Il femble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'eft que les bons procédés et la bienféance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité; j'en rougis pour le fiècle. Avouons la vérité, les arts et la philofophie ne fe répandent que fur le petit nombre; la groffe maffe, le peuple, et le vulgaire de la nobleffe, refte ce que la nature l'a fait, c'eft-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher *Voltaire*, ne penfez pas que les houffards autrichiens connaiffent votre écriture. Je puis vous affurer qu'ils fe connaiffent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers et en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui fera pour le moins auffi rude que la précédente. Le prince *Ferdinand* épaule bien ma droite. Dieu fait quelle en fera l'iffue. Mais de quoi je puis vous affurer pofitivement, c'eft qu'on ne m'aura pas à bon marché, et que, fi je fuccombe, il faudra que l'ennemi fe fraye par un carnage affreux le chemin à ma deftruction.

Adieu; je vous fouhaite tout ce qui me manque.

FÉDÉRIC.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre *Poëme de la loi naturelle*, la *Philofophie du bon fens*, et *l'Efprit*, ouvrage d'*Helvétius*. Admirez comme l'amour propre fe flatte; je tire une efpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon fens.

LETTRE CXXXI.

DU ROI.

A Landshut, le 18 d'avril.

1759. Vos lettres m'ont été rendues sans que houssards ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut et très-impunément, sans avoir cent soixante mille hommes, pourvu qu'on ne fasse rien imprimer. Et souvent on fait imprimer des choses plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, sans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me dissiper.

Tout homme qui n'est pas né français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne saurait posséder la langue au degré de perfection si nécessaire pour faire de bons vers ou de la prose élégante. Je me rends assez de justice sur ce sujet, et je suis le premier à apprécier mes misères à leur juste valeur; mais cela m'amuse et me distrait; voilà le seul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaissances et trop de goût pour applaudir à d'aussi faibles talens.

L'éloquence et la poésie demandent toute l'application d'un homme; mon devoir m'oblige de m'appliquer à présent et très-sérieusement à autre chose. En considérant tout cela, vous devez avouer que des amusemens aussi frivoles ne doivent entrer en aucune considération.

Je ne me moque de perfonne ; mais je me fens piqué contre des ennemis qui veulent m'écrafer autant qu'il eft en eux. Et certainement je ne fuis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arfenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'eft plus temps de les ménager. 1759.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Ben-aimé.* Ce ne fera pas fa patente qui vous immortalifera; vous ne devrez votre apothéofe qu'à la Henriade, à l'Oedipe, à Brutus, Sémiramis. Mérope, le Duc de Foix, etc. etc. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes fur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des perfonnes de goût et des amateurs du talent divin que vous poffédez.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracafferies que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipzic, et toutes les chofes que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui font fortes, dures et en grand nombre, fans que j'en conferve la moindre rancune.

Il n'en eft pas de même de mon pauvre préfident que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'efpèce, lorfque toutes les puiffances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je fuis accablé d'affaires et d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir inceffamment. Mon rôle eft d'autant plus difficile, qu'il ne m'eft pas permis de faire la moindre fottife, et qu'il faut me conduire

1759. prudemment et avec ſageſſe huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

FÉDÉRIC.

P. S. Si les vers que je vous ai envoyé paraiſſent, je n'en accuſerai que vous. Votre lettre prélude ſur le bel uſage que vous en voulez faire; et ce que vous avez écrit à *Catt* ne me ſatisfait pas; mais c'eſt au reſte de quoi je m'embarraſſe très-peu.

LETTRE CXXXII.

DU ROI.

A Landshut, le 22 d'avril.

Je vous ai envoyé mes vers à ma ſœur *Amélie*, comme l'eſquiſſe d'une épître. Je n'ai ni l'eſprit aſſez libre, ni aſſez de temps pour faire quelque choſe de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèſe-majeſté contre *Vaugelas* ou d'*Olivet*, ne doivent pas vous ſurprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'uſage, quand je vois tant de poëtes français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent. Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui nous faſſe obſerver les fautes que l'amour propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois aſſez bien les négligences des autres, et dans la compoſition je demeure aveugle ſur les miennes. Voilà comme les hommes ſont faits.

Votre nouvelle ftrophe de cette funefte ode eft belle. Je pafferais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que *Marfyas* juge *Apollon*, fi je m'efcrime avec vous de poéfie. 1759.

Au lieu de *du fort foutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups*; et au lieu de *venir fon heure fatale*, *approcher l'heure fatale.*

J'avoue que *fon heure* fatale vaut mieux que *l'heure* fatale; c'eft à vous d'en juger.

Pour l'ode en général, elle eft très-belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propofe. Vous le confondrez peut-être, fondé fur l'autorité des d'*Olivets*, des quarante, et de toute la république.

> Quand la mort qu'ils ont bravée
> Dans cette foule abreuvée
> Du fang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie: eft-ce la mort ou la foule qui eft abreuvée? j'entends bien votre idée; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer fa penfée.

V^e^ ftrophe. Je fus battu à Hochkirchen le moment que ma digne fœur expirait.

VIe ftrophe admirable. VIIe, VIIIe excellentes. IXe de même. La dernière partie de la Xe ne répond pas au commencement.

La ftupide ignorance, les *Midas*, les *Homères*, les *Zoïles* font étrangers au fujet de l'ode, et ne fervent là que de rempliffage. Il s'agit de ma fœur et non d'*Homère* ni de *Zoïle.*

1759. Strophe XIe bonne. XIIe *qui font des cours les plus belles*, infame cheville. Le sens finit, *qui font des cours ; les plus belles* n'est qu'un remplissage sans beauté, digne de *Mævius* et non pas de *Virgile.* Cela demande absolument une correction, cela est lâche et faible.

Strophe XIIIe *Du temps qui fuit toujours, ou fis toujours usage.* La répétition de *toujours* est sans grâce. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je suerais sang et eau ; mais *Voltaire* n'est pas *Voltaire* en vain. C'est à lui à y donner plus de force. *Lueur obscure plus affreuse que la nuit* ; cela est digne des *ténèbres visibles* de *Milton*, dont l'auteur de la Henriade s'est tant moqué.

Les strophes XIV et XVes sont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier, direz-vous? qu'il fasse premièrement de bons vers ; et qu'ensuite il se mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens, je les trouve souvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui se trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'est le moment où l'on est le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. *Daun* et des Français, sans presque remuer de ma place. Je suis occupé à présent à d'autres sottises de cette espèce ; et tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'esprit de son métier ; et dans ces momens d'alarmes je fais main-basse, si je peux, sur l'ennemi

et

et sur tous les vers qui ne me plaisent pas, hormis les miens. 1759.

Adieu, hermite suisse : ne vous fâchez pas contre *Don Quichotte* qui jetait au feu les vers de l'*Arioste*, qui ne valaient pas les vôtres, et ayez quelque indulgence pour un censeur germanique qui vous écrit des fins fonds de la Silésie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIII.

DU ROI.

A Landshut, le 28 d'avril.

JE vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec monsieur *Candide*; c'est *Job* habillé à la moderne. Il faut le confesser ; monsieur *Pangloss* ne saurait prouver ses beaux principes, et le meilleur des mondes possibles est très-méchant et très-malheureux. Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire ; celui-ci est instructif, et prouve mieux que des argumens *in barbara*, *celarent*, etc.

Je reçois en même temps cette triste ode qui est bien corrigée et très-embellie ; mais ce n'est qu'un monument, et cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je souhaite que vous ayez bientôt occasion de travailler pour la paix, et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occasion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas sans carnage à cet heureux jour. Vous croyez

1759. qu'on n'a du courage que par honneur, j'ose vous dire qu'il y a plus d'une forte de courage : celui qui vient du tempérament, qui eſt admirable pour le commun ſoldat; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier; celui qu'inſpire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir; enfin celui qui doit ſon origine au fanatiſme de la gloire, que l'on admire dans *Alexandre*, dans *Céſar*, dans *Charles XII* et dans le grand *Condé*. Voilà les différens inſtincts qui conduiſent les hommes au danger. Le péril en ſoi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne penſe guère au riſque quand on eſt une fois engagé.

Je n'ai pas connu *Jules-Céſar*, cependant je ſuis très-sûr que de nuit ou de jour, il ne ſe ferait jamais caché; il était trop généreux pour prétendre expoſer ſes compagnons ſans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux au déſeſpoir de voir une bataille ſur le point d'être perdue ſe ſont fait tuèr exprès, pour ne point ſurvivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire ſur ce courage que vous perſifflez. Je vous aſſure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, et qu'on n'y eſt pas auſſi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un ſeul.

A la bataille de Rosbach un officier français bleſſé et couché ſur la place, demandait à cor et à cri un lavement: voulez-vous bien croire que cent perſonnes officieuſes ſe ſont empreſſées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu ſur un champ

de bataille, en préfence d'une armée, cela eft certainement fingulier; mais cela eft vrai, et connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive fouvent des aventures bouffonnes qui ne reffemblent à rien, et qu'une paix de mille ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles font cruellement achetées. 1759.

Je vous remercie de la confultation du médecin *Tronchin.* Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui eft à Schwedt auprès de ma fœur : je lui ai recommandé de s'attacher fcrupuleufement au régime qu'on lui prefcrit. Je vous prie de demander ce que *Tronchin* voudrait d'argent pour faire le voyage; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guérifon de ce cher frère; et quoique j'aie auffi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pouffe pas l'incrédulité jufqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les fens moi-même : je n'aurais pu fupporter les affreufes fatigues que j'ai eues, fi je ne m'étais mis à une diète qui paraît févère à tous ceux qui m'approchent. Refte à favoir fi la vie vaut la peine d'être confervée par tant de foins, et fi ceux-là ne font pas les plus fages et les plus heureux qui l'ufent tout de fuite. C'eft à monfieur *Martin* et à maître *Panglofs* à difcuter cette matière, et à moi à me battre tant qu'on fe battra.

Pour vous qui êtes fpectateur de la pièce fanglante qu'on joue, vous pourrez nous fiffler tous tant que nous fommes. Grand bien vous faffe; foyez perfuadé que je n'envie pas votre bonheur : je fuis convaincu

1759. que l'on ne peut jouir que lorſqu'on n'eſt en guerre ni de plume ni d'épée *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIV.

DU ROI.

A Landshut, le 18 de mai.

NON, ma muſe qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'aſſocia jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts et précieux
Qu'un loiſir fugitif me donne.

Je déteſte l'impur bourbier
Où ce bel eſprit trop cynique
A trempé ſa plume impudique,
Et je ne veux point me ſouiller
Dans la fange de ſon fumier.

La mémoire eſt un réceptacle ;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui ſe ſont acquis,
Au ſein de leur natal pays,
Le droit de paſſer pour oracle.

C'eſt pourquoi, vainquant tout obſtacle,
Je vous lis et je vous relis. 1759.

J'allaite ma muſe françaiſe
Aux tetons tendres et polis
Que Racine m'offre à ſon aiſe ;
Quelquefois, ne vous en déplaiſe,
Je m'entretiens avec Rouſſeau ;
Horace, Lucrèce et Boileau
Font en tout temps ma compagnie ;
Sur eux ſe règle mon pinceau,
Et dans ma fantaſque manie
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous conſultez une carte géographique vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté et de folie produiſit ce congé. Nous avons pourſuivi ces gens qui nous tournaient le derrière juſqu'à Erfurt, et de là nous avons pris le chemin de la Siléſie.

Vous autres habitans des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent ſur les traces des *Amadis* et des *Rolands*, doivent ſe battre tous les jours pour vous divertir ? Apprenez, ne vous en déplaiſe, que nous avons aſſez donné de ces tragédies, les campagnes paſſées, au public ; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie; mais nous ſuivrons le proverbe de l'empereur *Auguſte*, *feſtina lentè*.

Vos français brûlent les bons livres et bouleverſent gaiement le ſyſtême de leurs finances pour

1759. complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur faſſe. Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le haſard ne favoriſe pas éternellement les trois illuſtriſſimes.... qui m'aſſaillent de tous côtés, j'eſpère qu'elles feront (pour conſerver la figure de rhétorique)... J'éprouve le ſort d'*Orphée :* des dames de cette eſpèce et d'un auſſi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaiſir.

A propos de ſottiſes, vous voulez ſavoir les aventures de l'abbé de *Prades ;* cela ferait un gros volume. Pour ſatisfaire votre curioſité il vous ſuffira de ſavoir que l'abbé eut la faibleſſe de ſe laiſſer ſéduire pendant mon ſéjour à Dreſde, par un ſecrétaire que *Broglie* y avait laiſſé en partant. Il ſe fit nouvelliſte de l'armée ; et comme ce métier n'eſt pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé juſqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choſes ; mais cela ferait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breslau.

Vous avez fait le Tombeau de la Sorbonne; ajoutez-y celui du parlement qui radote ſi fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des Délices des lois au Parnaſſe ; vous careſſerez encore l'*infame* d'une main et l'égratignerez de l'autre ; vous la traiterez comme vous en uſez envers moi et envers tout le monde.

Vous avez, je le préſume,
En chaque main une plume;

L'une confite en douceur 1759.
Charme par fon ton flatteur
L'amour propre qu'elle allume,
L'abreuvant de fon erreur;
L'autre eft un glaive vengeur
Que Tyfiphone et fa fœur
Ont plongé dans le bitume
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume;
Il vous bleffe, il vous confume,
Perce les os et le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Bafle on vous l'inhume,
Ce glaive en fera l'auteur.

Pour moi, nourriffon d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur
De grimper fur le Parnaffe
Parmi la maudite race
Des beaux efprits, qui tracaffe
Et remplit ce lieu d'horreur.
Je vous demande pour grâce,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchâffe
Dans vos vers ou vos difcours,
Que fans rufes ni détours
La bonne plume l'y place.

Je fouhaite paix et falut non pas au gentilhomme ordinaire, non pas à l'hiftoriographe du *Bien-aimé*, non pas au feigneur de vingt feigneuries dans la Suifferie, mais à l'auteur de la Henriade, de la Pucelle, de Brutus, de Mérope, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE

May.

1759. Vos derniers vers font aifés et coulans,
Ils femblent faits fur les heureux modèles
Des Sarrafins, des Chaulieux, des Chapelles:
Ce temps n'eft plus. Vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, et fouffrez fa gaité,
Je vous connais, vous femblez difficile;
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du ftyle.
Pour Maupertuis de poix-réfine enduit,
S'il fait un trou jufqu'au centre du monde
Si dans ce trou male-mort le conduit,
J'en fuis fâché; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit fans retour.
Ce n'eft pas moi qui le mine et le tue;
Ah! c'eft bien lui qui m'a privé du jour,
Puifque c'eft lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre moi malingre et affublé d'une fluxion fur les yeux, au plus malin des rois, et au plus aimable des hommes, qui me fait fans ceffe des balafres, et qui crie qu'il eft égratigné. Balafrez MM. de *Daun* et de *Fermor*, mais épargnez votre vieille et maigre victime.

Votre Majesté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'est pas redoutable. Quant à nos épées vous leur avez donné une petite leçon; Dieu vous doint la paix, Sire, et que toutes les épées soient remises dans le fourreau! ce sont les dignes vœux d'un philosophe suisse. Tout le monde se ressent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'essuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cents mille francs, grâce à cette belle guerre. 1759.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les sottises dites à haute voix par tant de gens en robe, et avocats et procureurs, ont germé dans la tête de *Damiens*, bâtard de *Ravaillac*; les sottises prononcées par les jésuites, ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule au Mein, et voilà le meilleur des mondes possibles tout trouvé.

Encore une fois, puissiez-vous terminer bientôt cette malheureuse besogne; vous êtes législateur, guerrier, historien, poëte, musicien, mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme et dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau? un vain nom qui ne nous appartient plus; tout est affliction ou vanité, comme disait l'autre *Salomon*, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-souci, à Sans-souci, le plutôt que vous pourrez.

De *Prades* est donc un *Doëg*, un *Achitophel?* quoi! il vous a trahi quand vous l'accablez de biens! O meilleur des mondes possibles, où êtes-vous! Je suis manichéen comme *Martin.*

1759. Votre Majesté me reproche dans ses très-jolis vers de caresser quelquefois l'*Infame*; eh, mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réussis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne sera pas indifférent.

Ah! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous; je suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écourtés. A Sans-souci, Sire, à Sans-souci; mais qu'y fera votre diablesse d'imagination? est-elle faite pour la retraite? oui, vous êtes fait pour tout.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai.

DANS quelque état que vous soyez, il est très-sûr que vous êtes un grand homme. Ce n'est pas pour ennuyer V. M. que je lui écris, c'est pour me confesser, à condition qu'elle me donnera absolution. Je vous ai trahi; voyez le fait. Vous m'avez écrit, une lettre moitié dans le goût de *Marc-Aurèle*, votre patron, moitié dans le goût de *Martial* et de *Juvénal*, votre autre patron. Je la montrai d'abord à une petite française minaudière de la cour de France, qui est venue comme les autres à Genève au temple d'*Esculape*, pour se faire guérir par le grand *Tronchin*, très-grand en effet, car il est haut de six

pieds, beau et bien fait; et si monseigneur le prince *Ferdinand*, votre frère, était femme, il viendrait se faire guérir comme les autres. Cette minaudière est, comme je crois l'avoir dit à V. M. la bonne amie d'un certain duc, d'un certain ministre; elle a beaucoup d'esprit et son ami aussi. Elle fut enchantée, elle baisa votre lettre, et vous aurait fait pis si vous aviez été là. Envoyez cela sur le champ à mon ami, dit-elle, il vous aime dès son enfance, il admire le roi de Prusse, il ne pense en rien comme les autres; il voit clair; il est de la vraie chevalerie qui réunit l'esprit et les armes. La dame en dit tant que je copiai votre lettre, en retranchant très-honnêtement tout le *Martial* et tout le *Juvénal*, et laissant fidèlement tout le *Marc-Aurèle*, c'est-à-dire toute votre prose, dans laquelle pourtant votre *Marc-Aurèle* nous donne force coups de patte, et prétend que nous sommes ambitieux. Hélas! Sire, nous sommes de plaisantes gens pour avoir de l'ambition. Enfin, je ne puis m'empêcher de vous envoyer la réponse qu'on m'a faite. Je puis bien trahir un duc et pair, ayant trahi un roi; mais je vous en conjure, n'en faites pas semblant. Tâchez, Sire, de déchiffrer l'écriture. On peut avoir beaucoup d'esprit et de très-bons sentimens, et écrire comme un chat. Sire, il y avait autrefois un lion et un rat, le rat fut amoureux du lion, et alla lui faire sa cour. Le lion lui donna un petit coup de patte: le rat s'en alla dans la souricière, mais il aima toujours le lion; et voyant un jour un filet qu'on tendait pour attraper le lion et le tuer, il en rongea une maille. Sire, le rat baise très-humblement vos belles griffes en toute humilité; il ne

1759.

1759. mourra jamais entre deux capucins, comme a fait à Bâle un dogue de S[t] Malo; il aurait voulu mourir auprès de son lion. Croyez que le rat était plus attaché que le dogue.

LETTRE CXXXVII.

DU ROI.

A Reich-Hennersdorf, le 10 juin.

Apprenez qu'à moins que celui que vous savez revienne sur terre faire des miracles, mon frère n'ira chercher personne. Il est encore, Dieu merci, assez grand seigneur, pour faire venir et payer des médecins suisses; et vous savez que les Frédérics, en plus grande quantité que les Louis, l'emportent sur eux chez les médecins, chez les poëtes, et quelquefois même chez les philosophes qui, occupés de vaines spéculations, ne font guère réflexion sur la partie morale de leur science. Votre nièce a fait éclater le faste de son zèle en faveur de sa nation, elle m'a brûlé comme je vous ai fait brûler à Berlin, et comme vous l'avez été en France. Vos Français extravaguent tous, quand il est question de la prééminence de leur royaume, ils sont charmés de vous lâcher un roi mon maître, d'affecter les travers de vieux ambassadeurs hors de mode, et de prendre fait et cause pour des rois qui ne leur font pas l'honneur de daigner les connaître; en vérité, c'est dommage que votre nièce n'ait pas épousé M. *Prior*, cela aurait fait une belle

race de politiques. Pour moi, je ne ménage aucun de ceux qui me font enrager, je les mords le mieux que je puis. Nous allons nous battre selon toute apparence en peu de jours, et pour peu que la fortune me seconde, les subdélégués de Leurs Majestés Impériales et l'homme à la toque bénite feront bien étrillés; après cela, quelle consolation de se moquer d'eux! Pour vous, qui ne vous battrez point, pour Dieu ne vous moquez de personne, soyez tranquille et heureux, puisque vous n'avez point de persécuteurs, et sachez jouir sans inquiétude d'une tranquillité que vous avez obtenue après avoir couru soixante ans pour l'attraper. Adieu, je vous souhaite paix et salut. Ainsi soit-il. 1759.

FÉDÉRIC.

P. S. Mais êtes-vous sage à soixante et dix ans? Apprenez à votre âge de quel style il vous convient de m'écrire. Comprenez qu'il y a des libertés permises et des impertinences intolérables aux gens de lettres et aux beaux esprits. Devenez enfin philosophe, c'est-à-dire raisonnable. Puisse le ciel, qui vous a donné tant d'esprit, vous donner du jugement à proportion! Si cela pouvait arriver, vous seriez le premier homme du siècle, et peut-être le premier que le monde ait porté: c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

LETTRE CXXXVIII.

DU ROI.

A Reich-Hennersdorf le 20 juin.

1759. Si j'étais du temps de l'ancienne chevalerie, je vous aurais dit que vous en avez menti par la gorge, en avançant au public, que je vous ai écrit pour défendre mon histoire de Brandebourg, contre les sottises qu'en dit un abbé en *ic* ou en *ac*; je me soucie très-peu de mes ouvrages, je n'ai point pour eux cet amour enthousiaste qu'ont les célèbres auteurs pour le moindre mot qui leur échappe, je ne me battrai avec personne, ni pour ma prose ni pour mes vers, et l'on en jugera ce que l'on voudra, sans que cela me cause d'insomnies. Je vous prie donc de ne vous point échauffer pour un sujet si mince, qui ne mérite pas que vous vous déchaîniez contre mes ennemis littéraires. Vous criez tant pour la paix, qu'il vous conviendrait mieux d'écrire avec cette noble impertinence qui vous va si bien, contre ceux qui en retardent la conclusion, contre tous ces gens qui sont dans les convulsions et dans le délire. Ce serait un trait singulier dans l'histoire, si l'on écrivait au dix-neuvième siècle que ce fameux *Voltaire*, qui de son temps avait tant écrit contre les libraires, contre les fanatiques et contre le mauvais goût, avait fait par ses ouvrages tant de honte aux princes, de la guerre qu'ils se fesaient, qu'il les avait obligés à faire la paix dont il avait dicté les conditions. Entreprenez

cette tâche-là, vous vous érigerez un monument que les temps n'effaceront pas. *Virgile* accompagna *Mécène* au voyage de Brindes où *Auguste* fit sa paix avec *Antoine*; et *Voltaire*, sans voyager (dira-t-on) fut le précepteur des rois comme de l'Europe. Je souhaite que l'on puisse ajouter ce trait à votre vie, et que je puisse vous en féliciter bientôt. Adieu. 1759.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIX.

DU ROI.

A Reich-Hennersdorf, le 2 de juillet.

VOTRE muse se rit de moi
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la désire, je l'honore;
Mais je n'impose point la loi
Au bien-aimé votre grand roi,
A la Hongroise qu'il adore,
A la Russienne que j'abhorre,
A ce tripot d'ambitieux
De qui les secrets merveilleux,
Que Tronchin fait et que j'ignore,
Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.
Vous à la paix tant animé,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan du second Bien-aimé,
A la paix, s'il se peut, disposez votre maître.

1759. C'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer, ou à ſon d'*Amboiſe* en fontange (1). Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux; ils ſont un peu difficiles; ils veulent être les arbitres des ſouverains, et c'eſt ce que des gens qui penſent comme moi ne veulent nullement ſouffrir. J'aime la paix tout autant que vous la déſirez; mais je la veux bonne, ſolide et honorable. *Socrate* ou *Platon* auraient penſé comme moi ſur ce ſujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaiſir à mener cette chienne de vie, à voir et faire égorger des inconnus, à perdre journellement ſes connaiſſances et ſes amis, à voir ſans ceſſe ſa réputation expoſée aux caprices du haſard, à paſſer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhenſions, à riſquer ſans fin ſa vie et ſa fortune ?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la ſociété, les agrémens de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce ſoit. Quoique je déſire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des baſſeſſes et des infamies. La philoſophie nous apprend à faire notre devoir, à ſervir fidèlement notre patrie au prix de notre ſang, de notre repos, à lui ſacrifier tout notre être. L'illuſtre *Zadig* eſſuya bien des aventures qui n'étaient pas de ſon goût, *Candide* de même; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à ſuivre que celui de ces héros !

(1) La marquiſe de *Pompadour*.

Croyez-

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les pelisses hongroises et les justaucorps verds des Roxelans. On est actuellement aux trousses de ces derniers qui, par leur balourdise, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, et que je me délivrerai des verds et des blancs. 1759.

Il faut que le Saint-Esprit ait inspiré à rebours cette créature bénite par sa sainteté (1); il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je sortirai d'autant plus surement de tout ceci que j'ai dans mon camp une vraie héroine, une pucelle plus brave que *Jeanne* d'*Arc*. Cette divine fille est née en pleine Vestphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne sais où, qui jure son dieu et son grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raisonne. Le bon roi *Charles* chassa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il est donc clair que par les secours de la mienne nous vaincrons les trois *dames*; car vous savez que dans le paradis les saints conservent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que *Mahomet* avait son pigeon, *Sertorius* sa biche, votre enthousiaste des Cévènes sa grosse *Nicole*, et je conclus que ma pucelle et mon inspiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point sur le compte de la guerre des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

(1) Le pape *Rezzonico* (*Clément XIII*) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal *Daun*, qui avait eu la bêtise de se prêter à cette facétie digne du treizième siècle.

1759. L'abominable entreprife de *Damiens*, le cruel affaffinat intenté contre le roi de Portugal, font de ces attentats qui fe commettent en paix comme en guerre; ce font les fuites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle abfurde. L'homme reftera, malgré les écoles de philofophie, la plus méchante bête de l'univers; la fuperftition, l'intérêt, la vengeance, la trahifon, l'ingratitude, produiront jufqu'à la fin des fiècles des fcènes fanglantes et tragiques, parce que les paffions, et très-rarement la raifon, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévaftations, des peftes, des tremblemens de terre, des banqueroutes. C'eft fur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puifque cela eft ainfi, qu'il faut que cela foit néceffaire. Maître *Panglofs* vous en dira la raifon. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confeffe mon ignorance. Il me paraît cependant que fi un être bienfefant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le fommes. Il n'y a que l'égide de *Zénon* pour les calamités, et les couronnes du jardin d'*Epicure* pour la fortune.

Preffez votre laitage, faites cuver votre vin et faucher vos prés fans vous inquiéter fi l'année fera abondante ou ftérile. Le gentilhomme du *Bien-aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il eft, de donner un coup de patte à l'*Inf*.... J'attends fon livre. Je vous envoie en attendant un *Akakia* contre fa fainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la mufe du général des

capucins, de l'architecte de l'église de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, et de la gloire mondaine du pape *Rezzonico*, de la pucelle *Jeanne*, etc. 1759.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de *Sabines*, du chevalier de *Tusculum*, et du marquis d'*Andès*. Les titres ne sont que la décoration des sots ; les grands hommes n'ont besoin que de leur nom.

Adieu ; santé et prospérité à l'auteur de la Henriade, au plus malin et au plus séduisant des beaux esprits qui ont été et qui seront dans le monde. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXL.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

Vous êtes aussi bon frère que bon général ; mais il n'est pas possible que *Tronchin* aille à Schwedt auprès du prince votre frère ; il y a sept ou huit personnes de Paris abandonnées des médecins, qui se sont fait transporter à Genève ou dans le voisinage, et qui croient ne respirer qu'autant que *Tronchin* ne les quitte pas. Votre Majesté pense bien que parmi le nombre de ces personnes je ne

compte point ma pauvre nièce qui languit depuis
1759. fix ans ; d'ailleurs *Tronchin* gouverne la fanté des enfans de France, et envoie de Genève fes avis deux fois par femaine ; il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monfeigneur le prince *Ferdinand* fera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore à fa fanté en le fefant paffer d'un climat affez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire inftruire *Tronchin* toutes les femaines de fon état, eft le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je puffe jamais laiffer prendre une copie de votre écrit adreffé à M. le prince de Brunfwick ? Il y a certainement de très-belles chofes ; mais elles ne font pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en ferait pas flattée ; le roi de France le ferait encore moins, et je vous refpecte trop l'un et l'autre pour jamais laiffer tranfpirer ce qui ne fervirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correfpondance de madame la margrave de *Bareith* avec le cardinal de *Tencin*, pour tâcher de procurer un bien fi néceffaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépofitaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but fi défirable ; je n'en ai pas abufé, et je n'abuferai pas de votre confiance au fujet d'un écrit qui tendrait à un but abfolument contraire. Soyez dans un parfait repos fur cet article. Ma malheureufe nièce que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, et il n'en refte de veftige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois ftrophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés; vous avez été mon idole 1759. pendant vingt années de fuite, *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gufman même*; mais votre métier de héros, et votre place de roi ne rendent pas le cœur bien fenfible; c'eft dommage, car ce cœur était fait pour être humain, et fans l'héroïfme et le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la fociété.

En voilà trop fi vous êtes en préfence de l'ennemi, et trop peu fi vous étiez avec vous-même dans le fein de la philofophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je fuis toujours affez fot pour vous aimer, autant que je fuis affez jufte pour vous admirer; reconnaiffez la franchife, et recevez avec bonté le profond refpect du fuiffe.

VOLTAIRE.

LETTRE CXLI.

DU ROI.

Du Ringfvormek, le 18 de juillet.

Vous êtes en vérité une fingulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces et d'efprit,
Lorfque fa malice m'aigrit,

1759.

Je pardonne tout à Voltaire,
Et sens que de mon cœur contrit,
Il a désarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtisse, cela m'est assez indifférent. Ne pensez pas non plus que je sois aussi sensible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* disent de moi. J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils sont favorisés des uns, et vilipendés des autres. Il faut se préparer à des satires, à des calomnies, et à une multitude de mensonges qu'on débite sur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience ; et je me soucie très-peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très-peu pensans à deux pieds, sans plumes.

Puisque vous êtes si bon prussien (ce dont je me félicite) je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme à toque et à épée papale s'est placé sur les confins de la Saxe et de la Bohème. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en sommes à présent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Russes sont pendus au croc. *Dohna* n'a pas dit : *Sta*, *sol*, comme

Josué, de défunte mémoire ; mais, *sta*, *ursus* ; et l'ours s'est arrêté. 1759.

En voilà assez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je sais bien que je vous ai idolâtré tant que je vous ai cru ni tracassier, ni méchant ; mais vous m'avez joué des tours de tant d'espèces..... N'en parlons plus ; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages, que je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaisseriez trop l'espèce humaine, et l'univers aurait raison d'être jaloux et envieux de vos avantages.

A présent on dit : *Voltaire est le plus beau génie de tous les siècles ; mais du moins je suis plus doux, plus tranquille, plus sociable que lui.* Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confesseur. Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez *Socrate* en tragédie ; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce ? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode ; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième ; le Phédon de *Platon* une belle scène ; et voilà tout.

Je suis revenu de certains préjugés, et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix,

1759. dans Zaïre, dans Alzire ; et quoi qu'on en dise, je ne lis jamais Bérénice sans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos : pensez-en ce que vous voudrez ; mais on ne me persuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche, soit mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent. Vivez en paix ; et si vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon ressentiment, vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

Vous n'êtes pas ce fils d'un insensé,
Huilé dans Reims, et par l'Anglais pressé,
Que son Agnès si fidelle et si sage
Aima toujours, ayant tant caressé
Tantôt un moine et tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours,
Son pucelage et son baudet profane
Et saint Denis sont de faibles secours;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, et je sais quel est l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chasteté :
Allez, que rien ne vous retienne ;

Et retournez à Sans-fouci, 1759.
Quand dans vos courfes éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros et des pucelles.

Vos vers font charmans, et fi votre Majefté a battu fes ennemis, ils font encore meilleurs; mais pour votre *Akakia* papal, je le trouve très-adroit; il eft fait de façon que les trois quarts des proteftans le croiront véritable : il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, et de quoi animer les fots de bonne foi de la confeffion *in*, *met*, *uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un fage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre Majefté; mais j'ai peur qu'elle ne foit pas de loifir cette fin de campagne, et qu'elle foit fi occupée à donner fur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes et Maffagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philofophie et à la deftruction de l'*Inf*... Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Inf*... à fa Majefté par mon teftament. Elle eft plus fon ennemie qu'elle ne croit; fa pucelle et fon fanatique font quelque chofe, mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, et *Frédéric* était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

Le 22 de feptembre.

1759. La ducheffe de *Saxe-Gotha* m'envoie votre lettre, etc. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correfpondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29 ; c'eft même avec bien de la peine que je fais paffer cette lettre, fi elle eft affez heureufe de paffer.

Ma pofition n'eft pas fi défefpérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne ; je n'ai pas le courage abattu ; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de pofitif fur cet article, c'eft que j'ai de l'honneur pour dix ; et que, quelque malheur qui m'arrive, je me fens incapable de faire une action qui bleffe le moins du monde ce point fi fenfible et fi délicat pour un homme qui penfe en preux chevalier, fi peu confidéré de ces infames politiques qui penfent comme des marchands.

Je ne fais rien de ce que vous avez voulu me faire favoir ; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais : 1°. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés ; 2°. De la faire honorable et glorieufe. Voyez-vous ! il ne me refte que l'honneur ; je le conferverai au prix de mon fang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propofe rien qui répugne à la délicateffe de mes fentimens. Je

fuis dans les convulfions des opérations militaires ; je fuis comme les joueurs qui font dans le malheur, 1759. et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtreffe volage. J'ai à faire à de fi fottes gens qu'il faut néceffairement qu'à la fin j'aie l'avantage fur eux ; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à fa facrée majefté le Hafard, je ne m'en embarraffe pas. J'ai jufqu'ici la confcience nette des malheurs qui me font arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada font des argumens capables de rendre la raifon aux Français auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétriffante. Après avoir combattu avec fuccès contre toute l'Europe, il ferait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penfer ; vous ne me trouverez pas à l'eau-rofe ; mais *Henri IV*, mais *Louis XIV*, mes ennemis même que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix ; mais il faut prendre l'efprit de fon état. Voilà tout ce que je peux vous dire jufqu'à préfent. Dans trois ou quatre femaines la correfpondance fera plus libre, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLIV.

DU ROI.

Du camp près de Wilsdruf, le 17 de novembre.

1759. GRAND merci de la tragédie de Socrate. Elle devrait confondre le fanatiſme abſurde, vice dominant à préſent en France, et qui, ne pouvant exercer ſa fureur ambitieuſe ſur des ſujets de politique, s'acharne ſur les livres et ſur les apôtres du bon ſens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
Liſent en frémiſſant le drame de Socrate;
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raiſon humaine implacables bourreaux,
En pâliſſant de rage, en bouffiſſant leur rate,
D'abſurdes zélateurs vont ſoulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte,
Les contre-coups ſont tous ſentis par vos bigots.

Déjà leur cabale eſt accrue
Du concours impoſant des Mélites nouveaux.
Pédanteſques tyrans, la honte des barreaux
On s'empreſſe, on opine, et la troupe incongrue
En vous épargnant la ciguë;
Pour mieux honorer vos travaux,
Elève des bûchers, entaſſe des fagots.

Le brasier étincelle, et déjà part la flamme 1759.
Qu'allume la main de l'Inf...
Pour consumer ce bel esprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là ; et si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insçu, ou du moins sans intention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toutes parts ; l'un me pique, l'autre m'éclabousse ; ici l'on m'insulte ; enfin la patience succombe. L'instinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison ; la colère irritée s'enflamme, et je suis dans quelques momens,

Comme un sanglier écumant
Qui résiste et qui se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.
On le poursuit avec furie ;
Il attaque, il blesse, il pourfend,
Et donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le suit de loin en japant.
Trop irrité, dans sa colère
Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,
Un innocent agneau lui paraît un cerbère.

1759.
L'homme, ainſi que cet animal,
S'il ſouffre, irrité par le mal,
Livre à l'inſtinct des ſens ſa faible intelligence.
Sous le deſpotiſme fatal
De la ſanguinaire vengeance,
Souvent ſon aveugle fureur
Confond le crime et l'innocence.
Le ſage qui voit ſon erreur
Le plaint, la déplore, et ſoupire;
Détournant ſes pas ſans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'eſprit rempli d'aigreur.

Laiſſez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel ſerein ait ſuccédé à tant d'obſcurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne; vous m'introduiſez au conſeil de chaſteté; mais ſachez que l'expérience m'apprend ce que c'eſt de ſe frotter à de méchantes femmes.

Hélas, penſez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'eſprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaiſirs et la volupté ?
Ce temps heureux, c'eſt bien dommage,
Loin de moi s'eſt précipité;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,

Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conseil de la chasteté 1759.
Devient par force mon partage;
Continence est nécessité;
A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de vision béatifique dans le goût de celle de *Moïse*. Les barbares Cosaques et Tartares, gens infames à considérer en tout sens, ont brûlé et ravagé des contrées, et commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces tristes spectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

La Fortune inconstante et fière
Ne traite pas ses courtisans
Toujours d'une égale manière,
Ces fous nommés héros, et qui courent les champs,
Couverts de sang et de poussière,
Voltaire, n'ont pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis insolens.
Pour les humilier, la quinteuse déesse
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer:
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détresse;
Les Russes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtresse;
On les a vus, pleins d'allégresse,
S'y pavaner et s'admirer.
Voilà le sort de ma vieillesse!
Cependant cet homme béni
Par l'Antechrist siégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaisant homme

1759.

Qui sur sa tête réunit
De la vanité la plus folle
Le brillant et frêle symbole,
Commence à décamper de nuit.
Je n'ose dire qu'il s'enfuit;
Jusqu'ici sa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche.
Mais comptez sur moi: nous verrons
Dans peu ces cus dodus et ronds,
Sans façon, sans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc s'illustrant à jamais
Sauvera l'empire français,
Sans capitaine, sans finance,
Sans Amérique, sans prudence,
Jusqu'en ses fondemens sapé par les Anglais.
Couvrant tous ces sujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaisance,
Des cieux sur notre sphère il conduira la paix;
Moi, quittant le harnois et le casque et l'épée
De trop de sang humain trempée,
Je partirai soudain d'ici;
J'irai, consolant ma vieillesse
Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-souci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illusion je croirai vivre hors du grand monde, et quelquefois j'y serai solitaire.

Jouissez de votre hermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui reposent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez que les rois, après s'être long-temps battus, font enfin

enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous feriez capable, comme *Orphée*, de defcendre aux enfers, non pas pour fléchir *Pluton*, non pas pour ramener la belle *Emilie*, mais pour pourfuivre dans ce féjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop perfécuté dans ce monde (1). Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-la à votre propre réputation; que le plus grand génie de la France foit auffi l'homme le plus généreux de fa nation. La vertu, votre devoir vous parlent par ma bouche; n'y foyez pas infenfible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages. 1759.

Nous touchons à la fin de notre campagne: elle fera bonne; et je vous écrirai dans une huitaine de jours de Drefde, avec plus de tranquillité et de fuite qu'à préfent.

Adieu; négociez, travaillez, jouiffez, écrivez en paix; et que le dieu des philofophes, en vous infpirant des fentimens plus doux, vous conferve comme le plus bel organe de la raifon et de la vérité.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLV.

DU ROI.

Wilsdruf, 19 novembre.

Je viens de recevoir la lettre du rat ou de l'afpic du 6 novembre fur le point de finir la campagne.

(1) *Maupertuis*, qui venait de mourir à Basle.

1759. Les Autrichiens s'en vont en Bohème, où je leur ai fait brûler, par repréfailles des incendies qu'ils ont caufés dans mes pays, deux grands magafins. Je rends la retraite du benoît héros auffi difficile que poffible, et j'efpère qu'il effuyera quelques mauvaifes aventures entre ci et quelques jours. Vous apprendrez par la déclaration de la Haye, fi le roi d'Angleterre et moi nous fommes pacifiques. Cette démarche éclatante ouvrira les yeux au public, et fera diftinguer les boute-feux de l'Europe de ceux qui aiment l'humanité, la tranquillité et la paix. La porte eft ouverte, peut venir au parloir qui voudra. La France eft maîtreffe de s'expliquer. C'eft aux Français, qui font naturellement éloquens, à parler, à nous à les écouter avec admiration, et à leur répondre dans un mauvais baragouin, le mieux que nous pourrons. Il s'agit de la fincérité que chacun apportera dans la négociation. Je fuis perfuadé que l'on pourra trouver des tempéramens pour s'accommoder. L'Angleterre a à la tête de fes affaires un miniftre modéré et fage. Il faut de tous les côtés bannir les projets extravagans, et confulter la raifon plutôt que l'imagination. Pour moi, je me conforme à l'exemple du doux Sauveur, qui, lorfqu'il alla la première fois au temple, fe contenta d'écouter les Pharifiens et les Scribes. Ne penfez pas que les Anglais me confient tous leurs fecrets; ils ne font point preffés de s'accommoder, leur commerce ne fouffre point, leurs affaires profpèrent, et l'Etat ne manque ni de reffources, ni de crédit. Je fais une guerre plus dure qu'eux par la multitude d'ennemis qui m'attaquent, et dont le fardeau

eſt accablant. Cependant je répondrai bien toujours de la fin de la campagne, il eſt impoſſible d'en faire autant pour tous les événemens. Je ſuis ſur le point de m'accommoder avec les Ruſſes, ainſi il ne me reſtera que la reine d'Hongrie, les malandrins du St. Empire et les brigands de Laponie pour l'année qui vient. Notre démarche nous a été dictée par le cœur, par un ſentiment d'humanité qui voudrait tarir ces torrens de ſang qui inondent preſque toute notre ſphère, qui voudrait mettre fin aux maſſacres, aux barbaries, aux incendies et à toutes les abominations commiſes par des hommes que la malheureuſe habitude de ſe baigner dans le ſang rend de jours en jours plus féroces. Pour peu que cette guerre continue, notre Europe retombera dans les ténèbres de l'ignorance et nos contemporains deviendront ſemblables à des bêtes farouches. Il eſt temps de mettre fin à ces horreurs. Tous ces déſaſtres ſont une ſuite de l'ambition de l'Autriche et de la France. Qu'ils preſcrivent des bornes à leurs vaſtes projets, que ſi ce n'eſt la raiſon, que l'épuiſement de leurs finances et le mauvais état de leurs affaires les rende ſages, et que la rougeur leur monte au front, en apprenant que le ciel, qui a ſoutenu les faibles contre l'effort des puiſſans, a accordé à ces premiers aſſez de modération pour ne point abuſer de leur fortune et pour leur offrir la paix. Voilà tout ce qu'un pauvre lion fatigué, haraſſé, égratigné, mordu, boiteux et fêlé, vous peut dire. J'ai encore bien des affaires et je ne pourrai vous écrire à tête repoſée, qu'après être arrivé à Dreſde. Le projet de faire la paix

1757.

1759. eſt celui de rendre raiſonnables des hommes accoutumés à être abſolus et qui ont des volontés obſtinées. Réuſſiſſez! je vous féliciterai de vos ſuccès, et je m'en féliciterai davantage. Adieu au rat qui fait de ſi beaux rêves, qu'on les prendrait pour des inſpirations; qu'il jouiſſe dans ſon trou du repos, de la tranquillité, de la paix qu'il poſſède et que nous déſirons. Ainſi ſoit-il.

FÉDÉRIC.

NB. Vous ſavez que les interprètes et les commentateurs de l'écriture ont des opinions différentes ſur le ſens des paſſages. Suivant le révérend père *Dionyſius-Hortella*, il faut, lorſque Céſar eſt roi des Juifs, et bien Juif lui-même, et lorſqu'il eſt duc de Lorraine, que les Turcs et les Français donnent à Céſar ce qui eſt à Céſar. Il dit qu'un pareil exemple de reſtitution encouragerait toutes les petites puiſſances de l'Europe à l'imiter; qu'en penſez-vous? ce ſavant docteur ne raiſonne pas ſi mal.

LETTRE CXLVI.

DU ROI.

A Friedberg, le 24 de février.

1760. De combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée*, au temple de l'hiſtoire?
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenſes tréſors vous ſont toujours ouverts.
Vous y puiſez la double gloire
D'exceller par la proſe ainſi que par les vers;

1760.

Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor fur le front de Voltaire.
Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre,
Ses foins nous ramènent la paix,
Que ce fera fon vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je penfe avec toute l'Europe. *Virgile* a fait d'auffi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce fera un avantage que vous gagnerez fur tous vos confrères du Parnaffe, fi vous y réuffiffez.

Je ne fais qui m'a trahi et qui s'eft avifé de donner au public des rapfodies qui étaient bonnes pour m'amufer, et qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je fuis fi accoutumé à des trahifons, à des mauvaifes manœuvres, à des perfidies, que je ferais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, fe bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous favez mieux que je ne le peux dire que ceux qui écrivent pour le public doivent refpecter fes goûts et même fes préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, felon les fiècles dans lefquels ils ont écrit; et pourquoi les hommes mêmes les plus fupérieurs à leur temps, n'ont pas laiffé de s'impofer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un fot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

1760. Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne font jamais venus jufqu'à moi. Je fais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers et des babioles; mais je n'ai ni fu, ni voulu qu'on touchât à vos effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit : ce que j'approuverai fort; et *Schmit* n'aura fur ce fujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne fais quel eft ce *Brédo* dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer et la mort ont fait un ravage affreux parmi nous; et ce qu'il y a de trifte, c'eft que nous ne fommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'auffi cruelles fecouffes font fur moi : je m'enveloppe dans mon ftoïcifme le plus que je peux. La chair et le fang fe révoltent fouvent contre cet empire tyrannique de la raifon; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous : je fuis vieux, caffé, grifon, ridé; je perds les dents et la gaieté. Si cela dure, il ne reftera de moi-même que la manie de faire des vers, et un attachement inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière eft difficile, femée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les fortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, et je me fuis fouvent répété ces beaux vers:

Heureux qui retiré dans le temple des fages, etc.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne : *le Salomon* que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement, une comédie, *La femme qui a raifon*, enfin une *Oraifon funèbre de*

frère Berthier. Je n'ai à ripofter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me perfécuteront, et plus je leur taillerai de la befogne. Et fi je péris, ce fera fous un tas de leurs libelles, parmi des armes brifées fur un champ de bataille ; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'eft pas connu, et où les *Boyer* et les *Turenne* font égaux. 1760.

Je ferais bien aife de vous recevoir : je vous fouhaite mille bonheurs, mais où ? quand ? et comment ? Voilà des problèmes que d'*Alembert* ni le le grand *Newton* ne fauraient réfoudre.

Adieu, vivez heureux et en paix, et n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne fais quel être malfefant, lutine.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Tourney, par Genève, 21 avril.

SIRE,

Un petit moine de Saint-Juft difait à *Charles-Quint : Sacrée Majefté, n'êtes-vous pas laffe d'avoir troublé le monde ? faut-il encore défoler un pauvre moine dans fa cellule ?* Je fuis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs et aux misères

1760. humaines comme *Charles-Quint*. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie *Maupertuis*, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les œuvres du philosophe de Sans-souci dans sa cassette ? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement ; qu'il ne les avait communiquées à personne, et qu'un libraire en aurait abusé ; ce qui aurait disculpé des personnes qu'on a peut-être injustement accusées. Suis-je d'ailleurs obligé de savoir que *Maupertuis* vous les avait renvoyées ? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui ? que m'importe sa personne et sa mémoire ? en quoi ai-je pu lui faire tort en disant à votre Majesté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt jusqu'à sa mort ? Je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injustes, et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France ; vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions ; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue et mise en prison ; et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi ; quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous

servir sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser! 1760.

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe: Les philosophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas en JESUS-CHRIST; il appelle à sa cour un homme qui n'y croit point, et il le maltraite; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philosophes, et DIEU les punit les uns par les autres.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés; et pendant que les fanatiques sont unis, les philosophes sont dispersés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Versailles et ailleurs, on m'accuse de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'est vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux insultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai en mourant d'avoir à souffrir, et surtout de souffrir par vous, mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, et que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de sagesse que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les passions inséparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre ame; enfin

1760. par le malheureux plaifir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des chofes piquantes; plaifir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-deffus d'eux par votre rang et par vos talens uniques. Vous fentez fans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de fes misères et de fes faibleffes infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereufes par fon obfcurité, il ne peut être foupçonné par vous de fe croire exempt de torts, pour fe mettre en droit de fe plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des fiennes, et il ne veut plus fonger qu'à réparer avant fa mort les écarts funeftes d'une imagination trompeufe, en fefant des vœux fincères pour qu'un auffi grand homme que vous foit auffi heureux et auffi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE CXLVIII.

DU ROI.

Au camp de Porcelaine, à Meiffen, le premier mai.

De l'art de Céfar et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune faifon;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raifon
Que j'ai mal réuffi dans l'un comme dans l'autre.

Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'hiſtoire eut ſoin de conſacrer,
Il n'en eſt preſque aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Guſtave-Adolphe, Eugène,
Que l'on oſe lui comparer.
Sur le Parnaſſe, après Virgile,
Je vois paſſer dix-ſept cents ans
Où le génie humain ſtérile
S'efforce vainement d'atteindre à ſes talens.
Et ſi le Taſſe a ſu nous plaire
Par certains détails de ſes chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ſes traits brillans.
Le ſeul fils d'Apollon, le ſeul digne adverſaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'oppoſer,
Vous l'avez deviné, je me le perſuade:
C'eſt l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliſer.
Pour moi je me renferme en mes juſtes limites;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talens du poëte, et du héros romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juſte, au plaiſir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'eſt comme ſi l'Océan demandait de l'eau à un ruiſſeau. Voici donc une *ode aux Germains*, une *épître à d'Alembert*, une autre épître ſur le commencement de cette campagne, et un conte. Tout cela a été bon pour m'amuſer; mais je ne ceſſe de le répéter, cela n'eſt bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, *Racine* ou *Boileau*, pour qu'ils aillent à la poſtérité; et ce

1760. qui n'eſt pas digne d'elle, ne doit point être public.
Vous badinez au ſujet de la paix; s'il s'agit de badiner, vous ſaurez que depuis que j'ai lu l'*Arioſte*, j'ai pris monſeigneur de Maïence en averſion; et depuis l'aventure de Lisbonne, l'Egliſe ne ſaurait trop payer les horreurs qu'elle protége ni le ſcandale qu'elle donne. Quoi que penſe M. de *Choiſeul*, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois.... toute la ſcène ſe changer en Europe; et vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes reſſources, et que j'ai eu raiſon de refuſer à votre duc mon parc de Clèves.

Or ſus, monſieur le comte de *Tourney*, vous ſavez que dans le paradis les premiers ſujets de nos premiers pères furent des bêtes; vous connaiſſez l'attachement que tant de perſonnes ont pour les animaux, chiens, ſinges, chats ou perroquets, et j'eſpère que vous conviendrez encore que ſi toutes les ſacrées et clémentes majeſtés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles ſujets qui n'ont pas le ſens commun, leur cour s'éclaircirait la première, et leurs eſclaves diſparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait? etc. etc. Le paradis d'Eden n'eſt donc, ſelon moi, qu'une allégorie qui ne ſignifie autre choſe, que pour deux hommes d'eſprit dans une ſociété, il s'en trouve mille que frère *Lourdis* a fabriqués.

Pour votre duc, monſieur le Comte, vous le louez mal, à mon ſens, en m'aſſurant qu'il fait des vers

comme moi. Je ne suis pas assez dépourvu de goût pour ne pas sentir que les miens ne valent pas grand'chose. Vous le loueriez mieux si vous pouviez me persuader (ce qui est difficile) que ledit duc ne soit endiablé des Autrichiens; et je soutiens en outre que ni *Socrate* ni le juste *Aristide* n'auraient jamais consenti qu'on démembrât, le moins du monde, la république grecque; en quoi j'imite leur façon de penser. 1760.

C'est à présent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poserai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces polissons verront qu'ils ont abusé de mes bonnes dispositions, et nous ne signerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monsieur le Comte, vous payerez des vingtièmes jusqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai rassemblé toutes mes forces; et tous ces drôles qui fesaient les impertinens, apprendront à qui ils se sont joués.

Le comte de *Saint-Germain* est un conte pour rire (1). Pour votre duc, il ne sera pas long-temps ministre; songez qu'il a duré deux printemps. Cela est exorbitant en France, et presque sans exemple.

(1) C'était un aventurier qui se donnait pour immortel; il avait assisté JESUS-CHRIST au calvaire, et s'était trouvé au concile de Trente; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des ministres qui l'employaient comme espion.

1760. Sous ce règne-ci les ministres n'ont pas poussé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon *Charles XII*: je n'en ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en est resté aucun. C'est encore de ce genre d'ouvrages qui sont bons dans de petites sociétés, mais qui ne sont pas faits pour le public. Je suis un *dilettante* en tout genre; je puis dire mon sentiment sur les grands maîtres; je peux vous juger, et avoir mon opinion du mérite de *Virgile*; mais je ne suis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma société indulgente relévera mes bévues et me pardonnera; il n'en est pas de même du public; il faut être plus circonspect en écrivant pour lui que pour ses amis. Mes ouvrages sont comme ces propos de table où l'on pense tout haut, où l'on parle sans se gêner, et où l'on ne se formalise point d'être contredit.

Lorsque j'ai quelques momens de reste, la démangeaison d'écrire me prend; je ne me refuse pas ce léger plaisir; cela m'amuse, me dissipe, et me rend ensuite plus disposé au travail dont je suis chargé.

Pour vous parler à présent raison, vous devez croire que je n'étais point aussi pressé de la paix qu'on se l'est imaginé en France, et qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts à coup sûr; et pour moi (ou pour mieux dire pour les intérêts de l'Etat que je gouverne) il n'y perdra rien.

Adieu; vivez en paix, que mes vers vous causent un profond sommeil, et vous donnent des rêves

agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes groſſières, encore ſerait-ce quelque choſe. Les corrections ne me coûtent rien à préſent. 1760.

Je vous recommande, monſieur le Comte, à la protection de la très-ſainte immaculée Vierge, et à celle de monſieur ſon fils l. p.

FÉDÉRIC.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre, et en augmenter le ſtyle de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au ſaint père, peut-être lui ferez-vous plaiſir; et la chancellerie des brefs pourra s'en ſervir.

LETTRE CXLIX.

DU ROI.

A Meiſſen, le 12 de mai.

Je ſais très-bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous aſſure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail ſerait moins infructueux ſi j'étais dans une ſituation où mon ame n'eût pas à ſouffrir des ſecouſſes auſſi impétueuſes et des agitations auſſi violentes que celles auxquelles elle a été expoſée depuis un temps, et auxquelles probablement elle ſera encore en butte.

1760. La paix s'eſt envolée avec les papillons ; il n'en eſt plus queſtion du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut ſe battre juſque *in ſecula ſeculorum.*

Je n'entre point dans la recherche du paſſé. Vous avez eu ſans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philoſophe. Je vous ai tout pardonné ; et même je veux tout oublier. Mais ſi vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en ſeriez pas tiré auſſi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que ſon oncle pour couvrir ſes défauts. On parle de la ſervante de *Molière*, mais perſonne ne parlera de la nièce de *Voltaire.* Pour mes vers et mes rapſodies, je n'y penſe pas, j'ai bien ici d'autres affaires ; et j'ai fait divorce avec les Muſes juſqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (*) eſt en plein voyage. Si un certain petit duc poſſédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne ſe fait promptement exorciſer, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choſes à ſon ſublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la baſtille. Après toute la mauvaiſe volonté qu'ils me témoignent, c'eſt une bien faible vengeance que celle de les perſiffler.

(1) C'eſt le titre d'un ouvrage du *R. de P.*

On

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé *Pâris*. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre et taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconséquente; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle parait dans toute son histoire. 1760.

Il faut que ce soit un caractère indélébile qui lui est empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue suite de règnes que quelques années de *Louis XIV*. Le règne de *Henry IV* ne fut pas assez tranquille ni assez long pour qu'on en puisse faire mention. Durant l'administration de *Richelieu*, on remarque de la liaison dans les projets, et du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce sont de bien courtes époques de sagesse pour une aussi longue histoire de folies.

La France a pu produire des *Descartes*, des *Mallebranches*, mais ni des *Leibnitz*, ni des *Lockes*, ni des *Newtons*. En revanche, pour le goût vous surpassez toutes les autres nations, et je me rangerai sous vos étendards quant à ce qui regarde la finesse du discernement, et le choix judicieux et scrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'est une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'est pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraissent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'*Alembert*, sur-tout ses Elémens de philosophie et son Discours encyclopédique. Les autres livres qui

1760. me font tombés entre les mains ne font pas dignes d'être brûlés.

Adieu; vivez en paix dans votre retraite, et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que foixante-deux ans, et votre ame eft encore pleine de ce feu qui anime les corps et les foutient. Vous m'enterrerez, moi et la moitié de la génération préfente. Vous aurez le plaifir de faire un couplet malin fur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas: je vous en donne l'abfolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à préfent; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plutôt que vous ne le croyez. Pour moi je m'en irai là-bas raconter à *Virgile* qu'il y a un français qui l'a furpaffé dans fon art. J'en dirai autant aux *Sophocles* et aux *Euripides*: je parlerai à *Thucydide* de votre hiftoire, à *Quinte-Curce* de votre Charles XII; et je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un feul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais *Maupertuis* pour les confoler fera lire dans un coin l'Akakia à *Zoïle*.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indifcrets: c'eft le feul moyen de les empêcher de les lire aux coins de rues et en plein marché.

FÉDÉRIC.

LETTRE CL.

DU ROI.

A Radeberg, le 21 juin.

Je reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 5 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Oedipe ; vous aviez alors 19 ans, donc.... 1760.

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'est retiré fur Radeberg, et mon coup fe trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suifferie, fi vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre à mon inclufion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela eft tout fimple. Je ne ferai point de paix fans les Anglais, et ceux-là n'en feront point fans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la fyllabe de paix à vos Français.

Qu'eft-ce que fignifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir felon fa façon de penfer. Que m'importe cette façon de penfer, s'il n'a point le libre arbitre de fe conduire en conféquence ? J'abandonne le tripot de Verfailles au patelinage de ceux qui s'amufent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : et, duffé-je périr, je m'adrefferais plutôt

1760. au grand mogol qu'à *Louis le bien aimé*, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par-là vous ne désigniez la *Pompadour*.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagemens à garder avec une demoiselle *Poisson*, sur-tout si elle est arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à *Minos*, à *Rhadamante*, si j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler souvent sans que j'aye ouvert la bouche. On peut avoir mis sur mon compte des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Ce sont des tours dont la cour de Vienne s'est souvent servi, et qui dans plus d'une occasion lui ont réussi.

Cette tracasserie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs ? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'estime en vous le plus beau génie que les siècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre prose, sur-tout ces petites pièces détachées de vos Mélanges de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact aussi fin, ni le goût aussi sûr, aussi délicat

que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la converſation; vous ſavez inſtruire et amuſer en même temps. Vous êtes la créature la plus ſéduiſante que je connaiſſe, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'eſprit que vous pouvez offenſer et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaiſſent. Enfin vous feriez parfait ſi vous n'étiez pas homme. 1760.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des diſpoſitions à faire et des dépêches à dicter.

Je recommande monſieur le comte de *Tournay* à la protection de ſon ange gardien, de la très-ſainte et immaculée Vierge, et du chevalier puîné du p.. *Vale.*

FÉDÉRIC.

P. S. Pour vous amuſer peut-être, je joins à ma lettre un petit morceau, comme dit notre bon d'*Argens.* J'ai compoſé ce morceau pour un Suiſſe, qui ſert depuis un an dans mon artillerie. Cet honnête Suiſſe ayant fait tourner dans ſa garniſon à Bréda la tête à une belle Hollandaiſe, il m'a demandé à différentes repriſes la permiſſion de l'épouſer, quand notre paix ferait faite. Je l'accorde enfin, mais la belle ſe mourant d'amour, n'a pas voulu attendre ſi long-temps, et le bel amour s'eſt envolé à tire-d'aile. *O tempus! ô mores!* Vous voyez que je n'oublie pas mon latin. *Vale.*

LETTRE CLI.

DU ROI.

Le 31 d'octobre.

1760. Je vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes passagères que j'ai excroquées au hasard. Depuis ce temps les Russes ont fait une furation dans le Brandebourg: j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite, et je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes: mon tempérament s'en ressent, ma santé s'affaiblit, et mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine.

Je ne sais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'*Argens*: il se peut qu'elle soit de moi; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de *Choiseul* ni d'*Eve* ni d'*Adam*. Peu m'importe qu'il ait des sentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas? Je suis si occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penser à celles des autres. Mais laissons là tous ces illustres scélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous d'écrire l'histoire des loups et des ours de la Sibérie? Et que pourrez-vous rapporter du czar qui ne se trouve dans la vie de *Charles XII*? Je ne lirai point

l'hiſtoire de ces barbares; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémiſphère. 1760.

Votre zèle s'enflamme contre les jéſuites et contre les ſuperſtitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera? L'eſprit humain eſt faible; plus des trois quarts des hommes ſont faits pour l'eſclavage du plus abſurde fanatiſme. La crainte du diable et de l'enfer leur faſcine les yeux, et ils déteſtent le ſage qui veut les éclairer. Le gros de notre eſpèce eſt ſot et méchant. J'y recherche en vain cette image de DIEU dont les théologiens aſſurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en ſoi; peu ſavent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorſque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop miſanthrope. Je ſuis malade; je ſouffre; et j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins et de coquines, qui démonteraient un *Socrate*, un *Antonin* même. Vous êtes heureux de ſuivre le conſeil de *Candide*, et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un ſillon, que le roſſignol chante, que le dauphin nage, et que je faſſe la guerre.

Plus je fais ce métier et plus je me perſuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps: ma ſanté baiſſe à vue d'œil, et je pourrais bien aller bientôt entretenir *Virgile* de la Henriade, et deſcendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaiſirs et nos eſpérances ne nous ſuivent plus, où votre beau génie et celui d'un

1760. goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers et que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos talens; enfin vous rendrez de moi le compte que *Babouc* rendit de Paris au génie *Ituriel*.

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle est; elle ne sera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu; vivez heureux, et dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philosophes qui sont en purgatoire.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLII.

DU ROI.

De Strehlen, novembre 1761.

1761. Le solitaire des Délices ne se rira-t-il pas de moi et de tous les envois que je lui fais? Voici une pièce que j'ai faite pour *Catt*, elle n'est pas dans le goût de mes Elégies, que vous avez la bonté de caresser. Ce bon enfant me voyant toujours avec mes Stoïciens, me soutint il y a quelques jours, que ces beaux Messieurs n'aidaient point dans l'infortune, que *Gresset*, le *Lutrin* de *Boileau*, *Chaulieu*, vos ouvrages, convenaient mieux à ma triste situation, que ces bavards philosophes, dont on pourrait se passer, sur-tout lorsqu'on avait en soi-même cette force d'ame qu'ils ne donnent et ne peuvent pas donner. Je

lui fis mes humbles repréſentations. Il tint bon ; et quelques jours après notre belle converſation, je lui décochai cette épitre. Comme il me fallait une ſatisfaction du mal qu'il avait dit de mes Stoïciens, je l'ai badiné ſur quelques belles dames auxquelles il avait fait tourner violemment la tête. Les poëtes ſe permettent des exagérations, et ne s'en font aucun ſcrupule, auſſi l'ai-je dépeint courant de conquêtes en conquêtes, ce qui au fond n'eſt pas trop dans ſon caractère et dans la trempe de ſon ame. Ne direz-vous pas, mon cher hermite, que je ſuis un vieux fou de m'occuper dans les circonſtances où je me trouve, de choſes auſſi frivoles ? mais j'endors ainſi mes ſoucis et mes peines. Je gagne quelques inſtans, et ces inſtans, hélas, paſſés ſi vîte, le diable reprend tous ſes droits. Je me prépare à partir pour Breslau, et pour y faire mes arrangemens ſur les héroïques boucheries de l'année prochaine. Priez pour un Don Quichotte qui doit guerroyer ſans ceſſe, et qui n'a aucun repos à eſpérer, tant que l'acharnement de ſes ennemis le perſécutera. Je ſouhaite à l'auteur d'*Alzire* et de *Mérope* cette tranquillité dont me prive ma malheureuſe étoile. *Vale.* 1761.

FÉDÉRIC.

LETTRE CL III.

DU ROI.

A Berlin, le premier de janvier. (1).

Je vous ai cru ſi occupé à écraſer l'*inf*..., que je n'ai pu préſumer que vous penſiez à autre choſe. 1765.

(1) On n'a rien trouvé de 1761 à 1764.

1765. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terrassée il y a long-temps, si cette hydre ne renaissait sans cesse du fond de la superstition répandue sur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui séduisent les hommes, je range le théologien, l'astrologue, l'adepte et le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités et des maladies: je me guéris moi-même par le régime et par la patience. La nature a voulu que notre espèce payât à la mort un tribut de deux et demi pour cent C'est une loi immuable contre laquelle la faculté s'opposera vainement: et quoique j'aye très-grande opinion de l'habileté du sieur *Tronchin*, il ne pourra cependant pas disconvenir qu'il y a peu de remèdes spécifiques, et qu'après tout des herbes et des minéraux pilés ne peuvent ni refaire ni redresser des ressorts usés et à demi détruits par le temps.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliser son imagination, et le guérissent par le régime: et comme je ne trouve pas que des élixirs et des potions puissent me donner la moindre consolation, dès que je suis malade, je me mets à un régime rigoureux; et jusqu'ici je m'en suis bien trouvé.

Vous pouvez donc consoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu; (quoique je la trouve des plus minces) car, quoique je ne jouisse pas d'une santé bien ferme ni bien brillante, cependant je vis; et je ne suis pas du sentiment que notre existence vaille qu'on se donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous fuis fort obligé de la part que vous prenez à ma fanté, et des chofes obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de juftes appréhenfions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes et de beaux génies, qui ont fignalé le fiècle de *Louis XIV*. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en fa fainte et digne garde. 1765.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLIV.

DU ROI.

A Sans-fouci, le 24 d'octobre.

Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le défir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement et l'inftruction de notre fiècle. Que ferait-ce des belles-lettres fi elles vous perdaient ? Vous n'avez point de fucceffeur. Vivez donc le plus long-temps que cela fera poffible.

Je vois que vous avez à cœur l'établiffement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (1). Je fuis embarraffé comment vous répondre fur bien des articles. Cette maifon de Mailan dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français; et, autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'eft engagé de la rétablir

(1) Il s'agiffait d'établir à Clèves une petite colonie de philofophes français, qui y pourraient dire librement la vérité fans craindre ni miniftres, ni prêtres, ni parlemens.

1765. pour fon ufage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, et je ne faurais paffer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail fera terminée.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établiffe; et je crois que le moyen le plus fimple ferait que ces gens envoyaffent quelqu'un à Clèves pour voir ce qui ferait à leur convenance, et de quoi je puis difpofer en leur faveur. Ce fera le moyen le plus court, et qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux et l'ignorance du local pourraient donner lieu.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui connais beaucoup cette efpèce à deux pieds, fans plumes, par les devoirs de mon état, je vous prédis que ni vous ni tous les philofophes du monde ne corrigeront le genre humain de la fuperftition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la compofition de l'efpèce: c'eft une crainte, c'eft une faibleffe, c'eft une crédulité, une précipitation de jugement, qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le fyftême merveilleux.

Il eft peu d'ames philofophiques et d'une trempe affez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon fens eft détrompé des erreurs populaires, qui fe révoltent contre les abfurdités, et qui à l'approche de la mort redeviennent fuperftitieux par crainte et meurent en capucins: vous en voyez d'autres dont la façon de penfer dépend de leur digeftion, bonne ou mauvaife.

Il ne ſuffit pas, à mon ſens, de détromper les hommes ; il faudrait pouvoir leur inſpirer le courage d'eſprit, ou la ſenſibilité et la terreur de la mort triompheront des raiſonnemens les plus forts et les plus méthodiques. 1765.

Vous penſez, parce que les quakers et les sociniens ont établi une religion ſimple, qu'en la ſimplifiant encore davantage on pourrait ſur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; et ſuis preſque convaincu que ſi ce troupeau ſe trouvait conſidérable, il enfanterait en peu de temps quelque ſuperſtition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le compoſer, que des ames exemptes de crainte et de faibleſſe. Cela ne ſe trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raiſon, à force de s'élever contre le fanatiſme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : et c'eſt beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait poſſédés, et dont les ſuites font horreur.

Le fanatiſme et la rage de l'ambition ont ruiné des contrées floriſſantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévaſtations qui ſe ſont faites, vous ſaurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maiſons en Siléſie ; en Poméranie et dans la nouvelle Marche ſix mille cinq cents : ce qui fait, ſelon *Newton* et d'*Alembert*, quatorze mille cinq cents habitations.

La plus grande partie a été brûlée par les Ruſſes. Nous n'avons pas fait une guerre auſſi abominable ;

1765. et il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maisons dans les villes que nous avons assiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas séduits; et j'ai de ce côté-là ma conscience exempte de tout reproche.

A présent que tout est tranquille et rétabli, les philosophes par préférence trouveront des asiles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raison l'ennemi de *Baal*, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *prostituée de Babylone*.

Je vous recommande à la sainte garde d'*Epicure*, d'*Aristipe*, de *Locke*, de *Gassendi*, de *Bayle* et de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

FÉDÉRIC.

Si vous voulez nous faire passer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaisir à ceux qui espèrent en celui qui délivrera son peuple du joug des imposteurs.

LETTRE CLV.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

1766. NON, il n'est point de plus plaisant vieillard que vous. Vous avez conservé toute la gaieté et l'aménité de votre jeunesse. Votre lettre sur les

miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, et je fus furpris de m'y voir placé entre les Autrichiens et les cochons. Votre efprit eft encore jeune, et tant qu'il reftera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs et qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des reffources pour vivre. 1766.

Si vous m'aviez dit il y a dix ans ce que vous dites en finiffant votre lettre, vous feriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui diftinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes ; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts.

Comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclore l'ivraie, l'*inf*... ne donne que des herbes venimeufes. Il vous eft réfervé de l'écrafer avec votre redoutable maffue, avec les ridicules que vous répandez fur elle, et qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes favent raifonner, tous craignent le ridicule.

Il eft certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penfer. Dans la fuperftitieufe Bohème, en Autriche, ancien fiége du fanatifme, les perfonnes de mife commencent à ouvrir les yeux. Les images des faints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppofe à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobftant toutes ces févérités. Quoique les progrès ne foient pas rapides, c'eft toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la fuperftition.

1766. Dans nos pays proteftans on va plus vîte ; et peut-être ne faudra-t-il plus qu'un fiècle pour que les animofités qui naquirent des parties *fub utrâque*, et la forbonne, foient entièrement éteintes. De ce vafte domaine du fanatifme, il ne refte guère que la Pologne, le Portugal, l'Efpagne et la Bavière, où la craffe ignorance et l'engourdiffement des efprits maintient encore la fuperftition.

Pour vos Génevois, depuis que vous y êtes, ils font non-feulement mécroyans, ils font encore devenus tous de beaux efprits. Ils font des converfations entières en antithèfes et en épigrammes. C'eft un miracle par vous opéré. Qu'eft-ce que reffufciter un mort en comparaifon de donner de l'imagination à qui la nature en a refufé ? En France, aucun conte de balourdife qui ne roule fur un fuiffe ; en Allemagne, quoique nous ne paffions pas pour les plus découplés, nous plaifantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous réfidez : vous êtes le *Prométhée* de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous ferions à préfent quelque chofe. Une fatalité qui préfide aux chofes de la vie, n'a pas voulu que nous jouiffions de tant d'avantages.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur ; et je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de *Virgile*, d'*Ovide* et d'*Horace* : je crains que la France en vous perdant n'éprouve le fort des Romains.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain.

Vous

Vous durerez autant que j'ai à vivre, et je m'embarrasse peu du goût, de la stérilité ou de l'abondance 1766.
de la postérité.

Adieu ; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus sage.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier février.

SIRE,

Je vous fais très-tard mes remercîmens, mais c'est que j'ai été sur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a presque tué ; j'étais tout près d'aller trouver *Bayle* et de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre ; il aurait surement plaisanté avec moi de ce que votre Majesté en a usé avec lui comme *Jurieu ;* elle a tronqué l'article *David.* Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage sur la seconde édition de *Bayle.* C'est bien dommage de ne pas rendre à ce *David* toute la justice qui lui est due ; c'était un abominable juif, lui et ses psaumes. Je connais un roi plus puissant que lui et plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danser les collines comme des béliers, et les béliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraser les petits

1766. enfans contre la muraille au nom du Seigneur, il ne parle point éternellement d'afpics et de bafilics. Ce qui me plaît fur-tout de lui, c'eft que dans toutes fes épîtres il n'y a pas une feule penfée qui ne foit vraie ; fon imagination ne s'égare point. La jufteffe eft le fonds de fon efprit; et en effet fans jufteffe il n'y a ni efprit ni talent.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boiffeau de diamans. Voilà les feuls marchés que je puiffe faire avec lui.

Les dévotes de Verfailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en Ste *Geneviève*; mais le monarque philofophe prendra mon parti.

Puifque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire, en voici d'autres que je fouhaite qui l'amufent. Comme ce font des affaires graves qui fe paffent dans fes Etats, il eft jufte qu'elles foient portées au tribunal de fa raifon.

Il y a en France un nouveau procès tout femblable à celui des *Calas*; et il paraîtra dans quelque temps un mémoire figné de plufieurs avocats, qui pourra exciter la curiofité et la fenfibilité. On verra que nos papiftes font toujours perfuadés que les proteftans égorgent leurs enfans pour plaire à DIEU. Si fa Majefté veut avoir ce mémoire, je la fupplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adreffer. J'ignore s'il le faut mettre à la pofte, ou le faire partir par les chariots d'Allemagne.

LETTRE CLVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 février.

J'AURAIS été fâché de vous favoir fi tôt en la compagnie de *Bayle*. Hâtez-vous lentement à faire ce voyage, et fouvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature françaife dans ce fiècle où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez long-temps: votre vieilleffe eft comme l'enfance d'*Hercule*. Ce dieu écrafait des ferpens dans fon berceau; et vous, chargé d'années, vous écrafez l'*inf*.... 1766.

Vos vers fur la mort du dauphin font beaux. Je crois qu'ils ont attaqué Ste *Geneviève* mal à propos, parce que la reine et la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules au cas que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez pas fans doute la fainte converfation de l'évêque de Beauvais avec DIEU, qui lui répondit: *Nous verrons ce que nous avons à faire.*

Dans un temps où les évêques parlent à DIEU, et où les reines font des pélerinages, les offemens des bergères l'emportent fur les ftatues des héros, et on plante là les philofophes et les poëtes. Les progrès de la raifon humaine font plus lents qu'on ne les croit. En voici la véritable caufe: prefque tout le monde fe contente d'idées vagues des chofes; peu ont le temps de les examiner et de les approfondir. Les uns, garrottés par les chaînes de la fuperftition

1766. dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briser; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, et jouissent de la vie sans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaisirs. Ajoutez à cela des ames timides, des femmes peureuses; et ce total compose la société. S'il se trouve donc un homme sur mille qui pense, c'est beaucoup. Vous et vos semblables écrivez pour lui; le reste se scandalise, et vous damne charitablement. Pour moi qui ne me scandalise point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats et de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer.

Je crois qu'il faut que toute la correspondance de la Suisse passe par Francfort-au-Mein pour nous parvenir. Je n'en suis cependant pas informé au juste. Ah! si du moins vous aviez fait quelque séjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'esprit au modérateur, à la sainte séquelle. A présent ce canton est comme la Béotie en comparaison de Ferney et des lieux où vous habitez, et nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons; ils aiment vos ouvrages, et s'intéressent à votre conservation.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 7 d'auguste.

Mon neveu m'a écrit qu'il se proposait de visiter en passant le philosophe de Ferney. Je lui envie le

plaifir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos converfations; et vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous impofait pas la néceffité d'avoir recours au philofophe de Sans-fouci pour fournir à vos entretiens. 1766.

Vous me parlez d'une colonie de philofophes qui fe propofent de s'établir à Clèves; je ne m'y oppofe point; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près que le féjour de leurs compatriotes a prefque entièrement détruit dans ces forêts, toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, et qu'en imprimant ils obfervent de la décence dans leurs écrits.

La fcène qui s'eft paffée à Abbeville eft tragique: mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a confacrés dans l'efprit des peuples? Et fi l'on veut jouir de la liberté de penfer, faut-il infulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer, eft rarement perfécuté. Souvenez-vous de ce mot de *Fontenelle:* fi j'avais la main pleine de vérités je penferais plus d'une fois avant de l'ouvrir.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé; et fi votre parlement a févi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé le figne que les chrétiens révèrent comme le fymbole de leur falut, accufez-en les lois du royaume (1). C'eft felon ces lois que tout magiftrat

(1) Il n'exiftait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de *la Barre*; et ce qui le prouve, c'eft que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a ofé la citer; mais il eft vrai qu'ils en ont fuppofé l'exiftence, ce qui prouve ou une ignorance honteufe de la légiflation, ou un fanatifme porté jufqu'à la démence.

1766. fait ferment de juger; il ne peut prononcer la fentence que felon ce qu'elles contiennent; et il n'y a de ressource pour l'accufé qu'en prouvant qu'il n'eft pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez fi j'aurais prononcé un arrêt auffi dur, je vous dirais que non, et que, felon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez brifé une ftatue, je vous condamne à la rétablir: vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroiffe qui portait ce que vous favez, eh bien, je vous condamne à vous préfenter quinze jours confécutifs fans chapeau à l'églife: vous avez lu les ouvrages de *Voltaire*, oh, ça, monfieur le jeune homme, il eft bon de vous former le jugement, pour cet effet on vous enjoint d'étudier la Somme de St *Thomas* et le guide-âne de monfieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus févèrement de cette manière qu'il ne l'a été par les juges; car l'ennui eft un fiècle, et la mort un moment.

Que le ciel ou la deftinée écarte cette mort de votre tête, et que vous éclairiez doucement et paifiblement ce fiècle que vous illuftrez! Si vous venez à Clèves; j'aurai encore le plaifir de vous revoir et de vous affurer de l'admiration que votre génie m'a toujours infpirée. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en fa fainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 13 d'auguſte.

JE compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exé- 1766. cution d'Abbeville auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de *Calas*. Ce *Calas* était innocent; le fanatiſme ſe ſacrifie cette victime, et rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges. Bien loin de là, ils ſe ſouſtraient aux formalités des procédures, et ils condamnent au ſupplice ſans avoir des preuves, des convictions, des témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux lois de ſon pays: or il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La diſcrétion, la décence, ſur-tout le reſpect que tout citoyen doit aux lois, obligent donc de ne point inſulter au culte reçu, et d'éviter le ſcandale et l'inſolence. Ce ſont ces lois de ſang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute; mais tant que ces lois rigoureuſes demeureront établies, les magiſtrats ne pourront pas ſe diſpenſer d'y conformer leur jugement.

Les dévots en France crient contre les philoſophes et les accuſent d'être la cauſe de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre; il y eut des

1766. insensés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cause des infortunes qu'essuyaient les armées françaises. Il arrive pendant cette effervescence que le ministère de Versailles a besoin d'argent, et il sacrifie au clergé qui en promet, des philosophes qui n'en ont point et qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédiction, j'offre des asiles aux philosophes, pourvu qu'ils soient sages, qu'ils soient aussi pacifiques que le beau titre dont ils se parent le sous-entend; car toutes les vérités ensemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, seul bien dont les hommes puissent jouir sur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui suis un raisonneur sans enthousiasme, je désirerais que les hommes fussent raisonnables, et sur-tout qu'ils fussent tranquilles.

Nous connaissons les crimes que le fanatisme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatisme dans la philosophie: son caractère doit être la douceur et la modération. Elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier et ignorant; mais il ne faut pas que la philosophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores et minores gentium;* toutefois il assistait aux sacrifices publics. *Gassendi* allait à la messe, et *Newton* au prône.

La tolérance dans une société doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser l'effronterie

et la licence de jeunes étourdis qui infultent auda-cieufement à ce que le peuple révère. Voilà mes fentimens, qui font conformes à ce qu'affurent la liberté et la fureté publique, premier objet de toute législation. 1766.

Je parie que vous penfez en lifant ceci : cela eft bien allemand, cela fe reffent bien du flegme d'une nation qui n'a que des paffions ébauchées.

Nous fommes, il eft vrai, une efpèce de végétaux en comparaifon des Français : auffi n'avons-nous produit ni Jérufalem délivrée, ni Henriade. Depuis que l'empereur *Charlemagne* s'avifa de nous faire chrétiens, en nous égorgeant, nous le fommes reftés; à quoi peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages, et les frimats de nos longs hivers.

Enfin prenez-nous tels que nous fommes : *Ovide* s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes; et j'ai affez de vaine gloire pour me perfuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube fe jette par fept bouches dans la mer Noire. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en fa fainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLX.

DU ROI.

A Breslau, le premier de septembre.

1766. VOUS aurez vu par ma lettre précédente que des philosophes paisibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de l'*Hippocrate* moderne, et ne lui ai point parlé. Je ne sais ce qui peut être transpiré du dessein de vos philosophes; je m'en lave les mains. Je suis ici dans une province où l'on préfère la physique à la métaphysique: on cultive les champs, on a rebâti huit mille maisons, et l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique et guerrière a fait périr.

Je ne sais si, tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les seigneurs et le peuple, occupés de leur rétablissement, vivent en paix; et ils sont si pleins de leur ouvrage que personne ne fait attention au culte de son voisin. Les étincelles de haine de religion qui se ranimaient souvent avant la guerre, sont éteintes, et l'esprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penser des habitans. Croyez que le désœuvrement donne lieu à la plupart des disputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveler les temps des défaites de Poitiers et d'Azincourt; vos ecclésiastiques et vos parlemens, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penseraient qu'à eux, et laisseraient le public et le gou-

vernement tranquilles. C'eſt une propoſition à faire à ces meſſieurs : je doute toutefois qu'ils l'approuvent. 1766.

Vos ouvrages ſont répandus ici, et entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de climat, point de peuple où votre nom ne perce, point de ſociété policée où votre reputation ne brille.

Jouiſſez de votre gloire, et jouiſſez-en long-temps. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXI.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 13 de ſeptembre.

VOUS n'avez pas beſoin de me recommander les philoſophes : ils ſeront tous bien reçus, pourvu qu'ils ſoient modérés et paiſibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, et ne puis reſſuſciter les bois du parc de Clèves que les Français ont coupés et brûlés; mais d'ailleurs ils y trouveront aſile et ſureté.

Il me ſouvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez, qu'il était imprimé à Berne; les Bernois ont donc exercé une juriſdiction légitime ſur cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles, des controverſes, des fanatiques et des papes : à quoi j'applaudis fort, en qualité d'hérétique. Ce ne ſont que des niaiſeries, en comparaiſon de ce qui vient de ſe

1766. paſſer à Abbeville. Rôtir des hommes paſſe la raillerie; jeter du papier au feu, c'eſt humeur.

Vous devriez par repréſailles faire un *auto-da-fé* à Ferney, et condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie et de controverſe de votre voiſinage, en raſſemblant autour du braſier des théologiens de toute ſecte pour les régaler de ce doux ſpectacle. Pour moi dont la foi eſt tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, ſans m'embarraſſer même de la foi des autres.

Vos miſſionnaires deſſilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde qui ne penſent point! que de perſonnes livrées au plaiſir, que le raiſonnement fatigue! que d'ambitieux occupés de leurs projets! ſur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'inſtruire et à s'éclairer! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité aux Xe et XIIIe ſiècles, eſt diſſipé; cependant la plupart des yeux ſont myopes; quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulſionnaires;* en Hollande on connaît les *fins*, ici les *piétiſtes.* Il y aura de ces eſpèces-là tant que le monde durera, comme il ſe trouve des chênes ſtériles dans les forêts, et des frelons près des abeilles.

Croyez que ſi des philoſophes fondaient un gouvernement, qu'au bout d'un demi-ſiècle le peuple ſe forgerait des ſuperſtitions nouvelles, et qu'il attacherait ſon culte à un objet quelconque qui frapperait les ſens, ou il ſe ferait de petites idoles, ou il révérerait le tombeau de ſes fondateurs, ou il invoquerait le ſoleil, ou quelque abſurdité pareille l'emporterait ſur le culte pur et ſimple de l'Être ſuprême.

La superstition est une faiblesse de l'esprit humain; elle est inhérente à cet être; elle a toujours été, elle sera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France; mais que m'importe qu'on se prosterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf *Apis*, devant l'arche d'alliance, ou devant une statue? Le choix ne vaut pas la peine; la superstition est la même, et la raison n'y gagne rien. 1766.

Mais de se bien porter à soixante-dix ans, d'avoir l'esprit libre, d'être encore l'ornement du Parnasse à cet âge, comme dans sa première jeunesse, cela n'est pas indifférent. C'est votre destin: je souhaite que vous en jouissiez long-temps, et que vous soyez aussi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXII.

DU ROI.

A Sans-souci, le 3 de novembre.

JE ne suis pas le seul qui remarque que le génie et les talens sont plus rares en France et en Europe dans notre siècle, qu'à la fin du siècle précédent. Il vous reste trois poëtes, mais qui sont du second ordre: *la Harpe*, *Marmontel* et *Saint-Lambert*. Les injustices qui se font à Abbeville n'empêchent pas qu'un parisien de génie n'achève une bonne tragédie.

1766. Il est sans doute affreux d'égorger des innocens avec le glaive de la loi ; mais la nation en rougit ; mais le gouvernement pensera sans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore considérer que plus un Etat est vaste, plus il est exposé à ce que des subalternes abusent de l'autorité qui leur est confiée. Le seul moyen de l'empêcher est d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conseil suprême a revu les procédures et confirmé leur sentence.

Il me semble que le jeune poëte, auteur du Triumvirat, n'a pas plus que soixante-treize ans. J'en juge ainsi, parce qu'un commençant ne connaît ni ne sent des nuances aussi fines qu'il en est dans le caractère d'*Octave*; que les deux actes que j'ai lus sont sans déclamation, et d'une simplicité qui ne plaît qu'après avoir épuisé toutes les fusées de la rhétorique. En supposant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il est sûr qu'un sage l'a retouché et refondu. Vous m'en avez donné trop et trop peu pour vous arrêter en si beau chemin. Je vous compare aux rois : il en coûte à obtenir leur premier bienfait; celui-là donné, on les accoutume à donner de même.

J'ai lu votre article *Julien* avec plaisir. Cependant j'aurais désiré que vous eussiez plus ménagé cet abbé de *la Bletterie*; tout dévot, tout janséniste qu'il est, il a rendu le premier hommage à la vérité ; il a rendu justice, quoique avec des ménagemens qu'il lui convenait de garder; il a rendu justice, dis-je, au caractère de *Julien*. Il ne l'a point appelé *apostat*. Il faut tenir compte à un janséniste de sa sincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des

éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire. 1766.

Le paſſage d'*Ammien-Marcellin* eſt interpolé ſans doute : vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède et ce qui ſuit. Ces deux phraſes ſe lient ſi bien, que la fraude ſaute aux yeux. C'était le bon temps, dans les premiers ſiècles : on accommodait les ouvrages à ſon gré. *Joſephe* s'en eſt reſſenti également. L'évangile de *Jean* demeure. Tout ce qui m'étonne c'eſt que meſſieurs les correcteurs ne ſe ſoient pas aperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, et nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, etc. etc. : les ouvrages marqués au ſceau de l'humanité, c'eſt-à-dire, de bévues, d'inconſéquences, de contradictions, devaient ainſi ſe déceler eux-mêmes. L'abrutiſſement de l'eſpèce humaine, durant tant de ſiècles, a prolongé le fanatiſme. Enfin vous avez été le *Bellérophon* qui a terraſſé cette chimère.

Vivez donc pour achever d'en diſperſer les reſtes. Mais ſur-tout ſongez que le repos et la tranquillité d'eſprit ſont les ſeuls biens dont nous puiſſions jouir durant notre pélerinage, et qu'il n'eſt aucune gloire qui en approche. Je vous ſouhaite ces biens, et je jure par *Epicure* et par *Ariſtide* que perſonne de vos admirateurs ne s'intéreſſe plus que moi à votre félicité.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

A Sans-fouci, le 25 de novembre.

1766. CET extrait du Dictionnaire de *Bayle* dont vous me parlez, eft de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'affaires: l'édition s'en eft ressentie. On en prépare à préfent une nouvelle où les articles des courtifanes feront remplacés par ceux d'*Ovide* et de *Lucrèce*, et dans laquelle on reftituera le bon article de *David*.

Je vous envoie, comme vous le fouhaitez, cet extrait informe, et qui ne répond point à mon deffein. Il fera fuivi de la nouvelle édition, dès qu'elle fera achevée. Mais ce ne font que de légères chiquenaudes que j'applique fur le nez de l'*inf*...; il n'eft donné qu'à vous de l'écrafer.

Cette *inf*... a eu le fort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune; à préfent dans la décrépitude, chacun l'infulte. Le marquis d'*Argens* l'a affez maltraitée dans fon *Julien*. Cet ouvrage eft moins incorrect que les autres; cependant je n'ai pas été content de la fortie qu'il fait à propos de rien contre *Maupertuis*. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a défarmé? *Maupertuis* fans doute a fait un mauvais ouvrage; c'eft une plaifanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que perfonne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la chofe au

tragique;

tragique; vous attaquâtes férieufement un badinage; et avec vôtre redoutable maffue d'*Hercule* vous écrasâtes un moucheron. 1766.

Pour moi qui voulais conferver la paix dans la maifon, je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce et des occupations que vous aimez, refpecté comme le dieu des beaux arts, comme le patriarche des écrafeurs, couvert de gloire, et jouiffant de votre vivant de toute votre réputation; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris on vous confidère comme mort, et l'on vous rend juftice.

Mais de quoi vous avifez-vous de me demander des vers? *Plutus* a-t-il jamais requis *Vulcain* de lui fournir de l'or? *Thétis* a-t-elle jamais follicité le Rubicon de lui donner fon filet d'eau? Puifque dans un temps où les rois et les empereurs étaient acharnés à me depouiller, un miférable, s'alliant avec eux, me pilla mon livre; puifqu'il a paru, je vous en envoie un exemplaire en gros caractère. Si votre nièce fe coiffe à la grecque ou à l'éclipfe, elle pourra s'en fervir pour des papillotes.

J'ai fait des poéfies médiocres: en fait de vers, les médiocres et les mauvais font égaux. Il faut écrire comme vous, ou fe taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un anglais qui vous a vu, a paffé ici; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que *Prométhée* déroba, ne vous manque point. C'eft l'huile de la lampe: ce feu vous foutiendra. Vous irez à l'âge de *Fontenelle* en

1766. vous moquant de ceux qui vous payent des rentes viagères, et en fesant une épigramme quand vous aurez achevé le siècle. Enfin, comblé d'ans, rassasié de gloire et vainqueur de l'*inf*..., je vous vois monter l'Olympe, soutenu par les génies de *Lucrèce*, de *Sophocle*, de *Virgile* et de *Locke*, placé entre *Newton* et *Epicure*, sur un nuage brillant de clarté.

Pensez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, et dites comme celui que vous savez: *Ce soir tu seras assis à ma table.*

Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 janvier.

SIRE,

1767. Je me doutais bien que votre muse se réveillerait tôt ou tard. Je sais que les autres hommes seront étonnés qu'après une guerre si longue et si vive, occupé du soin de rétablir votre royaume, gouvernant sans ministres, entrant dans tous les détails, vous puissiez cependant faire des vers français; mais moi je n'en suis pas surpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître: mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'est que vos vers soient bons; je ne

m'y attendais pas après tant d'années d'interruption. 1767.
Des penſées fortes et vigoureuſes, un coup d'œil juſte ſur les faibleſſes des hommes, des idées profondes et vraies, c'eſt-là votre partage dans tous les temps; mais pour du nombre et de l'harmonie, et très-ſouvent même des fineſſes de langage, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg; ce phénomène doit être aſſurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que votre majeſté eſt devenue un auteur qu'on épluche.

Notre doyen, mon gros abbé d'*Olivet*, vient, dans une nouvelle édition de la Proſodie françaiſe, de vous critiquer ſur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adreſſée et imprimée dans les Oeuvres du philoſophe de Sans-Souci; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite ſous vos yeux: quoi qu'il en ſoit, vous voilà devenu un auteur claſſique examiné comme *Racine* par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots, et condamné ſans appel à faire *crêpe* de deux ſyllabes.

Je me joins au doyen, et je vais intenter au philoſophe de Sans-Souci une accuſation toute contraire. Vous avez donné deux ſyllabes au mot *hait* dans votre beau diſcours du ſtoïcien.

Votre goût offenſé haït *l'abſinthe amère.*

Nous ne vous paſſerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux ſyllabes à l'indicatif, *je hais*, *tu hais*, *il hait*; vous auriez beau nous battre encore:

Nous pourrions bien haïr les infidélités
1767. De ceux qui par humeur ont fait de fots traités;
Nous pourrions bien haïr la fauffe politique
De ceux qui, s'uniffant avec nos ennemis,
Ont fervi les deffeins d'une cour tyrannique,
Et qui fe font perdus pour perdre leurs amis.

Mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux fyllabes, prenez, Sire, votre parti là-deffus, et ayez la bonté de changer ce vers; cela vous fera bien aifé.

Où eft le temps, Sire, où j'avais le bonheur de mettre des points fur les *i* à Sans-Souci et à Potsdam? Je vous affure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir un château fur les frontières de France et je m'en repens bien. Les Patagons, la poix réfine, l'exaltation de l'ame, et le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chèrement. J'étais fait pour vous. J'achève ma vie dans ma petite et obfcure fphère, précifément comme vous paffez la vôtre au milieu de votre grandeur et de votre gloire. Je ne connais que la folitude et le travail; ma fociété eft compofée de cinq ou fix perfonnes qui me laiffent une liberté entière, et avec qui j'en ufe de même; car la fociété fans la liberté eft un fupplice. Je fuis votre *Gilles* en fait de fociété et de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie caufée par ma faute. Nous fommes prefque toujours les artifans de nos difgrâces. Cet accident m'a empêché de répondre à votre Majefté auffitôt que je l'aurais voulu.

Le diable eſt déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient ſe retirer à Clèves reſtent. La moitié du conſeil et ſes partiſans ſe ſont enfuis; l'ambaſſadeur de France eſt parti incognito, et eſt venu ſe réfugier chez moi. 1767.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philoſophes qui ſe deſtinent à l'émigration ſont fort embarraſſés, ils ne peuvent vendre aucun effet; tout commerce eſt ceſſé, toutes les banques ſont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de *Verder* conformément à la permiſſion donnée par votre Majeſté; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaiſſance les douze belles préfaces (1), monument précieux d'une raiſon ferme et hardie, qui doit être la leçon des philoſophes.

Vous avez grande raiſon, Sire; un prince courageux et ſage, avec de l'argent, des troupes, des lois, peut très-bien gouverner les hommes ſans le ſecours de la religion, qui n'eſt faite que pour les tromper; mais le ſot peuple s'en fera bientôt une, et tant qu'il y aura des fripons et des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre eſt ſans contredit la plus ridicule, la plus abſurde et la plus ſanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

Votre Majeſté rendra un ſervice éternel au genre humain en détruiſant cette infame ſuperſtition, je ne dis pas chez la canaille qui n'eſt pas digne d'être éclairée et à laquelle tous les jougs ſont propres; je

(1) Il s'agit de douze exemplaires de l'*Avant-propos*, mis par le roi au-devant d'un Abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique de *Fleuri*, en 2 vol in-12. Berne, 1767.

1767. dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui penfent, chez ceux qui veulent penfer. Le nombre en eft très-grand, c'eft à vous de nourrir leur ame; c'eft à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maifon, et de laiffer le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas feconder dans cette noble entreprife, la plus belle et la plus refpectable qui puiffe fignaler l'efprit humain.

Alcide de l'Allemagne, foyez-en le *Neftor*; vivez trois âges d'homme pour écrafer la tête de l'hydre.

LETTRE CLXV.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de janvier.

J'ai lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*inf*... font fi fortes, que depuis *Celfe* on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de *Boulanger* eft fupérieur à l'autre (1), et plus à la portée des gens du monde pour qui de longues déductions fatiguent l'efprit, relâché et détendu par les frivolités.

Il ne refte plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé et frappé fur toutes fes faces, fur tous fes côtés. Par-tout je vois fes bleffures, et nulle part d'empyriques empreffés à pallier fon mal.

(1) Quelques ouvrages philofophiques de M. de *Voltaire* furent publiés d'abord fous les noms de *Boulanger*, *Fréret*, *Bolingbroke*, etc.

Il eſt temps de prononcer ſon oraiſon funèbre et de l'enterrer. Vous défaites le charme, et l'illuſion ſe diſſipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en ſoit pas ainſi des troubles inteſtins de Genève. J'augure, ſelon les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement qui cauſera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie ſanglante... 1767.

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un aſile ouvert où ils le ſouhaitent. C'eſt à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, et j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi ſa déciſion ſe trouve actuellement diamétralement oppoſée à celle qu'elle porta ſur la même affaire, il y a trente années. Ce qui était juſte alors doit l'être à préſent. Les lois ſur leſquelles cette république eſt fondée n'ont point changé; le jugement devait donc être le même. Voilà ce que l'on penſe dans le Nord ſur cette affaire.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloſes ſur la liberté de conſcience ſollicitée pour les diſſidens. Je me ſuis fourré dans la *comparſa*, et je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette ſcène. Les rois d'Angleterre et du Nord ont pris le même parti: l'impératrice de Ruſſie décidera cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les diſſentions polonaiſes et les négociations italiennes ſont à peu-près de la même eſpèce: il faut vivre long-temps et avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous ſouhaite, en attendant, la bonne année, ſanté, tranquillité et bonheur, et qu'*Apollon*, ce dieu

1767. des vers et de la médecine, vous comble de ses doubles faveurs. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 10 de février.

L'ACCIDENT qui vous est arrivé attriste tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce sera sans suite: vous n'avez presque point de corps, vous n'êtes qu'esprit; et cet esprit triomphe des maladies et des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remporté le peuple de Genève sur le conseil des deux-cents et sur les médiateurs. Cependant il paraît que ce succès passager ne sera pas de longue durée. Le canton de Berne et le roi très-chrétien sont des ogres qui avalent de petites républiques en se jouant. On ne les offense pas impunément; et si ces ogres se mettent de mauvaise humeur, c'en est fait à tout jamais de notre Rome calviniste. Les causes secondes en décideront. Je souhaite qu'elles tournent les choses à l'avantage des bourgeois qui me paraissent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'asile qu'ils ont demandé, et les avantages qu'ils désirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers;

j'en ferai bon usage. La poésie est un délassement pour moi. Je sais que le talent que j'ai est des plus bornés; mais c'est un plaisir d'habitude dont je me priverais avec peine, qui ne porte préjudice à personne, d'autant plus que les pièces que je compose n'ennuyeront jamais le public qui ne les verra pas. 1767.

Je vous envoie encore deux contes. C'est un genre différent que j'ai essayé pour varier la monotonie des sujets graves, par des matières légères et badines. Je crois que vous devez avoir reçu des abrégés de *Fleuri*, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jésuites qui pourraient bien se faire chasser d'Espagne. Ils se sont mêlés de ce qui ne les regardait pas, et la cour prétend savoir qu'ils ont excité les peuples à la sédition.

Ici dans mon voisinage l'impératrice de Russie se déclare protectrice des dissidens: les évêques polonais en sont furieux. Quel malheureux siècle pour la cour de Rome; on l'attaque ouvertement en Pologne, on a chassé ses gardes du corps, de France et de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Espagne.

Les philosophes sapent ouvertement les fondemens du trône apostolique : on persiffle le grimoire du magicien; on éclabousse l'auteur de sa secte; on prêche la tolérance; tout est perdu. Il faut un miracle pour relever l'Eglise. C'est elle qui est frappée d'un coup d'apoplexie terrible; et vous aurez encore la consolation de l'enterrer et de lui faire son épitaphe, comme vous fites autrefois pour la Sorbonne.

L'anglais *Woolston* prolonge la durée de l'*inf...*, selon son calcul, à deux cents ans; il n'a pu calculer

1767. ce qui est arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui sert de fondement à cet édifice. Il s'écroule de lui-même, et sa chute n'en devient que plus rapide.

Voilà ce que *Bayle* a commencé de faire; il a été suivi par nombre d'anglais, et vous avez été réservé pour l'accomplir.

Jouissez long-temps en paix de toutes les sortes de lauriers dont vous êtes couvert; jouissez de votre gloire et du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions sont aussi brillantes qu'à votre aurore.

Je souhaite que ce couchant dure long-temps, et je vous assure que je suis un de ceux qui y prennent le plus d'intérêt.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 de février.

Je suis bien aise que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici, vous soit parvenu, puisque vous le souhaitiez. Ce pauvre abbé *Fleuri* qui en est l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Histoire de l'Eglise est plutôt un sujet de scandale que d'édification.

L'auteur de la préface a raison, en ce qu'il soutient que l'ouvrage des hommes se décèle dans toute la

conduite des prêtres qui altèrent cette religion (sainte en elle-même) de concile en concile, la surchargent d'articles de foi, et puis la tournent toute en pratiques extérieures, et finissent enfin par saper les mœurs avec leurs indulgences et leurs dispenses qui ne semblent inventées que pour soulager les hommes du poids de la vertu : comme si la vertu n'était pas d'une nécessité absolue pour toute société, comme si quelque religion pouvait être tolérée sitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs. 1767.

Il y aurait de quoi composer des volumes sur cette matière; et les petits ruisseaux que je pourrais fournir se perdraient dans les immenses réservoirs et les vastes mers de votre seigneurie de Ferney. Vous écrire sur ce sujet, ce serait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que disent les papiers publics, il paraît que votre ministère de Versailles s'est radouci sur ce sujet. Je le souhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conserver ? Pourquoi tracasser ? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voisine. C'est les Anglais qu'il faut vaincre, c'est contre eux qu'il y a de la réputation à gagner; car ces gens sont fiers et savent se défendre. Je ne sais si on réussira en France à établir leur banque. L'idée en est bonne; mais moi qui vois ces choses de loin, et qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris son temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une; et selon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

1767. Je vous fais mes remercîmens de la façon dont vous avez défendu mes barbarifmes et mes folécifmes envers l'abbé d'*Olivet.* Vous et les grands orateurs rendez toutes les caufes bonnes. Si vous vous le propofiez, vous me donneriez affez d'amour propre pour me croire infaillible comme un des quarante; tant l'art de perfuader eft un don précieux!

Je voudrais l'avoir pour perfuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les diffidens fuffent heureux, mais fans enthoufiafme, et de façon que la république fût contente. Je ne fais point ce que penfe le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajufter doucement en modérant les prétentions des uns, et en portant les autres à fe relâcher fur quelque chofe.

Le faint père a envoyé un bref dans ce pays-là: il n'y eft queftion que de la gloire du martyre, de l'affiftance miraculeufe de DIEU, du fer, du feu, de l'obftination, du zèle, etc. etc. Le Saint-Efprit l'infpire bien mal, et lui a fait faire depuis fon pontificat toutes chofes à contre-fens. A quoi bon donc être infpiré?

Il y a ici une comteffe polonaife. Elle fe nomme *Grazinska:* c'eft une efpèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres; elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais; elle a lu tous les auteurs claffiques de chaque langue, et les pofsède bien. L'ame d'un bénédictin réfide dans fon corps: avec cela elle a beaucoup d'efprit, et n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'ufage ne lui eft pas encore auffi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez fi elle a été bien accueillie.

Elle a de la ſuite dans la converſation, de la liaiſon dans les idées, et aucunes des frivolités de ſon ſexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle s'eſt formée elle-même, ſans aucun ſecours. Voilà trois hivers qu'elle paſſe à Berlin avec les gens de lettres, en ſuivant ce penchant irréſiſtible qui l'entraîne. 1767.

Je prêche ſon exemple à toutes nos femmes qui auraient bien une autre facilité que cette polonaiſe à ſe former; mais elles ne connaiſſent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres : et parce que cette volupté n'eſt pas vive, elles ne la reconnaiſſent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie. Quand tous les autres plaiſirs paſſent, celui-là reſte ; c'eſt le fidèle compagnon de tous les âges et de toutes les fortunes.

Puiſſiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles, et pour défendre mes barbariſmes. Je le ſouhaite de tout mon cœur. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 28 de février.

Je félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, et je ſouhaite que vous en ajoutiez encore autant que les *Fontenelle*, les *Fleuri* et les *Neſtor* en ont

1767. vécu. Avec vous finit le siècle de *Louis XIV*. De cette époque si féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reste. Le dégoût des lettres, la satiété des chefs-d'œuvre que l'esprit humain a produits, un esprit de calcul, voilà le goût du temps présent.

Parmi la foule de gens d'esprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces esprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans, et des écarts même. On se plaît à analyser tout. Les Français se piquent à présent d'être profonds. Leurs livres semblent faits par de froids raisonneurs : et ces grâces qui leur étaient si naturelles, ils les négligent.

Un des meilleurs ouvrages que j'aye lu de long-temps, est ce factum pour les *Calas*, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum est plein de traits de véritable éloquence, et je crois l'auteur digne de marcher sur les traces de *Bossuet*, etc. non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes et de cartouches : c'est un voisinage désagréable pour un philosophe qui vit en retraite, plus encore pour les Génevois.

Cela me rappelle le conte du suisse qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, et qui, entendant tonner, s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Génevois pourraient faire cette exclamation en s'adressant à *Louis XV*. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de

plus judicieux, ferait de céder aux conjonctures et de s'accommoder. Si l'obſtination et l'animoſité les 1767.
en empêche, leur dernière reſſource eſt l'aſile que je leur prépare et qui ſe trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur ſera convenable.

Je ne ſais quel eſt le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il ſe trouve à Véſel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y ſoit, votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Voici de ſuite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les *Calas*, les *Sirven* et *la Barre* devraient ouvrir les yeux au gouvernement, et le porter à la réforme des procédures criminelles : mais on ne corrige les abus que quand ils ſont parvenus à leur comble. Quand ces cours de juſtice auront fait rouer quelque duc et pair par diſtraction, les grandes maiſons crieront, les courtiſans mèneront grand bruit, et les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breslau. On enterrait cent vingt perſonnes par jour; une comteſſe dit : *Dieu merci, la grande nobleſſe eſt épargnée ; ce n'eſt que le peuple qui meurt.* Voilà l'image de ce que penſent les gens en place qui ſe croient pétris de molécules plus précieuſes que ce qui fait la compoſition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainſi preſque de tout temps. L'allure des grandes monarchies eſt la même. Il n'y a guère que ceux qui ont ſouffert l'oppreſſion qui la connaiſſent et la déteſtent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la proſpérité, penſent que les maux du peuple ſont exagération, que des injuſtices ſont

1767. des méprises ; et pourvu que le premier ressort aille, il importe peu du reste.

Je souhaite, puisque la destinée du monde est d'être mené ainsi, que la guerre s'écarte de votre habitation, et que vous jouissiez paisiblement dans votre retraite d'un repos qui vous est dû sous les ombrages des lauriers d'*Apollon :* je souhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaisir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troisième ciel, vous ne sauriez être plus heureux.

FÉDÉRIC

LETTRE CLXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 3 mars.

SIRE,

J'ENTENDS très-bien l'aventure des deux chiens, et je l'entends d'autant mieux que je suis un peu mordu. Mes petites possessions touchent aux portes de Genève. Tout commerce est interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'ensanglante pas encore la terre, mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros français et bernois. Il est certain que si les animaux raisonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raison, car ils suivent la nature, et nous l'avons corrompue.

A

A l'égard du violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Eſt-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui même venir à bout de ſes évêques, s'eſt voulu ſecrétement appuyer de votre Majeſté, de la Ruſſie, de l'Angleterre et du Danemarck, et qui n'eſt actuellement appuyé que de la Ruſſie ? eſt-ce l'impératrice de Ruſſie qui ſoutient ſeule à préſent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puiſſances ? 1767.

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper; vous ſavez que je ne ſuis pas grand politique.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer ſon mémoire juſtificatif, qui m'a ſemblé bien fait. C'eſt une choſe aſſez plaiſante, et qui a l'air de la contradiction, de ſoutenir l'indulgence et la tolérance, les armes à la main; mais auſſi l'intolérance eſt ſi odieuſe qu'elle mérite qu'on lui donne ſur les oreilles. Si la ſuperſtition a fait ſi long-temps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas à la ſuperſtition ? *Hercule* allait combattre les brigands, et *Bellérophon* les chimères; je ne ferais pas fâché de voir des *Hercules* et des *Bellérophons* délivrer la terre des brigands et des chimères catholiques.

Quoiqu'il en ſoit, vos deux contes ſont bien plaiſans; votre génie eſt toujours le même : votre raiſon ſupérieure eſt toujours ingénieuſe et gaie. J'eſpère que votre Majeſté daignera m'envoyer quelque nouveau conte ſur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme ſon bien, lorſqu'il eſt permis au dernier payſan d'affermer le ſien; cela

1767. ne me paraît pas juste, et mérite assurément un troisième conte.

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé, *Morival*, cadet dans un de vos régimens à Vésel; c'est un jeune homme très-bien né, et dont on rend de fort bons témoignages. Est-il concevable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des picards, pour n'avoir pas salué une procession de capucins, et pour avoir chanté deux chansons? L'inquisition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux sur la scène de ce monde, on passe la moitié de sa vie à rire et l'autre moitié à frémir.

Conservez-moi, Sire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter et à ramper sur ce malheureux et ridicule tas de boue.

LETTRE CLXX.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 mars.

Je vous plains de ce que votre retraite est entourée d'armes: il n'est donc aucun séjour à l'abri du tumulte! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voisins qui n'ont aucun empire sur elle? Mais je me flatte que cet orage passera, et que les Génevois ne se roidiront pas contre la violence, ou que le ministère français modérera sa fougue.

Ce que je fais de l'impératrice de Russie, c'est qu'elle a été sollicitée par les dissidens de leur prêter son assistance, et qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons et de baïonnettes pour convaincre les évêques polonais des droits que ces dissidens prétendent avoir. 1767.

Il n'est point réservé aux armes de détruire l'*inf*... elle périra par le bras de la Vérité et par la séduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué, et d'autres comme moi, que les endroits, où il y a le plus de couvens de moines, sont ceux où le peuple est le plus aveuglement livré à la superstition: il n'est pas douteux que, si l'on parvient à détruire ces asiles du fanatisme, le peuple ne devienne un peu indifférent et tiède sur ces objets, qui sont actuellement ceux de sa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment est venu, parce que le gouvernement français et celui d'Autriche sont endettés, qu'ils ont épuisé les ressources de l'industrie pour acquitter les dettes, sans y parvenir. L'appât de riches abbayes et de couvens bien rentés est tentant. En leur représentant le mal que les cénobites font à la population de leur Etat, ainsi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui remplissent leurs provinces, en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les trésors de ces communautés qui n'ont point de successeurs, je crois qu'on les determinerait à commencer cette réforme: et il est à présumer qu'après avoir

1767. joui de la sécularifation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le refte.

Tout gouvernement qui fe déterminera à cette opération, fera ami des philofophes, et partifan de tous les livres qui attaqueront les fuperftitions populaires et le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y oppofer.

Voilà un petit projet que je foumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'eft à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier et de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques: je lui réponds qu'il n'eft pas temps d'y toucher encore; qu'il faut commencer par détruire ceux qui foufflent l'embrafement du fanatifme au cœur du peuple. Dès que le peuple fera refroidi, les évêques deviendront de petits graçons dont les fouverains difpoferont, par la fuite des temps, comme ils voudront.

La puiffance des eccléfiaftiques n'eft que d'opinion; elle fe fonde fur la crédulité des peuples. Eclairez ces derniers, l'enchantement ceffe.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de *la Barre:* il fe trouve porte-enfeigne à Véfel, et j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la repréfentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore du plaifir. Puiffiez-vous lui en donner long-temps, et jouir dans votre doux afile des délices que vous avez procurés à vos contemporains, et qui s'étendront à la race future autant qu'il y aura des hommes qui aimeront

les lettres, et d'ames fenfibles qui connaîtront la douceur de pleurer. *Vale*. 1767.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 avril.

SIRE,

Je ne fais plus quand les chiens qui fe battent pour un os, et à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien votre Majefté, pourront aller demander un chenil dans vos États (1). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper fur leurs paliers, deviennent indécis de jour en jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent inceffamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, et plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne fera extrêmement glorieufe. Ce ne font pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai paffé auprès de votre Majefté.

Je ne me confolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je fuis heureux

(1) M. de *Voltaire* voulait alors que Véfel fervît d'afile aux profcrits de Genève. Il avait effayé quelque temps auparavant d'y établir une colonie de philofophes français.

1767. autant qu'on peut l'être dans ma ſituation, mais je ſuis loin du ſeul prince véritablement philoſophe. Je ſais fort bien qu'il y a beaucoup de ſouverains qui penſent comme vous, mais où eſt celui qui pourrait faire la préface de cette Hiſtoire de l'Egliſe? où eſt celui qui a l'ame aſſez forte, et le coup-d'œil aſſez juſte pour oſer voir et dire qu'on peut très-bien régner ſans le lâche ſecours d'une ſecte? où eſt le prince aſſez inſtruit pour ſavoir que depuis dix-ſept cents ans la ſecte chrétienne n'a jamais fait que du mal?

Vous avez vu ſur cette matière bien des écrits auxquels ils n'y a rien à répondre. Ils ſont peut-être un peu trop longs, ils ſe répètent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce ſont les coups de marteau qui enfoncent le clou dans la tête du fanatiſme; mais il me ſemble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques ſuperfluités, et en reſſerrant les preuves. Je me ſuis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens ſavans et ſages viendrait ſe conſacrer dans vos Etats à éclairer le genre humain. Mille obſtacles à ce deſſein s'accumulent tous les jours,

Si j'étais moins vieux, ſi j'avais de la ſanté, je quitterais ſans regret le château que j'ai bâti et les arbres que j'ai plantés, pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philoſophes, et pour conſacrer mes derniers jours, ſous votre protection, à l'impreſſion de quelques livres utiles. Mais, Sire, ne pouvez-vous pas, ſans vous compromettre, faire encourager quelque libraire de

Berlin à les réimprimer, et à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile? ce ferait un amusement pour votre Majesté, et ceux qui travailleraient à cette bonne œuvre en feraient récompensés dans ce monde plus que dans l'autre. 1767.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont votre Majesté m'honore du 24 mars. Elle a bien raison de dire que l'*inf*... ne fera jamais détruite par les armes; car il faudrait alors combattre pour une autre superstition qui ne ferait reçue qu'en cas qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, dépofféder un électeur eccléfiastique, mais non pas détrôner l'imposture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité; mais je fens bien que vous ne détruirez la superstition christicole que par les armes de la raison.

Votre idée de l'attaquer par les moines eft d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur eft expofée au mépris univerfel. On écrit beaucoup en France fur cette matière; tout le monde en parle. Les bénédictins eux-mêmes ont été fi honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont préfenté une requête au roi de France pour être fécularifés, mais on n'a pas cru cette grande affaire affez mûre; on n'eft pas affez hardi en France, et les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'eft tombé fous la main; il n'eft pas long, mais il dit beaucoup. Il

1767. faut attaquer le monftre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune homme, nommé M. de *la Harpe*, qui cultive les lettres avec fuccès. Il a fait une épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à votre Majefté par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être difloqué et brûlé à petit feu comme cet infortuné qui eft à Véfel, et que je fais être un très-bon fujet. Je remercie votre Majefté, au nom de la raifon et de la bienfefance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatifme de nos druides.

Les Scythes font un ouvrage fort médiocre. Ce font plutôt les petits cantons fuiffes et un marquis français que les Scythes et un prince perfan. *Thiriot* aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapfodie à votre Majefté.

Je fuis toujours fâché de mourir hors de vos Etats. Que votre Majefté daigne me conferver quelque fouvenir pour ma confolation.

LETTRE CLXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 2 mai 1767.

PERMETTEZ-MOI de dire à Votre Majesté, que vous êtes comme un certain personnage de *Lafontaine* : 1767.

Droit au solide allait Bartholomée.

Ce solide accompagne merveilleusement la véritable gloire, vous faites un royaume florissant et puissant, de ce qui n'était sous le roi votre grand-père qu'un royaume de vanité. Vous avez connu et saisi le vrai en tout, aussi êtes-vous unique en tout genre.

Je dois dire à Votre Majesté, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-instruit, ayant servi dès l'âge de douze ans, et ne voulant plus servir que vous, est parti de Paris sans en rien dire à personne, et vient vous demander la permission de se faire casser la tête sous vos ordres. Il est d'une très-ancienne noblesse; véritable marquis, et non pas de ces marquis de robe ou du hazard, qui prennent leurs titres dans une auberge, et se font appeler Monseigneur par les postillons, qu'ils ne payent point. Il s'appelle le marquis de *St Antoine*, neveu d'un lieutenant-général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel fesait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez, à ce que je crois et à ce que j'espère.

Je rends grâce à V. M. de ce qu'elle a daigné

1767. m'envoyer par M. *de Catt* la réponse qu'elle a faite à *Marmontel* sur sa *Poëtique*. Que de leçons elle nous donne! Votre digne Suisse m'a écrit une lettre charmante. Il s'estime heureux d'avoir vu ces grandes scènes où V. M. a joué si supérieurement son rôle. Pour moi, je l'estime plus heureux d'être chaque jour aux pieds de mon héros, s'occupant du bonheur de son peuple.

Le vieux malade se met à vos pieds avec attachement, admiration, respect et syndérèse.

LETTRE CLXXIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 5 de mai.

J'AURAIS cru, pendant les troubles qui désolaient l'Europe, que la terre de Ferney et la ville de Genève étaient l'arche où quelques justes furent préservés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer, il n'est aucun lieu où l'inquiétude des hommes et l'enchaînement fatal des causes ne puissent amener ce fléau. Je plains les citoyens de la Rome calviniste de se trouver réduits à la dure nécessité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux priviléges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie, et les Français les traitent à la rigueur. *Lentulus*, qui a fait un tour en sa patrie, s'était proposé de passer chez vous si ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout se dénature par les lois de la vicissitude.

La ville de Jérufalem, bâtie par le peuple de DIEU est poffédée par les Turcs: le capitole, cet afile des nations, ce lieu augufte où s'affemblait un fénat maître de l'univers, eft maintenant habité par des récollets: et Ferney, douce et agréable retraite philofophique, fert de quartier général aux troupes françaifes. Mais vous adoucirez ces guerriers farouches, comme *Orphée*, votre devancier, apprivoifa les tigres et les lions. 1767.

Il eft fâcheux que vous foyez affujetti, comme le refte des êtres, aux infirmités de l'âge: il faudrait que les corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre, en fuffent exempts. Les arts et la fociété de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte. Ce ne font pas de celles qu'on répare facilement, auffi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous fervir de nos imprimeurs felon vos défirs. Ils jouiffent d'une liberté entière; et comme ils font liés avec ceux d'Hollande, de France et d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire paffer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons d'emporter en Efpagne: les jéfuites font chaffés de ce royaume. De plus les cours de Verfailles, de Vienne et de Madrid ont demandé au pape la fuppreffion d'un nombre confidérable de couvens. On dit que le faint père fera obligé d'y confentir, quoique en enrageant. Cruelle révolution! A quoi ne doit pas s'attendre le fiècle qui fuivra le nôtre? La cognée eft mife à la racine de l'arbre: d'une part,

1767. les philofophes s'élèvent contre les abfurdités d'une fuperftition révérée; d'une autre, les abus de la diffipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les fuppôts et les trompettes du fanatifme. Cet édifice fapé par fes fondemens va s'écrouler; et les nations tranfcriront dans leurs annales que *Voltaire* fut le promoteur de cette révolution, qui fe fit au XIXe fiècle dans l'efprit humain.

Qui aurait dit au XIIe fiècle que la lumière qui éclairerait le monde, viendrait d'un petit bourg fuiffe, nommé Ferney ? Tous les grands hommes communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent, et au temps où ils fleuriffent.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je fuis bien sûr que cette pièce fera intéreffante et pathétique : heureux talens, qui font le charme de toutes vous tragédies! J'ai vu des tragédies et des panégyriques du jeune poëte dont vous me parlez; il a du feu et verfifie bien. Je vous fuis obligé de fon épître que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Bélifaire de *Marmontel*. Il faut que la forbonne ait été de bien mauvaife humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de fauver *Cicéron* et *Marc-Aurèle*. Je foupçonnerais plutôt que le gouvernement a cru apercevoir quelques allufions du règne de *Juftinien* à celui de *Louis XV*, et que, pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la forbonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite.

Confervez-vous toutefois, et ménagez votre vieilleffe dans votre quartier général de Ferney. Souvenez-vous qu'*Archiméde*, pendant qu'on donnait

l'affaut à la ville qu'il défendait, réfolvait tranquillement un problème; et foyez perfuadé que le roi *Hiéron* s'intéreffait moins à la confervation de fon géomètre, que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes françaifes entoure. 1767.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 31 de juillet.

J'ai cru avec le public que vous aviez changé de domicile. Des lettres de Paris nous affuraient que vous alliez vous établir à Lyon, et j'attribuais votre long filence à votre déménagement; la caufe que vous en alléguez eft bien fâcheufe.

Le poëme fur les Génevois m'était parvenu par *Thiriot*. Je n'en ai que deux chants; vous me feriez plaifir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais en le lifant ce feu d'imagination que les frimats de la Suiffe et le froid des ans n'ont pu éteindre; et comme cet ouvrage eft écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, et vous allez fans doute nous régaler de quelque poëme fur le Styx, fur *Caron*, fur *Cerbère*, et fur tous ces objets que vous avez vus de fi près. Vous nous devez la relation de ce voyage: vous vous trouverez à votre aife en la fefant, inftruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne fe font pas gênés en nous

racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels.
1767. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie et la métaphysique. Quelle carrière pour l'imagination! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieusement, mon cher *Voltaire:* tout a bien changé depuis le temps passé que vous vous rappelez. Mon estomac qui ne digère presque plus, m'a contraint de renoncer aux soupers. Je lis le soir, ou je fais conversation. Mes cheveux sont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes sont abymées par la goutte. Je végette encore, et je m'aperçois que le temps fixe une différence sensible entre quarante et cinquante-six ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été surchargé d'affaires, de sorte qu'il ne me reste dans la tête qu'un peu de bon sens avec une passion renaissante pour les sciences et pour les beaux arts. Ce sont eux qui font ma consolation et ma joie.

Votre esprit est plus jeune que le mien: sans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque sécret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le *Siècle de Louis XIV:* mais n'est-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps? c'est l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous proposer un doute que je vous prie de résoudre. On dit le siècle d'*Auguste*, le siècle de *Louis XIV:* jusqu'à quel temps doit s'étendre ce siècle? combien avant la naissance de celui qui lui donne son nom, et combien après sa mort? Votre réponse décidera un petit différent littéraire qui s'est élevé ici à cette occasion.

J'envie à *Lentulus* le plaisir qu'il a eu de vous voir. 1767.
Comme vous me parlez de lui, je suppose qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facie ad faciem*, comme le grand *Condé* mourant espérait voir DIEU. Pour moi je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré des noces, et puis des fiançailles. J'établis ma famille. J'ai plus de neveux et de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paisible et philosophique.

On parle aussi peu des dissidens et de ce qu'ils décideront que des Génevois et des héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris avec plaisir qu'on les laisse tranquilles. S'ils sont sages, ils auront hâte de s'accommoder et de ne plus rechercher dorénavant l'arbitrage de voisins plus puissans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres; que votre corps puisse se rajeunir comme votre esprit; et si je ne puis vous entendre, qui je puisse vous lire, vous admirer et faire des vœux pour le patriarche de Ferney!

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

1769. Un bohémien qui a beaucoup d'efprit et de philofophie, nommé M. *Grimm*, m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos faints myftères, et que vous n'étiez pas trop content que j'euffe paffé près de deux ans fans vous écrire.

Je remercie votre Majefté très-humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été fi fâché et fi honteux du peu de fuccès de la tranfmigration de Clèves, que je n'ai ofé depuis ce temps-là préfenter aucune de mes idées à votre Majefté. Quand je fonge qu'un fou et qu'un imbécille comme St *Ignace* a trouvé une douzaine de profélytes qui l'ont fuivi, et que je n'ai pas pu trouver trois philofophes, j'ai été tenté de croire que la raifon n'était bonne à rien ; d'ailleurs, quoique vous en difiez, je fuis devenu bien vieux, et malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Ruffie, le fait eft que j'ai été long-temps mourant et que je me meurs.

Mais je reffufcite et je reprends tous mes fentimens envers votre Majefté, et toute ma philofophie pour lui écrire aujourd'hui, au fujet d'une petite extravagance anglaife qui regarde votre perfonne.

Elle

Elle se doutera bien que cette démence anglaise n'est pas gaie ; il y a beaucoup de sages en Angleterre ; mais il y a autant de sombres enthousiastes. L'un de ces énergumènes, qui peut-être a de bonnes intentions, s'est avisé de faire imprimer dans la gazette de la cour qu'on appelle *The Whitehall Evening-Post*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à votre Majesté, dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidèlement traduits. „ Quelle pitié, si l'étendue de vos connaissances, vos talens et vos vertus ne vous servaient qu'à pervertir ces dons du ciel pour faire la misère et la désolation du genre humain ! Vous n'avez rien à désirer, Sire, dans ce monde que l'auguste titre d'un héros chrétien. „ 1769.

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au grand turc *Moustapha*, dans laquelle j'exhorterai sa Hautesse à être un héros mahométan : mais comme *Moustapha* n'a veine qui tende à le faire un héros, et que ma véritable héroïne l'impératrice de Russie y a mis bon ordre, je ne crois pas que j'entreprenne cette conversion turque. Je m'en tiens aux princes et aux princesses du Nord, qui me paraissent plus éclairés que tout le sérail de Constantinople.

Je ne réponds autre chose à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à votre Majesté, que ces quatre lignes-ci : „ J'ai vu dans le *The Whitehall Evening-Post, du 7 octobre 1769*, N° 3668, *une prétendue lettre de moi à sa Majesté le roi de Prusse ; cette lettre*

——— *est bien sotte, cependant je ne l'ai point écrite. Fait à*
1769. *Ferney le* 29 *octobre* 1769, VOLTAIRE. „

Il y a par-tout, Sire de ces esprits également absurdes et méchans, qui croient ou qui font semblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'est pas de leur secte. Ces superstitieux coquins ressemblent à la *Philaminte* des Femmes savantes de *Molière*; ils disent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous et nos amis.

J'ai dit quelque part que *la Motte le Vayer*, précepteur du frère de *Louis XIV*, répondit un jour à un de ces maroufles : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne sais pas de ta religion.*

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie sagesse est d'adorer DIEU comme le père commun de tous les hommes sans distinction, et d'être bienfesant.

Ils ignorent que la religion ne consiste ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptistes ou des piétistes, ni dans l'impanation et l'invination, ni dans un pélerinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des neiges, ou à Notre-Dame des sept douleurs ; mais dans la connaissance de l'Etre suprême qui remplit toute la nature, et dans la vertu.

Je ne vois pas que ce soit une piété bien éclairée qui ait refusé aux diffidens de Pologne les droits que leur donne leur naissance, et qui ait appelé les janissaires de notre saint père le turc au secours des bons catholiques romains de la Sarmatie. Ce

n'eſt point probablement le Saint-Eſprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne ſoit un ſaint eſprit du révérend père *Malagrida*, ou du révérend père *Guignard*, ou du révérend père *Jacques Clément*. 1769.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cauſe de DIEU, depuis le grand *Conſtantin*, aſſaſſin de toute ſa famille, juſqu'au meurtre de *Charles I* qu'on fit aſſaſſiner par le bourreau, l'Evangile à la main ; la politique n'eſt pas mon affaire : je me ſuis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins ſots et plus honnêtes. C'eſt dans cette idée que, ſans conſulter les intérêts de quelques ſouverains, (intérêts à moi très-inconnus) je me borne à ſouhaiter très-paſſionnément que les barbares Turcs ſoient chaſſés inceſſamment du pays de *Xénophon*, de *Socrate*, de *Platon*, de *Sophocle* et d'*Euripide*. Si l'on voulait, cela ſerait bientôt fait ; mais on a entrepris autrefois ſept croiſades de la ſuperſtition, et on n'entreprendra jamais une croiſade d'honneur : on en laiſſera tout le fardeau à *Catherine*.

Au reſte, Sire, je ſuis dans mon lit depuis un an ; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que votre Majeſté, qui n'eſt pas faite pour être au lit, ſe porte mieux que jamais, que vous êtes engraiſſé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Etre qui remplit l'univers vous conſerve ! Soyez à jamais le protecteur des gens qui penſent, et le fléau des ridicules.

Agréez le profond reſpect de votre ancien ſerviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on diſe.

LETTRE CLXXVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 de novembre.

1769. Vous avez trop de modeftie, fi vous avez pu croire qu'un filence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être fupporté avec patience. Non fans doute. Tout homme qui aime les lettres, doit s'intéreffer à votre confervation, et être bien aife quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des fuiffes s'établiffent à Clèves, ou qu'ils reftent à Genève, ce n'eft pas ce qui m'intéreffe; mais bien de favoir ce que fait de la raifon, le *Prométhée* de nos jours qui apporta la lumière célefte pour éclairer des aveugles, et les défabufer de leurs préjugés et de leurs erreurs.

Je fuis bien aife que des fottifes anglaifes vous aient reffufcité : j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglais pour un ancien picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Eglife, qui par pitié de mon ame travaille à ma converfion. Il ferait à fouhaiter que vos évêques français euffent une pareille opinion de votre orthodoxie; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Verfailles. Il combat, à ce que ces meffieurs prétendent, pour la foi catholique,

apostolique et romaine. C'est le croissant qui défend la croix, qui soutient les évêques et les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que dissidens, et qui se bat pour la plus grande gloire du très-saint père. Si je n'avais pas lu l'histoire des croisades dans vos ouvrages, j'aurais peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Palestine, de délivrer Sion et cueillir les palmes d'Idumée ; mais les sottises de tant de rois et de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, assuré que l'impératrice de Russie en rendrait bon compte. Je borne mes soins à exhorter messieurs les confédérés à l'union et à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre persécuter leur religion et exiger d'eux qu'ils ne persécutent pas les autres : enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, et que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces sentimens de feu l'abbé de *Saint-Pierre* ; et il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le seul de ma secte. 1769.

Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu visite. C'est une princesse d'un grand mérite, et qui aurait bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes faiblesses : j'aime les belles-lettres à la folie ; ce sont elles seules qui charment nos loisirs et qui nous procurent de vrais plaisirs. J'aimerais tout autant la philosophie, si notre faible raison y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, et que notre vaine

curiosité recherche si avidement : mais apprendre à
1769. connaître, c'est apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités, persuadé que tous les objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur connaissance nous serait entièrement inutile, si nous pouvions y parvenir.

Avec cette façon de penser, je passe ma vieillesse tranquillement ; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé *Bazin* : il n'y a que ses ouvrages qu'on puisse lire.

Je lui souhaite longue vie, santé et contentement ; et quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MON cher *Lorrain* (1), je ne sais pas comment vous vous appelez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé sous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin ; assurément vous en faites l'ornement et l'instruction. Vous me paraissez un grand philosophe dans le séjour des revues, des canons et des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets si contraires ? Il n'y a point

(1) Cette lettre est une réponse à l'envoi d'un ouvrage manuscrit du roi de Prusse, sur les principes de la morale. M. de *Voltaire* l'adresse au copiste de cet ouvrage, dont il suppose qu'il a reconnu l'écriture.

de cour en Europe où l'on associe ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que *Marc-Aurèle* et *Julien* avaient trouvé ce secret, qu'il a été perdu jusqu'à nos jours, et que vous vivez auprès d'un maître qui l'a ressuscité. Cela est vrai, mon cher *Lorrain*; mais ce maître ne donne pas le génie. 1769.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux sans être un sot et sans être un enthousiaste.

Vous avez raison, vous touchez au but. C'est l'amour propre bien dirigé qui fait les hommes de bon sens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon sens; et tout le monde en a sans doute assez pour vous comprendre, puisque votre écrit est, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour propre est le vent qui enfle les voiles, et qui conduit le vaisseau dans le port. Si le vent est trop violent, il nous submerge : si l'amour propre est désordonné, il devient frénésie. Or il ne peut être frénétique avec du bon sens. Voilà donc la raison mariée à l'amour propre : leurs enfans sont la vertu et le bonheur. Il est vrai que la raison a fait bien des fausses couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne sont pas entièrement sains, et qu'ils ont toujours quelques petites maladies; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher *Lorrain*, quand je lis ces paroles : *Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admi-*

1769. *rable que de tirer d'un principe même qui peut mener au vice, la fource du bien et de la félicité publique!*

On dit que vous faites auffi aux Velches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue ; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poëte, philofophe, orateur, hiftorien et muficien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui apparaît les jeudis à Berlin, et que dès qu'il eft entré dans une certaine falle, on entend une fymphonie excellente, dont il a compofé les plus beaux airs. Le refte de la femaine il fe retire dans un château bâti par un nécromant, de là il envoie des influences fur la terre. Je crois l'avoir aperçu, il y a vingt ans ; il me femble qu'il avait des ailes, car il paffait en un clin d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile.

Si vous le voyez ou fur un laurier ou fur des rofes, car c'eft là qu'il habite, mettez-moi à fes pieds, fuppofé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne fuis pas rancunier avec les génies. Affurez-le que mon plus grand regret à ma mort fera de n'avoir pas vécu à l'ombre de fes ailes, et que j'ofe chérir fon univerfalité avec l'admiration la plus refpectueufe.

LETTRE CLXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 décembre.

QUAND Thaleſtris, que le Nord admira, 1769.
Rendit viſite à ce vainqueur d'Arbelle,
Il lui donna bals, ballets, opéra,
Et fit de plus de jolis vers pour elle.
Tous deux avaient infiniment d'eſprit;
C'était, dit-on, plaiſir de les entendre:
On avouait que Jupiter ne fit
Des Thaleſtris que du temps d'Alexandre.

Pauſanias, dans ſes Pruſſiaques, dit qu'*Alexandre* pouſſait ſon amour pour les beaux arts juſqu'à faire des vers dans la langue des Velches, et qu'il mettait toujours dans ſes vers un ſel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaiſſance des hommes, et qu'il feſait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour *Thaleſtris* étaient pleins de grâce et d'harmonie.

Il ajoute que ſes talens étonnaient beaucoup les Macédoniens et les Thraces, qui ſe connaiſſaient peu en vers grecs, et qu'ils apprenaient par les autres nations combien leur maître avait d'eſprit; car pour eux ils ne le connaiſſaient que comme un brave guerrier, qui ſavait gouverner comme ſe battre.

Il y avait, dit *Plutarque*, dans ce temps-là, un vieux velche retiré vers les montagnes du Caucaſe,

1769. qui avait été autrefois à la cour d'*Alexandre*, et qui vivait auſſi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles et de *Baſioc*. Ce vieux radoteur diſait ſouvent qu'il était très-fâché de mourir ſans avoir fait encore une fois ſa cour au héros de la Macédoine.

SIRE,

Je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des ſavans qui ont lu *Plutarque* et *Xénophon* dans la bibliothéque de votre nouveau palais; ils pourront vous montrer les paſſages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, et votre Majeſté verra que rien n'eſt plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucaſe pour voir ce velche deux jours à la cour d'*Alexandre*.

LETTRE CLXXIX.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de janvier.

1770. Le vieux citadin du Caucaſe,
Reſſuſcité de ſon tombeau,
Carracole encor ſur Pégaſe
Plus leſtement qu'un jouvenceau.
J'aimerais mieux me voir à table
Avec ce velche plein d'appas,
Eſprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec ſon grec Pauſanias.

Le vieux velche a beaucoup d'érudition; cependant il paraît qu'il persiffle un peu ce pauvre thrace qu'il *alexandrise:* ce pauvre thrace est un homme très-ordinaire, qui n'a jamais possédé les grands talens du vainqueur du Granique, et qui aussi n'a point eu ses vices. Il a fait des vers en velche, parce qu'il en fallait, et que pour son malheur personne que lui dans son pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé ses vers au vice-dieu qu'*Apollon* a établi son vicaire dans ce monde; il a senti que c'était envoyer des corneilles à Athènes, mais il a cru que c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines sectes de papegais en rendent au vieux qui préside sur les sept montagnes. 1770.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie et tout le séné des apothicaires sans que jamais je fisse un chant de la Henriade. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent: vous avez tout reçu de la nature; cette bonne mère n'a pas été aussi libérale envers tout le monde. Vous composez vos ouvrages pour la gloire, et moi pour mon amusement. Nous réussissons l'un et l'autre, mais d'une manière bien différente: car tant que le soleil éclairera le monde, tant qu'il se conservera une teinture de science, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des esprits qui aimeront des pensées sublimes, tant qu'il se trouvera des oreilles sensibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, et votre nom remplira l'espace

1770. des siècles qui mène à l'éternité; pour les miens on dira: C'est beaucoup que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille; cela est passable. S'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner sa vie en se fesant correcteur chez quelque libraire; et puis on jette là le livre, et puis on en fait des papillotes, et puis il n'en est plus question.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, et qu'on barbouille du papier plus facilement en prose, je vous envoie un *Mémoire* destiné pour l'académie. Le sujet est grave, la matière est philosophique; et je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'espère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandises: c'est un commerce que j'espère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends sur cela votre réponse, vous assurant que personne ne connaît mieux le prix du solitaire du Caucase que le philosophe de Sans-souci.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXX.

DU ROI.

A Potsdam, le 17 de février.

LE pauvre *Lorrain*, dont vous vous souvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à présent de celles qu'il fesait autrefois. A présent, il écrit pour le temps; il y a dix-huit ans, c'était pour l'immortalité. Il n'en est pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à son ouvrage, qui roule sur des idées dont on trouve le germe dans l'Esprit d'*Helvétius* et dans les Essais de d'*Alembert*. L'un écrit avec une métaphysique trop subtile, et l'autre ne fait qu'indiquer ses idées.

1770

Le pauvre *Lorrain* sent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de son maître; mais, par une suite de l'élévation où se trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces sortes d'hommages et d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudesque, il en aura; mais il se repentira de les avoir demandés. Ces vers sont adressés à une dame qu'il doit connaître; ils ont été faits à l'occasion d'un propos de table, où cette dame se plaignait de la difficulté de trouver un juste milieu entre le trop et le trop peu. Ce sont de ces vers de société dont Paris fournissait autrefois d'amples recueils, qui commencent à devenir plus rares.

1770. Le pauvre *Lorrain* eſt bien embarraſſé à découvrir le génie dont vous lui parlez; il l'a cherché partout. Ce n'eſt pas ſans raiſon: les roſes et les lauriers ont tous été tranſplantés en Ruſſie; de ſorte qu'il le cherche en vain. Ce *Lorrain* ſuppoſe que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps et des infirmités de l'âge, a tracé de fantaiſie le tableau de ce génie, et qu'il en eſt comme du jardin des Heſpérides et de la fontaine de Jouvence, que la grave antiquité a ſi long-temps recherchés inutilement.

Si cependant il était queſtion d'un bon vieux radoteur de philoſophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le *Lorrain* de vous aſſurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût poſſible encore de le recueillir chez lui et de l'aſſocier à ſes études; qu'au moins ce patriarche peut être aſſuré que perſonne n'apprécie mieux ſon mérite, et n'aime plus que lui ſon beau génie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 mars.

C'EN eſt trop d'avoir tout ce feu
Qui ſi vivement vous inſpire,
Qui luit, qui plait, et qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages, 1770.
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Etonnent les grands et les fages,
Qui devant vous font trop petits.

J'eus trop d'efpoir dans ma jeuneffe,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis;
Mais dans la vieilleffe où je fuis,
Hélas! j'ai trop peu de fageffe.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques Mufes fe font bannies;
Nous n'avons pas trop de favans;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre et mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre;
Et fi mon fort eft trop peu doux,
C'eft à lui que je veux m'en prendre.

SIRE,

Il eft clair que vous avez trop de tout, et moi trop peu. Votre épître à madame de *Morian* fur ce fujet eft charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune parifien oifif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que fa toilette; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout feul une vingtaine de provinces, faffe fans peine des vers à la *Chaulieu*, des vers qui font à la fois d'un poëte et d'un homme de bonne compagnie, c'eft ce qui me paffe. Quoi, vous nous battez en Turinge et vous faites des vers mieux que nous! C'eft là qu'il y a du

1770. trop; et vous me caufez trop de regrets de ne pas mourir auprès de votre Majefté héroïque et poëtique.

LETTRE CLXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 avril.

SIRE,

QUAND vous étiez malade, je l'étais bien auffi, et je fefais même tout comme vous de la profe et des vers, à cela près que mes vers et ma profe ne valaient pas grand'chofe; je conclus que j'étais fait pour vivre et mourir auprès de vous, et qu'il y a eu du malentendu fi cela n'eft pas arrivé.

Me voilà capucin pendant que vous êtes jéfuite, c'eft encore une raifon de plus qui devait me retenir à Berlin; cependant on dit que frère *Ganganelli* a condamné mes œuvres, ou du moins celles que les libraires vendent fous mon nom.

Je vais écrire à fa Sainteté que je fuis très-bon catholique, et que je prends votre Majefté pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole; et comme je fuis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canonifer au plus vîte: cela ne vous coûtera que cent mille écus; c'eft marché donné.

Pour vous, Sire, quand il faudra vous canonifer, on s'adreffera à *Marc-Aurèle*. Vos dialogues font tout-

à-

à-fait dans son goût comme dans ses principes : je ne fais rien de plus utile. Vous avez trouvé le secret d'être le défenseur, le législateur, l'historien et le précepteur de votre royaume ; tout cela est pourtant vrai : je défie qu'on en dise autant de *Moustapha*. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon ; ce ferait rendre service au genre humain. 1770.

Pendant que l'empire russe et l'empire ottoman se choquent avec un fracas qui retentit jusqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève est toujours sous les armes ; mon manoir est rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de *Jean Calvin* n'est pas édifiante pour le moment présent.

Je n'ai jamais vu tant de neige et tant de sottises. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez recevoir la bénédiction de frère *François*, et m'envoyer celle de S[t] *Ignace*.

Restez un héros sur la terre, et n'abandonnez pas absolument la mémoire d'un homme dont l'ame a toujours été aux pieds de la vôtre.

LETTRE CLXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 mai.

SIRE,

1770. Je me flatte que votre ſanté eſt entièrement raffermie; je vous ai vu autrefois vous faire ſaigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, et monter à cheval le lendemain: vous faites encore plus aujourd'hui; vos dialogues à la *Marc-Aurèle* font fort au-deſſus d'une courſe à cheval et d'une parade.

Je ne ſais ſi votre Majeſté eſt encore autant dans le goût des tableaux qu'elle eſt dans celui de la morale. L'impératrice de Ruſſie en fait acheter à préſent de tous les côtés: on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reſte pour battre *Mouſtapha*; je voudrais que vous vous amuſaſſiez à battre *Mouſtapha* auſſi, et que vous partageaſſiez avec elle; mais je ne ſuis chargé que de propoſer un tableau à votre Majeſté, et nullement la guerre contre le Turc. M. *Hennin*, réſident de France à Genève, a le tableau des trois Grâces de *Vanloo*, haut de ſix pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres; voilà tout ce que j'en ſais. Il était deſtiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, et voilà ma commiſſion faite.

Comme j'ai presque perdu la vue au milieu des neiges du mont Jura, ce n'est pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je suis; car si votre Majesté a eu la goutte, votre vieux serviteur se meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne sais si la nature traite mieux les sables de Berlin; mais je me souviens que le temps était toujours beau auprès de votre Majesté. Je la supplie de me conserver ses bontés et de n'avoir point de goutte. Je suis plus près du paradis qu'elle, car elle n'est que protectrice des jésuites, et moi je suis réellement capucin; j'en ai la patente avec le portrait de St *François*, tiré sur l'original. 1770.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère *François Voltaire*.

LETTRE CLXXXIV.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 24 de mai.

Je vous crois très-capucin, puisque vous le voulez, et même sûr de votre canonisation parmi les saints de l'Eglise. Je n'en connais aucun qui vous soit comparable; et je commence par dire: *Sancte Voltarie, ora pro nobis.*

Cependant le saint père vous a fait brûler à Rome. Ne pensez pas que vous soyez le seul qui ayez joui de cette faveur: l'Abrégé de *Fleuri* a eu

1770. un ſort tout ſemblable. Il y a je ne ſais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je ſuis le protecteur des jéſuites: vous, des capucins; vos ouvrages ſont brûlés à Rome: les miens auſſi. Mais vous êtes ſaint, et je vous cède la préférence.

Comment, monſieur le ſaint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne ſois pas! cela n'eſt pas trop canonique. Sachez donc que les philoſophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Ruſſie peut guerroyer à ſon aiſe: elle a obtenu de *Diderot*, à beaux deniers comptans, une diſpenſe pour faire battre les Ruſſes contre les Turcs. Pour moi qui crains les cenſures philoſophiques, l'excommunication encyclopédique, et de commettre un crime de lèſe-philoſophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les ſubſides, j'ai cru qu'il m'était permis, ſelon les lois civiles et naturelles, d'en payer à mon allié auquel je les dois; et je ſuis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de feſſer princes, rois et empereurs qui déſobéiſſent à leurs règles.

Je me ſuis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé: *Eſſai ſur les préjugés*. Je vous envoie quelques remarques qu'un ſolitaire de mes amis a faites ſur ce livre. Je m'imagine que ce ſolitaire s'eſt aſſez rencontré avec votre façon de penſer, et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reſte, je ne penſe plus à mes maux; c'eſt l'affaire

de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant et boitant, sans m'embarrasser de ces bagatelles. Lorsque j'étais malade, en recevant votre lettre, le souvenir de *Panetius* me rendit mes forces. Je me rappelai la réponse de ce philosophe à *Pompée* qui désirait de l'entendre ; et je me dis qu'il serait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire. 1770.

Vous me parlez de tableaux suisses ; mais je n'en achète plus depuis que je paie des subsides. Il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions.

Au reste, je fais des vœux sincères pour la corroboration et l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond sitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, et ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort. Vous êtes sûr des premiers, et les philosophes pourraient suspecter les autres. Sur quoi, je prie St *Jean* du désert, St *Antoine*, St *François* d'Assise et St *Cucufin* de vous prendre tous en leur sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 juin.

1770.

QUAND un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On ſent bien que c'eſt jalouſie,
Et l'effet de l'eſprit malin.
Mais lorſque d'un grand ſouverain
Les beaux écrits il aſſocie
Aux farces de ſaint Cucufin,
C'eſt une énorme étourderie.
Le ſaint père eſt un pauvre ſaint;
C'eſt un ſot moine qui s'oublie;
Au haſard il excommunie.
Qui trop embraſſe mal étreint.

Voilà votre Majeſté bien payée de s'être vouée à St *Ignace*; paſſe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à St *François*.

Le malheur, Sire, c'eſt qu'il n'y a rien à gagner à punir frère *Ganganelli*; plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voiſinage, et que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Notre-Dame de Lorette!

Il eſt beau de ſavoir railler
Ces arlequins feſeur de bulles;
J'aime à les rendre ridicules;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de *Simon Barjone*, tandis que l'impératrice de Russie époussette le vicaire de *Mahomet?* Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges sottises. J'avais autrefois conçu ces grandes espérances de vous; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome et de moi, d'aller droit au solide, et d'être un héros très-avisé. 1770.

J'avais dans ma petite bibliothéque l'Essai sur les préjugés, mais je ne l'avais jamais lu; j'avais essayé d'en parcourir quelques pages, et n'ayant vu qu'un verbiage sans esprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer; mais béni soyez-vous d'avoir marché sur des cailloux, et d'avoir taillé des diamans. Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produisent d'utiles.

De la fange la plus grossière
On voit souvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs; j'aime mieux la famille de *Socrate* que les descendans d'*Orcan*, malgré mon profond respect pour les souverains.

Sire, vous savez bien que, si vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre et mourir auprès de vous.

Le vieux malade hermite.

Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. *Hennin;* celles qui vous inspirent quand vous écrivez, font beaucoup plus grâces.

Dd 4

LETTRE CLXXXVI.

DU ROI.

A Sans-Souci, le 7 de juillet.

1770. QUE le faint père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapfodies,
Je faurai, pour m'en confoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jéfus-Chrift,
En bon enfant de faint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'affiftance de la grâce,
Suffifante comme efficace.

Mais ce fuiffe du paradis
Etait ivre, ou du moins bien gris,
Lorfqu'il ofa traiter de même
Les ouvrages de mon bon faint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathème,
Au corps du concile prochain.
Il paraît même très-plaufible,
Et malgré Loyola je crois
Que le faint père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'eft pas, après tout, auffi hargneux qu'on fe l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'eft feulement pour que

l'usage ne s'en perde pas; et d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée. 1770.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience, digne de l'agneau sans tache, il s'est laissé enlever le comtat d'Avignon? combien peu il y pense, et dans quelle concorde il vit avec le très-chrétien? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui: il me laisse mes chers jésuites que l'on persécute partout. J'en conserverai la graine précieuse pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante si rare. Il n'en est pas de même du sultan turc.

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu, pour prix de son caprice,
Des leçons qui devraient abaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire, avec le vieil hermite,
Ses immenses projets, ses exploits éclatans;
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistans.

C'est pourquoi il me suffit de contempler ses grands succès, de faire une guerre de bourse très-philosophique, et de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites, et qui saignent encore.

au plus grand poëte du fiècle, qui le difpute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait: 1770.
mais vous vous fouviendrez qu'il était d'ufage, dans les temps reculés, que les poëtes portaffent leurs tributs au temple d'*Apollon.* Il y avait même, du temps d'*Augufte*, une bibliothéque confacrée à ce dieu, où les *Virgile*, les *Ovide*, les *Horace* lifaient publiquement leurs écrits. Dans ce fiècle où Ferney s'élève fur les ruines de Delphes, il eft bien jufte que l'on y envoie fes offrandes: il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits;
Ils font faits pour plaire à tout âge,
Ils favent éclairer le fage,
Et répandre des fleurs fur les Jeux et les Ris.
Quel illuftre deftin, quel fort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité!
Ah! qu'à cette félicité
Votre corps ait fa part de même!

Ce font des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent fe joindre; ils doivent vous confidérer comme une colonne qui foutient feule par fa force un bâtiment prêt à s'écrouler, et dont des barbares fapent déjà les fondemens. Un effaim de géomètres mirmidons perfécute déjà les belles-lettres, en leur prefcrivant des lois pour les dégrader. Que n'arrivera-t-il pas lorfqu'elles manqueront de leur unique appui, et lorfque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amufement que de courtes

1770. et arides solutions de problèmes plus ennuyeux encore qu'inutiles. Mais ne prévenons point un avenir aussi fâcheux, et contentons-nous de jouir de ce que nous possédons.

O compagnes d'une déesse !
Vous que par des soins assidus
Voltaire fut en sa jeunesse
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez sur ses années :
Vous lui devez tous vos secours ;
Apollon pour jamais unit vos destinées,
Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 juillet.

SIRE,

Vous et le roi de la Chine vous êtes à présent les deux seuls souverains qui soient philosophes et poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur *Kienlong*, lorsque j'ai reçu la prose et les vers de *Frédéric le grand*. Je vais d'abord à votre prose, dont le sujet intéresse tous les hommes, aussi-bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà

comme *Marc-Aurèle* qui combattait par ses réflexions morales le systême de *Lucrèce*. 1770.

J'avais déjà vu une petite réfutation du Systême de la nature par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de se rencontrer plus d'une fois avec votre Majesté: c'est bon signe quand un roi et un simple homme pensent de même; leurs intérêts sont souvent si contraires que, quand ils se réunissent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raison.

Il me semble que vos remarques doivent être imprimées: ce sont des leçons pour le genre humain. Vous soutenez d'un bras la cause de DIEU, et vous écrasez de l'autre la superstition. Il serait bien digne d'un héros d'adorer publiquement DIEU et de donner des soufflets à celui qui se dit son vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme *Kienlong* vient de faire imprimer ses poésies à Pékin, daignez m'en charger, et je les publierai sur le champ.

L'athéisme ne peut jamais faire aucun bien, et la superstition a fait des maux à l'infini: sauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce service au monde, c'est vous.

Non-seulement vous réfutez l'auteur, mais vous lui enseignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez sur les oreilles à frère *Ganganelli* et aux siens; ainsi, dans votre ouvrage, vous rendez justice à tout le monde. Frère *Ganganelli* et ses Arlequins devaient bien savoir avec le reste de l'Europe de qui est la belle préface de l'Abrégé de *Fleuri*. Leur insolence absurde n'est pas pardonnable.

1770. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite et à gauche : ils en feraient à vous-même, et nous ne sommes plus au temps des Herules et des Lombards, mais nous sommes au temps des *Kienlong* et des *Frédéric*. *Ganganelli* fera assez puni d'un trait de votre plume ; votre Majesté réserve son épée pour de plus belles occasions.

Permettez-moi de vous faire une petite représentation sur l'intelligence entre les rois et les prêtres, que l'auteur du Systême reproche aux fronts couronnés et aux fronts tonsurés. Vous avez très-grande raison de dire qu'il n'en est rien, et que notre philosophe athée ne sait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'est ainsi, Messeigneurs, qu'il allait autrefois ; c'est ainsi que vous avez commencé ; c'est ainsi que les *Albouins*, les *Théodorics*, les *Clovis* et leurs premiers successeurs ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles ; prends les dixmes, et laisse-moi le reste ; bénis ma conquête, je protégerai ton usurpation : remplissons nos bourses ; dis de la part de DIEU qu'il faut m'obéir, et je te baiserai les pieds. Ce traité a été signé du sang des peuples par les conquérans et par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puissances*.

Ensuite les deux puissances se sont brouillées, et vous savez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne et à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable s'il y a deux puissances dans les Etats de votre Majesté et dans le vaste empire de *Catherine II !* Ainsi vous avez raison pour le temps présent ; et le philosophe athée a raison pour le temps passé.

Quoi qu'il en foit, il faut que votre ouvrage foit public. *Ne tenez pas votre chandelle fous le boiffeau*, comme dit l'autre. 1770.

Les peuples font encor dans une nuit profonde;
Nos fages à tâtons font prêts à s'égarer:
Mille rois comme vous ont défolé le monde;
C'eft à vous feul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne *Catherine II* eft charmant, et mérite bien que je vous faffe une infidélité.

Je ne fais fi c'eft le prince héréditaire de Brunfwick ou un autre prince de ce nom qui va fe fignaler pour elle; voilà un héroïfme de croifade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur ne faifit pas l'occafion pour s'emparer de la Bofnie et de la Servie; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chaffer le Turc de l'Europe: il ne reviendra peut-être plus; mais je me confolerai fi, dans ce charivari, votre Majefté arrondit fa Pruffe.

En attendant, vous écoutez les mouvemens de votre cœur fenfible: vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi; vos vers à madame la princeffe *Amélie* font de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, et à laquelle je le ferai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, et dont je fouffre encore le contre-coup fur la frontière de mon drôle de pays natal.

LETTRE CLXXXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 d'auguſte.

1770. *Ne cachez point votre lumière ſous le boiſſeau.* C'était ſans doute à vous que ce paſſage s'adreſſait; votre génie eſt un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui ſuffit à peine pour m'éclairer, et dont la pâle lueur diſparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorſque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéiſme, je crus ma réfutation très-orthodoxe: je la relus, et je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne ſauraient paraître ſans effaroucher les timides et ſcandaliſer les dévots. Un petit mot qui m'eſt échappé ſur l'éternité du monde, me ferait lapider dans votre patrie, ſi j'y étais né particulier, et que je l'y euſſe fait imprimer. Je ſens que je n'ai point du tout l'ame ni le ſtyle théologiques. Je me contente donc de conſerver en liberté mes opinions, ſans les répandre et les ſemer dans un terrain qui leur eſt contraire.

Il n'en eſt pas de même des vers au ſujet de l'impératrice de Ruſſie: je les abandonne à votre diſpoſition; ſes troupes, par un enchaînement de ſuccès et de proſpérité, me juſtifient. Vous verrez dans peu le ſultan demander la paix à *Catherine*, et celle-ci, par ſa modération, ajouter un nouveau luſtre à ſes victoires.

J'ignore

J'ignore pourquoi l'empereur ne se mêle point de cette guerre. Je ne suis point son allié. Mais ses secrets doivent être connus de M. de *Choiseul*, qui pourra vous les expliquer. 1770.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, et ne m'a point excommunié à pâques, comme ses prédécesseurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui; car j'ai l'ame bonne, et vous savez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Silésie et vas trouver l'empereur qui m'a invité à son camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voisins. Ce prince est aimable et plein de mérite. Il aime vos ouvrages, et les lit autant qu'il peut: il n'est rien moins que superstitieux. Enfin c'est un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans et les barbares! mais ce n'est pas une raison pour les extirper: s'il fallait les détruire, les Turcs ne feraient pas les seuls. Combien de nations plongées dans l'abrutissement et devenues agrestes faute de lumières!

Mais vivons, et laissons vivre les autres. Puissiez-vous sur-tout vivre long-temps, et ne point oublier qu'il est des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne cessent de rendre justice à votre beau génie!

Adieu; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 20 auguſte.

SIRE,

1770. Le philoſophe d'*Alembert* m'apprend que le grand philoſophe de la ſecte et de l'eſpèce de *Marc-Aurèle*, le cultivateur et le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant ſe mettre à la tête de ceux qui ont ſouſcrit pour un ſquelette: ce ſquelette poſsède une vieille ame très-ſenſible; elle eſt pénétrée de l'honneur que lui fait votre Majeſté. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaiſanterie; mais puiſque l'on emploie réellement le ciſeau du fameux *Pigal*, et que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entrepriſe de mes concitoyens, je ne ſais rien de ſi ſérieux. Je m'humilie en ſentant combien je ſuis indigne de l'honneur que l'on me fait, et je me livre en même temps à la plus vive reconnaiſſance.

L'académie françaiſe a inſcrit dans ces regiſtres la lettre dont vous avez honoré M. d'*Alembert* à ce ſujet. J'ai appris tout cela à la fois : je ſuis émerveillé, je ſuis à vos pieds, je vous remercie, je ne ſais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce; du moins elle permet que les

gazettes le difent. C'eft un coup très-funefte pour moi. Ce n'eft pas que j'aye un pouce de terre vers 1770.
Athènes ou vers Corinthe: hélas! je n'en ai que vers la Suiffe; mais vous favez quelle fête je me fefais de voir les petits-fils des *Sophocles*, et des *Démofthènes* délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du Syftême de la nature, et on l'aurait imprimée avec une belle eftampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais ofé faire une réponfe de mon côté; ainfi DIEU avait pour lui les deux hommes les moins fuperftitieux de l'Europe; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponfe fi inférieure à la vôtre, que je n'ofai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jéfuite *Néedham*, que *Buffon*, *Maupertuis* et le traducteur de *Lucrèce* avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire auffi de tous ces beaux fyftêmes, de celui de *Buffon* qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer; de celui qui donne aux hommes des marfouins pour origine; et enfin de celui qui exaltait fon ame pour prédire l'avenir.

J'ai toujours fur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait; je ne penferai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchiffeufe*, à cette calomnie infipide qui m'a été mortelle, et à tout ce qui s'en eft fuivi, qu'avec une douleur qui empoifonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'*Alembert* des bontés de votre Majefté eft un baume fi puiffant fur mes bleffures, que je me fuis reproché cette douleur qui me pourfuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que

1770. de vivre et de mourir auprès de vous, et qui vous est attaché depuis plus de trente ans.

Il y a plusieurs copies de votre admirable ouvrage: permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part; car surement il paraîtra et sera imprimé incorrectement. Si votre Majesté daigne me donner ses ordres, l'hommage du philosophe de Sans-souci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déistes confondra les athées et les fanatiques à la foi: rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre respect du vieux solitaire *Voltaire.*

LETTRE CXC.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de septembre.

Je n'ai point été fâché que les sentimens que j'annonce au sujet de votre statue, dans une lettre écrite à M. d'*Alembert*, aient été divulgués. Ce sont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, et que *Maupertuis* ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il était très-juste que vous jouissiez vivant de la reconnaissance publique, et que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaisir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne sont pas de ce genre: elles sont un amusement pour moi. Je m'instruis moimême en pensant à des matières de philosophie, sur

lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes penfées. Cet ouvrage fur le Syftême de la nature eft trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux fcandalifer perfonne ; je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime conftante eft de ménager la délicateffe des oreilles fuperftitieufes, de ne choquer perfonne, et d'attendre que le fiècle foit affez éclairé pour qu'on puiffe impunément penfer tout haut. 1770.

Laiffez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obfcurité où l'auteur les a condamnés : donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit fur le même fujet, et qui fera préférable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les fciences refleuriffent chez eux, ils feront jaloux qu'un gaulois, par fa Henriade, ait furpaffé leur *Homère*, que ce même gaulois l'ait emporté fur *Sophocle*, fe foit égalé à *Thucydide*, et ait laiffé loin derrière lui *Platon*, *Ariftote* et toute l'école du portique.

Pour moi, je crois que les barbares poffeffeurs de ces belles contrées feront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, et qu'ils trouveront dans l'ame de *Catherine* autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pouffer vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préfide aux événemens, felon que le prétend l'auteur du Syftême de la nature ; je ne fais quand elle amènera des révolutions qui pourront reffufciter les fciences, enfevelies depuis fi long-temps dans ces contrées afservies, et dégradées de leur ancienne fplendeur.

Mon occupation principale eft de combattre l'igno-

1770. rance et les préjugés dans les pays que le hasard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs, et de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine, et que le permettent les moyens que je puis employer.

A présent, je ne fais que revenir d'une longue course: j'ai été en Moravie, et j'ai revu cet empereur qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a secoué la superstition; élevé dans le faste, il a adopté des mœurs simples; nourri d'encens, il est modeste; enflammé du désir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial qu'il remplit avec scrupule; et n'ayant eu que des maitres pédans, il a assez de goût pour lire *Voltaire*, et pour en estimer le mérite.

Si vous n'êtes pas satisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince possède très-bien la littérature italienne; il m'a cité beaucoup de vers du *Tasse*, et le Pastor fido presque en entier. Il faut toujours commencer par-là. Après les belles lettres, dans l'âge de la réflexion, vient la philosophie; et quand nous l'avons bien étudiée, nous sommes obligés de dire comme *Montagne*: Que fais-je?

Ce que je fais certainement, c'est que j'aurai une copie de ce buste auquel *Pigal* travaille; ne pouvant posséder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'est se contenter de peu lorsqu'on se souvient qu'autrefois on a possédé ce divin génie même. La jeunesse est l'âge des bonnes aventures; quand on devient vieux et décrépit, il faut renoncer aux beaux esprits comme aux maîtresses.

Conſervez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce ſiècle qui ſe glorifie de vous poſſéder, et qui fait connaître le prix de ce tréſor. 1770.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXCI.

DU ROI.

A Berlin, le 26 de ſeptembre.

Il faut convenir que, nous autres citoyens du nord de l'Allemagne, nous n'avons point d'imagination. Le P. *Bouhours* l'aſſure; il faut l'en croire ſur ſa parole. A vous autres voyans de Paris, votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas ſuppoſé les moindres liaiſons. En vérité le prophète, quel qu'il ſoit, qui me fait l'honneur de s'amuſer ſur mon compte, me traite avec diſtinction. Ce n'eſt pas pour tous les êtres que les gens de cette eſpèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important; et il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipſe qui m'honore de ſon attention, pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas néceſſaire pour rendre juſtice à *Voltaire;* une ame ſenſible et un cœur reconnaiſſant ſuffiſaient. Il eſt bien juſte que le public lui paye le plaiſir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût auſſi perfectionné que ce grand homme. La profane Grèce en aurait fait un dieu: on lui aurait élevé un temple. Nous

1770. ne lui érigeons qu'une ſtatue ; faible dédommagement de toutes les perſécutions que l'envie lui a ſuſcitées ; mais récompenſe capable d'échauffer la jeuneſſe et de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, et où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres et les ſciences ; et lorſque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur ſans elles. Vous autres qui vous trouvez à Paris dans le veſtibule de leur temple, vous qui en êtes les deſſervans, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie et la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous eſt né (1). Je ſouhaite qu'il ait les qualités qu'il doit avoir ; et que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

(1) Le prince *Frédéric-Guillaume*, petit-neveu du roi.

LETTRE CXCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

SIRE,

NOUS avons été heureux pendant quinze jours, d'*Alembert* et moi, nous avons toujours parlé de votre Majefté; c'eft ce que font tous les êtres penfans, et s'il y en a dans Rome, ce n'eft pas de *Ganganelli* qu'ils s'entretiennent. Je ne fais fi la fanté de d'*Alembert* lui permettra d'aller en Italie; il pourrait bien fe contenter cet hiver du foleil de Provence et n'étaler fon éloquence fur le héros philofophe qu'aux defcendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suiffes et aux échos du lac de Genève. 1770.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai ofé prendre en dernier lieu votre Majefté pour mon modèle. Cette expreffion paraîtra d'abord un peu ridicule; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord? mais vous favez que les philofophes vinrent demander des règles à *Marc-Aurèle* quand il partit pour la Moravie, dont votre Majefté revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, et dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'eft un maître qui a peint fon difciple.

1770. Voici en quoi confiste l'imitation à laquelle j'ai tâché d'afpirer, c'eft à retirer dans les huttes de mon hameau quelques génevois échappés aux coups de fufil de leurs compatriotes, lorfque j'ai fu que votre Majefté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me fuis dit: Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir il y a quelques années une autre colonie à Clèves, et je fuis sûr qu'elle aurait été bien plus floriffante et plus digne d'être protégée par votre Majefté; je ne me confolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce deffein; c'était là où je devais achever ma vieilleffe. Puiffe votre carrière être auffi longue qu'elle eft utile au monde et glorieufe à votre perfonne!

Je viens d'apprendre que M. le prince de *Brûnfwick*, envoyé par vous à l'armée victorieufe des Ruffes, y eft mort de maladie. C'eft un héros de moins dans le monde, et c'eft un double compliment de condoléance à faire à votre Majefté: il n'a qu'entrevu la vie et la gloire; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre chofe qu'entrevoir? je n'ai fait qu'entrevoir un moment *Frédéric le grand;* je l'admire, je lui fuis attaché, je le remercie, je fuis pénétré de fes bontés pour le moment qui me refte; voilà de quoi je fuis certain pour ces deux inftans.

Mais pour l'éternité, cette affaire eft un peu plus équivoque; tout ce qui nous environne eft l'empire du doute, et le doute eft un état défagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit? une ame telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque chofe à efpérer après le moment de la vie?

Gilimer, dépouillé de fes Etats, avait-il raifon de fe mettre à rire quand on le préfenta devant *Juftinien* ? 1770.
et *Caton* avait-il raifon de fe tuer de peur de voir *Céfar* ? La gloire n'eft-elle qu'une illufion ? Faut-il que *Mouftapha*, dans la molleffe de fon harem, fefant toutes les fottifes poffibles, ignorant, orgueilleux et battu, foit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philofophe qui ne digèrerait pas ?

Tous les êtres font-ils égaux devant le grand Être qui anime la nature ? en ce cas l'ame de *Ravaillac* ferait à jamais égale à celle de *Henri IV* : ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philofophe débrouille tout cela, car pour moi je n'y entends rien.

Je refte, du fond de mon chaos, pénétré de refpect, de reconnaiffance et d'attachement pour votre perfonne, et du néant de prefque tout le refte.

LETTRE CXCIII.

DU ROI.

Potsdam, le 30 d'octobre.

UNE mitte qui végète dans le nord de l'Allemagne eft un mince fujet d'entretien pour des philofophes qui difcutent des mondes divers flottans dans l'efpace de l'infini, du principe du mouvement et de la vie, du temps et de l'éternité, de l'efprit et de la matière, des chofes poffibles et de celles qui ne le font pas. J'appréhende fort que cette mitte n'ait diftrait ces deux

1770. grands philofophes d'objets plus importans et plus dignes de les occuper. Les empereurs ainfi que les rois difparaiffent dans l'immenfe tableau que la nature offre aux yeux des fpéculateurs. Vous qui réuniffez tous les genres, vous defcendez quelquefois de l'empyrée: tantôt *Anaxagore*, tantôt *Triptolème*, vous quittez le portique pour l'agriculture, et vous offrez fur vos terres un afile aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont *Voltaire* eft le législateur, à celle des quakers de Philadelphie auxquels *Locke* donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre efpèce ; ce font des polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage et les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un afile fur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui fe font expatriées pour attendre des temps plus tranquilles et qui leur permettent le retour chez eux. Je m'aperçois de plus en plus que les hommes fe reffemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils fe perfécutent et fe troublent mutuellement, autant qu'il eft en eux: leur félicité, leur unique reffource eft en quelques bonnes ames qui les recueillent et les confolent de leurs adverfités.

Vous prenez auffi part à la perte que je viens de faire à l'armée ruffe, de mon neveu de *Brunfwick*: le temps de fa vie n'a pas été affez long pour lui laiffer apercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laiffer quelques traces de fon exiftence, il a ébauché un poëme épique: c'eft la Conquête du Mexique par *Fernand Cortez*. L'ouvrage contient douze chants; mais la vie lui a

manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en saurait à présent plus que nous tous ensemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne fait rien du tout. Un philosophe de ma connaissance, homme assez déterminé dans ses sentimens, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est.* 1770.

Il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que de la matière animée par le mouvement, et que dès que les ressorts usés se refusent à leur jeu, la machine se détruit et ses parties se dissolvent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de parler de DIEU que de l'homme, parce que nous ne parvenons à soupçonner son existence qu'à force de conjectures, et que tout ce que notre raison peut nous fournir de moins inepte sur son sujet, est de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philosophe est très-persuadé que cette intelligence ne s'embarrasse pas plus de *Moustapha* que du *Très-Chrétien*; et que ce qui arrive aux hommes l'inquiéte aussi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écrase sans s'en apercevoir.

Mon philosophe envisage le genre animal comme un accident de la nature, comme le sable que les roues mettent en mouvement, quoique les roues ne soient faites que pour transporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux et l'Intelligence suprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre service, que nos vices et nos vertus sont relatifs à la

1770. société, et qu'il nous suffit des peines et des récompenses que nous en recevons.

S'il y avait ici un sacré tribunal d'inquisition j'aurais été tenté de faire griller mon philosophe pour l'édification du prochain; mais nous autres huguenots nous sommes privés de cette douce consolation: et puis le feu aurait pu gagner jusqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ces discours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement; et Dieu le père qui a toujours les conciles dans ses culottes pour les consulter au besoin, comme le docteur *Tamponet* porte la Somme de St *Thomas*, s'en servira pour vous juger à la rigueur. Mon raisonneur, au lieu de se rendre à de si fortes semonces, repartit qu'il me félicitait de si bien connaître le chemin du paradis et de l'enfer, qu'il m'exhortait à dresser la carte du pays, et de donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, sur-tout pour leur annoncer de bonnes auberges.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies: c'est le cas de dire, *sauve qui peut.* Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage: un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie génevoise, travaillez pour l'honneur du Parnasse, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du Systême de la nature, et recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord et de ces contrées.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 novembre.

SIRE,

VOTRE Majesté peut être ciron ou mitte en comparaison de l'éternel Architecte des mondes, et même des divinités inférieures qu'on suppose avoir été instituées par lui, et dont on ne peut démontrer l'impossibilité; mais en comparaison de nous autres chétifs vous avez été souvent aigle, lion et cygne. Vous n'êtes pas à présent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme sa porte aux autres rats indigens; vous donnez l'hospitalité aux pauvres familles polonaises persécutées; vous devez vous connaître plus qu'aucune mitte de l'univers en toute espèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à présent en vaut bien une autre. 1770.

Il est bien vrai que la plupart des hommes se ressemblent, sinon en talens, du moins en vices, quoiqu'après tout il y ait une grande différence entre *Pythagore* et un suisse des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne ressemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de *Brunswick* était donc aussi des vôtres; il fesait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre Majesté peut juger si je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne sache rien du grand secret de la nature, tout mort qu'il est.

1770. Votre abominable homme qui eſt ſi sûr que tout meurt avec nous pourrait bien avoir raiſon, ainſi que l'auteur de l'Eccléſiaſte attribué à *Salomon*, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainſi que *Céſar* et *Cicéron*, qui le déclarent en plein ſénat, ainſi que l'auteur de la Troade, qui le diſait ſur le théâtre à quarante ou cinquante mille romains, ainſi que le penſent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainſi qu'on ſemble le prouver quand on dort d'un profond ſommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne ſais pas ce que penſe *Mouſtapha* ſur cette affaire, je penſe qu'il ne penſe pas, et qu'il vit à la façon de quelques Mouſtaphas de ſon eſpèce. Pour l'impératrice de Ruſſie et la reine de Suède votre ſœur, le roi de Pologne, le prince *Guſtave*, &c. j'imagine que je ſais ce qu'ils penſent. Vous m'avez flatté auſſi que l'empereur était dans la voie de perdition; voilà une bonne recrue pour la philoſophie. C'eſt dommage que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de paradis: c'était un objet intéreſſant; bientôt on ſera réduit à aimer DIEU pour lui-même, ſans crainte et ſans eſpérance, comme on aime une vérité mathématique: mais cet amour-là n'eſt pas de la plus grande véhémence; on aime froidement la vérité.

Au ſurplus, votre abominable homme n'a point de démonſtration, il n'a que les plus extrêmes probabilités; il faudrait conſulter *Ganganelli*, on dit qu'il eſt bon théologien; ſi cela eſt, les apparences ſont qu'il n'eſt pas un parfait chrétien; mais le madré ne dira pas ſon ſecret; il fait ſon pot à

part,

part, comme le disait le marquis d'*Argenson* d'un des rois de l'Europe. 1770.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématique, soyez bien persuadé, Sire, que de toutes les vérités probables la plus sûre est que votre gloire ira à l'immortalité, et que mon respectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre et chétif être subira la loi qui attend les plus grands rois, comme les plus petits velches.

LETTRE CXCV.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 décembre.

Je vous suis obligé des beaux vers annexés à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le chinois, qui n'est pas dans ce qu'on appelle le goût européan, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaisseau revenu depuis peu de la Chine à Embden, a apporté une lettre en vers de cet empereur, et comme on sait que j'aime la poésie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire: mais nous avons heureusement été secondés par le fameux professeur *Arnulphius Enserius Quadrazius*. Il ne s'est pas contenté de la mettre en prose, parce qu'il est d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, et vous pourrez la placer dans votre bibliothéque chinoise. Quoique

1770. notre grave professeur s'excuse sur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques solécismes qui lui sont échappés, quelques mauvaises rimes qu'on ne doit point envisager comme défectueuses lorsqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on pense en Chine des succès des Russes et de leurs victoires. Cependant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu soudan d'Egypte; et je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté et mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne savez-vous pas que ce *Moustapha* avec sa pipe est allié des Velches et de *Choiseul*, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie et d'artillerie pour fortifier les Dardanelles? Ne savez-vous pas que s'il n'y avait un grand turc, le temple de Jérusalem serait rebâti, qu'il n'y aurait plus de sérail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, et que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'Alcoran? et qu'enfin quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable?

Je salue l'original de certaine statue, et le recommande à *Apollon*, dieu de la santé, ainsi qu'à *Minerve*, pour veiller à sa conservation.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXCVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 décembre.

Le damné de philofophe contre lequel vous êtes en colère, ne fe contente pas de raifonner à perte de vue, il fe met à rêver, et il veut que je vous envoie fes rêveries. Pour me débarraffer de fes importunités, j'ai été obligé de me conformer à fes volontés. Voici fes fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accufez pas d'indifcrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de Barbe-bleue et des Mille et une, etc. Je lui ai confeillé, pour le corriger de fon goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie tranfcendante qui defféchera fon cerveau de ce qu'il a de trop poëtique, et le rendra le digne confrère de tous nos graves philofophes tudefques et profeffeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame: la plupart de ceux qui le croient, n'y ont jamais penfé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que *Mouftapha* ni bien d'autres s'en inquiètent. Il n'y a que ceux qui fuivent le fens de la fentence grecque, *connais-toi toi-même*, qui veulent favoir ce qu'ils font, et qui, à mefure qu'ils avancent en connaiffances, font obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru favoir. 1770.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui fait à quoi s'en tenir; mais il eft payé

1770. pour ne pas révéler les fecrets de l'Eglife, et je parierais qu'il s'embarrafferait beaucoup plus d'Avignon que de la Jérufalem célefte. Pour moi, je m'avertis d'être difcret et de ne pas importuner un homme auquel il faut fe faire confcience de dérober un moment. Ses momens font fi bien employés, que je lui en fouhaite beaucoup, et qu'il puiffe durer autant que fa ftatue. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 décembre.

En vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres; mon dieu, comme fon ftyle s'eft perfectionné depuis fon éloge de Moukden! Qu'il rend bien juftice à ce faint flibuftier juif, nommé *David*, et à nos badauts de Paris! Je foupçonne fa Majefté *Kienlong* de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, et de chanter, comme *Orphée*, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien difciplinés, des faucons bien dreffés. J'allai autrefois à la cour du roi; je fus émerveillé de fon armée, mais cent fois plus de fa perfonne; et je vous avoue, Sire, que je n'ai jamais fait de foupers plus agréables que ceux où *Kienlong le grand* daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer;

et ſans un lapon qui me calomnia, je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de reſter à Pékin. 1770.

Il eſt vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident; et quoiqu'un abbé *Terray* m'en ait eſcamoté la plus grande partie (ce qui ne me ſerait point arrivé à Pékin), il m'en reſte aſſez pour être plus heureux que je ne mérite; cependant je regrette toujours *Kienlong*, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémiſphères. Comme il parle parfaitement le français qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jéſuites; comme il écrit dans cette langue avec plus de grâces et d'énergie que les trois quarts de nos académiciens; j'ai pris la liberté de lui adreſſer par le coche trois livres nouveaux, avec cette adreſſe, AU ROI; car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit; et on parlera peu du ſultan et du mogol d'aujourd'hui. On a écrit ſur l'adreſſe: Pour être mis à la poſte, dès que le paquet ſera dans ſes Etats. C'eſt un tribut payé à la bibliothéque du *Sans-ſouci* de la Chine; je ne crois pas ce tribut digne de ſa Majeſté, mais c'eſt la cuiſſe de cigale que ne dédaigna pas le grand *Thao.*

Sa Majeſté eſt voiſine de ma grande ſouveraine ruſſe. Je ſuis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuſter pour donner congé à *Mouſtapha;* je ſuis encore dans l'erreur ſur *Ali-bey:* elle-même y eſt auſſi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque juif ſur les lieux s'informer de la vérité? Les Juifs ont toujours aimé l'Egypte, quoi qu'en diſe leur impertinente hiſtoire.

1770. Je ſavais très-bien ce que feſaient des ingénieurs ſans génie, et j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela auſſi mal entendu que les croiſades : il me ſemble qu'on pouvait s'entendre, et qu'il y avait de beaux coups à faire.

J'ai bien peur que les Velches et même les Ibères n'échouent. Leurs entrepriſes, depuis longtemps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voiſin du trône de la Chine.

Fin du Tome ſecond.

